

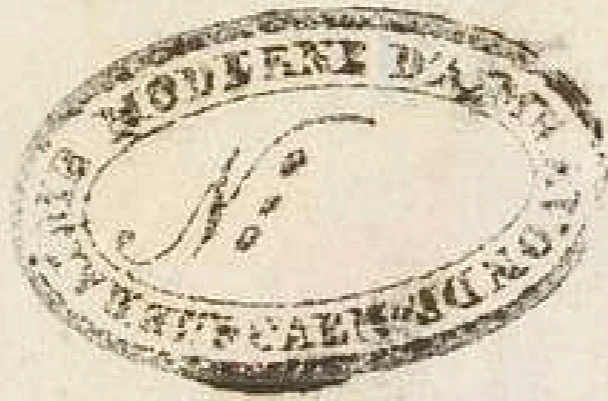


LE  
LADY BETTY

LE SALON

DE

LADY BETTY.





IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINFT,  
rue du Colombier, 50.





LE SALON  
DE  
LADY BETTY

MŒURS ANGLAISES

PAR M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE.

La Précieuse.

II



PARIS.

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

31, RUE DE SEINE S.-G.

—  
1836

80 1/2

26605 (2)





THE BAYON

LADY BETTY

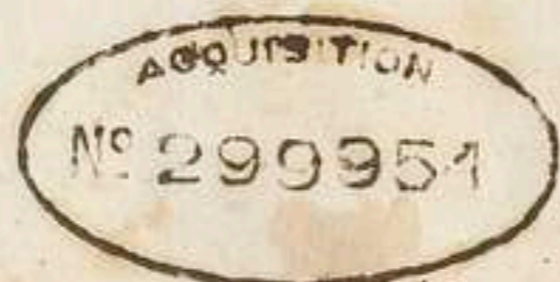
WOMAN ANGLES

PATRICK GIBSON & CO. LONDON



PARIS

CHARLES DEBURE, LIBRAIRE





**La Précieuse.**



La Princesse



## CHAPITRE I.

DE L'INCONVÉNIENT DE LIRE LES JOURNAUX  
AVANT DÉJEUNER.

A dix heures du matin, par une brumeuse  
journée de septembre, M. Forster et sa fille,  
miss Jenny, attendaient patiemment l'instant  
où le déjeuner serait servi, l'un en parcou-



rant le dernier numéro du *Times*, l'autre en lisant la livraison la plus nouvelle de la *Gazette littéraire*.

M. Forster, les lunettes sur le nez, enfoncé jusqu'aux oreilles dans une vaste bergère et les pieds devant le feu, récitait des lèvres chaque ligne de l'énorme journal ; de temps en temps, une exclamation proférée à haute voix témoignait de l'intérêt qu'il prenait à sa lecture !

— Hum ! hum ! c'est assez vrai !

— Ah ! ah ! messieurs de l'opposition, que répondez-vous à cela ?

— Pour le coup ! M. le Rédacteur, vous déraisonnez ; ceci n'est pas logique.

Durant ce soliloque, à bâtons rompus,



miss Jenny, assise près de la fenêtre, n'était pas moins préoccupée des nouvelles littéraires que son père des nouvelles politiques; son admiration pour la prose de la *Gazette* se peignait sur tous ses traits. Ses grands yeux bleus, harmonieusement voilés de beaux cils noirs, brillaient de plaisir à chaque ligne; l'enthousiasme tacite dont elle était transportée pouvait à peu près se traduire par ces mots :

— Quelle délicatesse de pensée! quelle richesse de style; oh! la séduisante image!

— Bien certainement j'achèterai ce livre! s'écria tout-à-coup la jeune fille, incapable de contenir plus long-temps l'expression de ses sympathies poétiques.

— Quel livre achèteras-tu? reprit brus-



quement M. Forster en levant les yeux, et en posant le journal sur ses genoux encore quelque sottise de tes écrivailleurs sans cervelle, je le gage!

— Oh, mon père pouvez-vous appeler ainsi ces interprètes de la pensée divine dont chaque note vibre comme une corde mélodieuse dans l'espace? dont la voix se balance comme un sylphe sous l'haleine du zéphir?

— Très bien, très bien; dès l'instant qu'il y a des sylphes, des cordes et de l'espace, je n'ai plus rien à dire. Ce sont des mots que ton père ne saurait comprendre: que veux-tu! de mon temps, on n'apprenait et on ne parlait que l'anglais.

— Mais n'est-ce donc point là de l'anglais et de l'anglais le plus pur, mon père?



— Je ne sais si c'est de l'anglais maintenant, mais de mon temps cela eût à peine passé pour du patois d'Ecosse... Et comment appelles-tu ce beau livre dont tu dois orner ta bibliothèque ?

— *Les adieux du barde au crépuscule!*

— De mieux en mieux. De mon temps quand on faisait des adieux, c'était à ses parens, à ses enfans, à ses amis; on ne songeait guère à en adresser au crépuscule. Et crois-tu que le crépuscule soit bien sensible aux adieux de ton barde, ajouta le vieillard en souriant malicieusement de son épigramme.

— Mon dieu! mon père, il est impossible de dissenter poésie un seul instant avec vous, répondit miss Jenny avec une petite moue boudeuse.



Miss Jenny, fille unique, n'était pas seulement une jolie personne et un enfant gâté, c'était un *bas-bleu*, une adepte en fait de beau langage, de bel esprit, de métaphores alambiquées et de style prétentieux; elle avait embrassé les opinions de cette secte littéraire que nos voisins les français ont qualifiée de *romantique* et qui, chez nous, aspire au titre de *Byronnienne*, en raison du culte exclusif qu'elle professe pour le sublime auteur de *Childe Harold*. Or cette secte, comme toutes les sectes, n'avait emprunté à son chef que ses défauts, sans reproduire aucune de ses brillantes qualités. Miss Jenny, dont le bon sens naturel avait été faussé par les déclamations emphatiques de plusieurs *Byronniens* et notamment d'un M. Fitz-Gérald, l'oracle poétique du pays, calquait ses opinions du jour sur le dernier numéro de la *Gazette littéraire de Londres*;



jamais sentinelle ne se montra plus exacte à répéter le mot d'ordre de son officier que ne l'était le jeune *bas-bleu* à se conformer aux jugemens de son recueil favori.

Après avoir lancé son bon mot sur le crépuscule, M. Forster reprit sa lecture du *Times* et sa fille demeura de nouveau plongée dans la contemplation d'une image *indigo*, ou d'une pensée *azurée*.

Elle établissait dans sa tête, depuis un quart d'heure, la nomenclature des poètes à la mode, suivant le *bleu* plus ou moins foncé de leurs inspirations, lorsque M. Forster, saisi d'un transport subit, se livra à tous les emportemens d'une violente colère.

Il s'était levé, avait de dépit rejeté loin de lui son journal, et se promenant à grands pas, il proférait d'une voix tonnante ces mots entrecoupés :





— L'ingrat!... se conduire ainsi... qu'il vienne!... qu'il ose...

— Mon dieu! qu'est-il donc arrivé, mon père? demanda doucement miss Jenny, surprise au dernier point d'une agitation si soudaine et en apparence si peu motivée. Seriez-vous victime de quelque banqueroute?

— Banqueroute!... banqueroute! il s'agit bien de cela... je l'aimerais mieux. Et que m'importerait une banqueroute?... je suis assez riche pour la supporter... mais voir mes espérances ainsi trompées!... C'est un ingrat, vois-tu, encore un ingrat, toujours un ingrat...

— Qui donc est un ingrat?

— Et qui donc! sinon ton vaurien de



cousin, Mortimer, que je regardais comme mon fils... eh bien...

— Eh bien?...

— Eh bien, je n'en veux plus entendre parler.

— Pourquoi donc, mon père? Vous ne me dites pas pourquoi.

— Parce qu'il n'a pas remporté le prix d'honneur; parce qu'il a terminé comme un âne sa carrière scolaire; parce que son cours de philosophie est manqué.... voilà pourquoi.

— Est-ce là tout? eh bien, mon père, j'en suis contente : M. Fitz-Gérald m'a assuré que le génie méprise les misérables



succès des écoles et qu'il prend son essor sur des ailes...

— Sur des ailes d'oie, cria le vieux gentleman... Il arrive ici demain... j'ai bien envie de le mettre à la porte.

— Qui donc, mon père?

— Mortimer, mademoiselle.

— Oh ciel! y pensez-vous?

Sur ces entrefaites un domestique annonça que le déjeuner était servi. Le père et la fille se mirent à table, et M. Forster fit tomber sur la cuisinière une partie de la mauvaise humeur que lui avait causée l'insuccès de son neveu.

— Annah, vos œufs sont trop cuits....  
comptez donc sur la reconnaissance des en-



fans, moi qui me faisais une fête de son triomphe... décidément, Annah, vous avez perdu l'esprit ce matin, notre rootsbeaf est sec comme une semelle de botte... il ne m'a jamais causé que des chagrins... qu'on jette ce thé par la fenêtré, il n'est pas buvable.

Et ce fut en entremêlant chaque bouchée d'un reproche adressé tantôt à sa cuisinière, tantôt à son neveu, que M. Forster termina un déjeuner qualifié par lui de pitoyable, de détestable, et ainsi de suite.

Dieu sait jusqu'où serait allée sa manie de trouver tout mal, si la visite d'un voisin, d'un ami intime, M. Jonathan Belfield, n'était venue changer le cours de ses idées.

M. Forster et M. Belfield étaient fort liés, quoique leurs caractères fussent parfaitement dissemblables. L'un prenait tout sérieusement; l'autre considérait le monde et



toutes choses comme une plaisanterie. Celui-là adorait les anciens; celui-ci prétendait qu'ils n'étaient pas dignes de dénouer les cordons de soulier des modernes. Le premier prétendait que l'humanité allait à reculons; le second disait qu'au contraire elle marchait à grands pas vers la perfectibilité. L'un était Tory effréné, l'autre Wigh furieux; enfin, ils n'ouvraient jamais la bouche que pour se quereller, et c'est justement ce qui cimentait leur amitié. L'esprit de M. Forster n'était pas des plus vifs; celui de M. Belfield était quelque peu lent à suggérer un sujet de conversation. S'ils avaient été d'accord sur tous les points, leurs entretiens eussent été constamment à sec. Heureusement, se contredisant à toute occasion et à tout propos, un mot seul suffisait pour soulever entre eux une discussion qui durait tout un jour.



— Une belle matinée ! s'écria donc en entrant M. Belfield, et en se frottant les mains.

— Je ne suis pas de votre avis, répondit M. Forster.

— Il fait un soleil magnifique.

— Mais, mon bon ami, si vous observez bien, c'est un froid et une humidité qui vous pénètrent. Le ciel se voile de vapeurs que le soleil ne va plus pouvoir percer tout à l'heure ; tout cela nous annonce une vraie journée de décembre.

— Et moi je vous promets une vraie journée de juin, répondit M. Belfield en riant.



— Vous riez ! nous verrons bien si vous riez encore tout à l'heure en soufflant dans vos doigts, cria M. Forster, prenant son chapeau et suivant machinalement son ami vers la porte.

Et ils sortirent pour se promener un peu ; et si vous les eussiez accompagnés de loin, vous les eussiez vus s'arrêter à chaque coin de rue, et reprendre leur contestation. Ils se disputèrent ainsi une bonne partie de la matinée, et rentrèrent enfin chez M. Forster les meilleurs amis du monde ; car ils s'étaient aidés l'un l'autre à tuer les heures. M. Forster avait invité M. Belfield à dîner, et ce dernier avait accepté.

— Eh bien ! tout cela n'empêche pas, dit M. Forster, branlant la tête ; tout cela n'empêche pas que Belfield provoquerait



un saint lui-même. Je n'ai jamais vu d'homme si absurde et obstiné, d'un si mauvais naturel, et si emporté.

— Oh! papa, dit Jenny, tout le monde dit que M. Belfield ne s'est jamais mis en colère de sa vie.

— Eh bien! il met les autres en colère; ce qui prouve encore mieux la méchanceté de son caractère.



un saint qui - même. Je n'ai jamais vu  
d'homme si abasché et ostant, d'un si  
naturel naturel, et si enporté.

— Oh! papa, dit Jenny, tout le monde

dit que M. Bellfield ne s'est jamais mis en  
colère de sa vie.

— Il n'y a rien de tel, dit Jenny, il n'est  
ce qui pousse encore mieux la machine  
de son caractère.

— La Bellfield ne s'empêche pas, dit  
M. Bellfield, de tout voir, tout de  
la Bellfield ne s'empêche pas.



## CHAPITRE II,

OU L'ACTION RÉTROGRADE AU LIEU DE PRO-  
GRESSER.

M. Miles Forster était d'une famille honorable et illustre à plus d'un titre. Parmi ses aïeux, il comptait plus d'un savant, plus d'un brave chevalier. M. Forster possédait une propriété considérable dans le sud de l'Angleterre; mais il y faisait de rares visites. Il



avait, à Edimbourg, une maison parfaitement confortable, et il avait résolu d'y fixer son séjour jusqu'à ce que l'éducation de sa fille Jenny fût entièrement achevée. M. Forster avait assez vu le monde pour connaître le prix de la simplicité des manières et du langage, et ne pouvait entendre parler quelqu'un qui visât à l'effet ni endurer qu'un fat vînt interrompre les simples causeries d'une réunion sans prétention, pour débiter à pleine bouche des riens enflés avec toute la pompe d'un oracle.

De toutes les affectations du jour, celle qui le rendait le plus furieux, c'était l'affectation poétique de nos *bas-bleus*. Or, parmi les admirateurs de la beauté et de la fortune de Jenny, il y avait un certain M. Jone Fitz-Gérald, pour lequel M. Forster ressentait la plus intime aversion. Ce M. Fitz-Gérald écrivait des vers soi-disant de l'école de lord



Byron. Sa conversation se traînait tantôt mélancolique et larmoyante comme une élégie, tantôt elle bondissait étincelante et drapée de joyeuses métamorphoses, comme une satire lyrique. Il avait absolument l'air de vouloir faire perpétuellement du *Don Juan*. Il avait peu pensé, mais il avait écrit beaucoup et parlé davantage. C'était un vivant magasin de mots. En ce qui touche sa réputation littéraire, nous devons dire qu'elle n'était pas sans quelque valeur. Il passait pour l'imitateur le plus original du jour. Il était en haut crédit près de la *Gazette littéraire de Londres*, qu'il avait maintes fois enrichie de sa poésie et de sa prose.

Notre héroïne, comme nous l'avons dit déjà, s'était laissée captiver par l'influence qu'exerçaient autour d'elle quelques beaux esprits des deux sexes. L'air ambiant était



chargé de trop de métaphores, d'images et de pensées ridicules, pour qu'elle pût se soustraire à la contagion. Or, entre toutes les personnes qui avaient le don de lui plaire par leur jargon ampoulé, M. Fitz-Gérald figurait en première ligne. Elle l'admirait comme un être sans pareil, et quand cet astre venait à luire près d'elle elle subissait en quelque sorte l'attraction de ses rayons. Ses phrases devenaient soudain pompeuses et retentissantes, son ton décisif. Elle critiquait avec assurance. Elle était en proie à une sorte d'enthousiasme dont il eût été difficile d'expliquer la cause, mais qui avait des effets légèrement ridicules. C'est dommage ! miss Jenny était, au fond, une bonne et simple fille sans prétention. Par moment, lorsqu'elle était livrée à elle-même, lorsqu'aucun contact de bel esprit ne la touchait, lorsqu'aucune nuance de la couleur



bleue ne brillait autour d'elle, oh! dans ces précieux intervalles, elle était toute naturelle et charmante. Au lieu de grimper sur des échasses pour courir à pas immenses après l'esprit, elle allait doucement son chemin, la démarche gracieuse, excellent dans la conversation aimable et familière. Que ne se contentait-elle de ces humbles mérites, qui la rendaient si adorable en famille, en un petit cercle resserré d'amis! Mais non, elle se trompait de bonheur! Elle mettait sa joie à paraître au milieu d'une assemblée que la lumière de son intelligence pût éblouir. Elle avait l'ambition de devenir l'une des étoiles lumineuses du monde littéraire fashionable. Enfin, c'était une riche et belle héritière qui avait son caprice de mode; c'était un jeune *bas bleu*, ou plutôt un jeune *bas d'azur*.

Le lendemain qui suivit la conversation



rapportée dans notre premier chapitre, Mortimer arriva. Le vieux gentleman, un peu calmé, ne le fit pas mettre à la porte, comme il l'en avait menacé; et Jenny, dispensée du soin de plaider pour lui, se contenta de le recevoir avec un sourire un peu contraint et une poignée de main de bienvenue bien franche. Pourtant M. Forster était raide, très raide. Mortimer était son neveu favori; il l'avait élevé, et comptait (comme il le disait) faire de lui un homme.

— Eh bien! mon oncle, dit Mortimer, j'espère que je ne vous ai pas trompé? Je vous avais promis d'étudier jour et nuit.

— Des sottises, je suppose, répondit le terrible oncle, d'un air fort peu gracieux.

— J'en ai fait quelquefois, mon oncle!



mais enfin j'ai eu la chance cette année, et j'espère que vous êtes satisfait.

— Non, monsieur, je ne suis pas satisfait, et je n'ai pas, j'imagine, raison de l'être. Et non seulement je ne suis pas satisfait, mais je suis fort mécontent de vous !

Et le bon gentleman se mit à marcher vite selon sa coutume.

Mortimer regarda Jenny comme pour lui demander ce que signifiait cette explosion ; mais sa cousine, qui ne se souciait pas d'attirer sur elle une partie de l'orage, se retrancha dans un air mystérieux et ne dit pas un mot.

— Je vous en prie, mon oncle, dit Mortimer qui, à l'occasion, était aussi orgueilleux que Lucifer ; je vous en prie, comment ai-je mérité cette réception ?



— Plaignez-vous en vérité de la réception quand j'aurais dû vous mettre à la porte.

— Je puis sortir sans être chassé, monsieur, répondit Mortimer, et il prit son chapeau.

— Répondez-moi, monsieur, n'êtes-vous pas un grand sot? reprit le vieux gentleman.

— Si je le suis, mon oncle, c'est que la nature m'a fait ainsi.

— Vous auriez bon besoin qu'on vous renvoyât au collège pour vous faire recommencer toutes vos études.

— Oh! mon oncle, épargnez-moi cette épreuve.



— Vous le mériteriez bien pourtant, tête fêlée que vous êtes!

— Mon excellent ami, mon bienfaiteur, dit Mortimer, s'approchant et prenant la main de son oncle, si je vous ai offensé, je vous jure que ça été sans intention. Si j'ai fait quelque chose d'indigne de moi, ou qui vous ait dépité, ou si j'ai manqué à quelque devoir de reconnaissance ou d'affection, dites-le-moi franchement, et franchement aussi je vous en ferai mes excuses! quel est mon tort? quelle est ma faute? je suis tout prêt à les reconnaître.

— J'avoue, pensa Jenny, qu'il me rappelle M. Fitz-Gérald; comme il est éloquent!

Les larmes vinrent aux yeux du vieux gentleman à cet appel de son neveu.



— Vous avez manqué le prix d'honneur! s'écria-t-il avec un accent de colère mêlé d'affection. Oh, Mortimer! Mortimer!

— En vérité, mon oncle, vous vous trompez! je l'ai gagné le premier prix, je l'ai bien gagné et à la barbe des plus rudes jouëteurs, je suis bien aise de le dire.

— Quoi! vous l'avez gagné?

— Oui, mon oncle.

— C'est vous qui avez lu publiquement le compliment de congé!

— Moi-même, mon cher oncle. Les journaux, à ce que je vois, d'après la ressemblance de mon nom avec celui du plus sot de la classe, se seront trompés. Ils auront



gratifié mon quasi-homonyme de mes lauriers. J'aurais dû vous écrire pour vous informer mieux, mais j'éprouvais du plaisir à vous dire tout moi-même.

— Mon cher Mortimer! s'écria le vieux gentleman, donnez-moi votre main : je n'aurais pas dû douter de vous ; mais aussi ces journaux font toujours des bévues ! l'autre jour n'ont-ils pas dit que ma voiture avait versé, et que sur trois que nous nous y trouvions, nous nous étions cassé cinq jambes et crevé quatre yeux. Allons, Jenny, venez ici ; que faites-vous en ce coin, petite boudeuse ? soyez donc heureuse avec nous !

— Je ne peux pas, papa ; je suis jalouse.

— Bah ! vous l'aimerez autant que je



l'aime, et avant d'être aussi vieille que je le suis.

— Hum ! pensa Jenny, ceci est plus que vous ne savez, cher papa.

Lorsqu'elle se retira, elle ne put pourtant pas s'empêcher de songer à cette prophétie du vieux gentleman. Il est certainement très bien, se disait-elle ; mais qu'est-ce que la beauté dans un homme ? c'est l'intelligence, le génie, oui, le génie, surtout qui font sa vraie beauté.

— J'avoue que ses yeux brillent. Il est grand, sa taille est souple et élégante ; mais qu'est-ce que tout cela, quand on le compare aux sublimes inspirations de l'esprit ?

— Je serais bien surprise s'il savait autre



chose que ses dictionnaires. Cependant il doit avoir quelque mérite, puisqu'il a remporté le premier prix d'honneur. Mais M. Fitz-Gérald dit que ce sont toujours les intelligences les plus épaisses qui font la meilleure figure au collège. Et, en effet, il est clair que mon cousin parle absolument comme tout le monde. Assurément le pauvre garçon n'entend rien à la poésie; ma foi tant pis pour lui; car moi je suis bien déterminée à ne jamais me marier qu'avec un homme inspiré. Je conviens que M. Fitz-Gérald n'a ni la régularité, ni l'animation des traits de Mortimer; mais il s'exprime si singulièrement et en termes si recherchés! je dois même avouer à ma honte que quelquefois je puis à peine le comprendre; et puis comme sa toilette est de bon goût, comme son habit lui va bien! Mon cousin est mieux fait peut-être, mais quelle mise, bon Dieu!



Combien de temps encore eût duré ce soliloque ? Qui le sait ? Il fut interrompu soudainement par un billet de mistress Coates, parente de miss Jenny, qui priait la jeune fille de vouloir bien sortir avec elle, afin de l'aider dans le choix d'un ruban, ce qui était toujours une emplette fort délicate pour la dame, et lui semblait exiger la plus grande circonspection.

Mistress Coates était plus petite qu'une très petite femme, ce qui faisait qu'en son absence, ses méchants amis intimes l'appelaient souvent Mistress Petticoates. Elle avait été élevée à Londres, et s'était de bonne heure mariée à un officier, cadet d'une haute maison, allié de plusieurs familles titrées, avec les noms desquelles la bonne dame était parfaitement familière. Sa conversation, lorsqu'elle n'était pas littéraire (car la pauvre femme, je ne sais pourquoi, donnait aussi



dans l'azur), était toute rétrospective. Elle parlait alors complaisamment de sir Henry Clondesly Shovel, et de sir Richard Gammon ainsi que de divers lords et ladies, des vieux calendriers de la cour. Elle avait aussi des opinions politiques très prononcées; elle se classait au premier rang du torisme et il y avait un homme dans le monde qu'elle haïssait au-delà de toute imagination humaine; c'était *ce Bonaparte*, comme elle avait coutume de l'appeler. Elle ne condamnait pas cependant formellement tous les progrès du siècle. Elle trouvait plus à louer qu'à blâmer dans l'invention de la machine à vapeur! Quoique *bonne femme au fond*, elle était douée d'un certain égoïsme qui lui faisait complètement négliger les autres, pour ne s'occuper que d'elle-même, ce qui, naturellement, l'empêcha d'être jamais aimée de personne. C'était sa vanité natio-



nale favorite de prétendre que pas une nation, excepté *les Anglais*, ne pouvait comprendre ce que signifiait le mot *confortable*. A quoi M. Forster répondait souvent que ce n'était point étonnant, attendu qu'aucun autre peuple n'avait même l'idée de l'égoïsme universel qu'exprimait ce beau grand mot.

Nous ne devons point oublier d'avertir le lecteur que mistress Coates admirait M. Fitz-Gérald au-delà de tous les génies du siècle, parce que, selon elle, il écrivait un comme démon et parlait comme un ange.

— Ah! Jenny, disait-elle souvent, croyez-m'en; ce sera un homme immortel que ce M. Fitz-Gérald! Dieu prête vie au digne jeune homme! Nous aurons en lui un second Walter-Scott, ou quelque chose d'approchant.



### CHAPITRE III.

INFINIMENT PRÉCIEUX D'UN BOUT A L'AUTRE.

Après avoir visité trois cent soixante-cinq magasins, mistress Coates choisit enfin un ruban de seize couleurs, et trouvant que la matinée n'était pas encore avancée, elle proposa à Jenny de faire une visite à miss Appleby, chez laquelle on était toujours sûr



d'apprendre toutes les nouvelles du monde littéraire. Elles trouvèrent cette dame entourée de M. Fitz-Gérald et de deux ou trois autres bleus tous parlant dans le ciel. M. Fitz-Gérald était non seulement un homme immortel, mais aussi un homme très extraordinaire, on le rencontrait toujours par les rues, allant et venant, s'arrêtant au premier coin pour causer avec le premier bel esprit venu, puis courant reprendre la suite de ses visites chez les dames. Il n'avait jamais l'air de travailler, et l'on se demandait où il trouvait le temps de tout apprendre; car il semblait ne rien ignorer. Il pouvait dire combien de bagues miss Edgeworth portait au petit doigt de sa main gauche, et combien de panneaux de verre Walter-Scott avait à la grande fenêtre gothique de son cabinet. Il savait le nom de l'auteur de Pelham; il ne s'écrivait pas un article dans



la *Revue d'Edimbourg* qu'il n'en connût le rédacteur, et l'éditeur de la *Gazette de Londres* n'était pas un juge plus infallible sur le mérite d'un livre.

J'aurais désiré que mes lecteurs eussent été présens à ce congrès d'étoiles, car je ne saurai jamais redire tous ces feux d'artifice spirituels, tous ces riens pétillans et ambitieux, toutes ces expressions prétentieuses et guindées qu'épancha abondamment notre coterie azurée. Il ne leur échappait pas une seule étincelle de vivacité naturelle et involontaire; jamais cette causerie facile qui repose l'imagination; pas une pensée vraie; pas un mot senti; pas une répartie vive et abandonnée. Tous visaient à l'effet, tous tâchaient de remporter la palme de la déclamation éloquente.

Mais quoique je m'avoue incapable de rendre justice à ce superfin langage, encore



vais-je essayer d'en donner une esquisse légère, ne fût-ce qu'au profit des jeunes filles ignorantes, qui jusqu'à ce moment n'ont pas eu l'occasion de faire connaissance avec la belle langue fleurie des beaux esprits azurés.

— Je persiste à le dire, Pelham est un livre immortel, dit miss Appleby. Pas un homme de cœur, pas un homme véritablement sensible n'eût parlé, comme l'auteur l'a fait dans cet ouvrage, de l'amour maternel.

— Mais, ma chère miss Appleby, s'écria M. Fitz-Gérald, un auteur n'est pas plus responsable de ce que dit son livre, qu'un père ne l'est des crimes de son enfant.

— Mais, monsieur, observa brusque-



ment M. John Puddingham, l'auteur d'un mauvais livre est coupable d'un véritable crime envers la société. La société, monsieur, est une congrégation d'individus...

— Mon cher Puddingham, cria M. Roth coupant court à la définition, le livre est immoral dans la conception, l'invention, l'exécution, l'impression, la réimpression et la publication.

— Sir Clandesley Shovel... dit mistress Coates, — mais son observation est perdue pour l'avenir, étouffée qu'elle fut par la voix plus forte de M. Fitz-Gérald.

— Sir Francis Bacon... s'écria-t-il.

— Sir Richard Gammon... reprit mistress Coates.



— Le docteur Johnson affirme...

— La *Revue d'Édimbourg* soutient...

— Le *Quarterly Review* a déclaré...

— La *Gazette Littéraire de Londres*...  
s'écria Jenny hors d'elle-même.

— Le *Black wood's Magazine*..., cria  
mistress Coates encore plus fort.

Or, au milieu de cette tempête d'exclamations, il advint que Jenny, voyant de la croisée Mortimer passer dans la rue, lui fit signe de monter en tapant sur le carreau. Elle souhaitait depuis long-temps donner une représentation de ses talens en présence de son cousin.



L'arrivée du jeune homme mit un terme à la discussion littéraire sur Pelham, et le torrent prit un autre cours.

— Que pensez-vous de Goldsmith? demanda bientôt miss Appleby à Mortimer, lui jetant cette question au visage après les complimens d'usage.

— Goldsmith, dit-il, en vérité je crois qu'il a fait une grande sottise en se tirant un coup de pistolet.

— Un coup de pistolet, cria mistress Coates. Quoi! est-il mort?

— Oui, madame; ses affaires s'étaient embrouillées, et il s'est tué pour se tirer d'embarras. Je croyais que vous l'aviez



lu dans les journaux, lorsque vous m'avez demandé mon opinion.

Mon avis est que Mortimer ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, et qu'il voulait simplement s'amuser un peu au moyen du *quiproquo* dans lequel il feignait de tomber.

— Mon Dieu! dit miss Appleby, je ne veux point parler de Goldsmid le fripier, mais de Goldsmith le poète, le romancier: quelle est votre opinion sur lui?

— En vérité, vous me prenez bien à l'improviste; je crois pourtant pouvoir dire sans hésiter, que le Goldsmith sur lequel vous m'interrogez est l'un des plus aimables écrivains de la langue.

— Il manque de puissance, dit Puddingham, il n'y a pas un seul morceau vigoureux dans tout ce qu'il a laissé.

— C'est vrai; il n'a point de nerf, point de passion, crie M. Fitz-Gérald; rien de furieux ni d'échevelé chez lui; point de tempête ni de convulsions; aucune de ces retentissantes émotions qu'éveille, sur le clavier de notre cœur, la science magique de Lord Byron ou du grand inconnu. Pour ma part, je ne donnerais pas une prise de tabac d'un livre qui ne bouleverse pas mon âme. C'est pourquoi Lord Byron est mon favori par-dessus tous. Voilà le poète passionné, s'il en fut.

— Lord Byron était le parent éloigné d'une connaissance de mon mari, observa mistress Coates.



— Ah ! monsieur Fitz-Gérald , c'est bien pensé, dit miss Appleby, toujours la passion sur le premier *plan*.

— Oui, la passion, toujours, répéta miss Overend.

— Toujours la passion, reprit Paddleford.

— Oui, rien que la passion, exclama Jenny.

Et M. Prosser et tout le reste de la compagnie de chanter en chœur :

— Rien que la passion ! toujours la passion !

— C'est très bien, dit Mortimer, mais je ne vois pas pourquoi un écrivain aurait

continuellement la fièvre au cerveau , plus qu'un autre homme. Pour moi, je l'avoue, je n'aimerais pas toujours me trouver en la compagnie d'un gaillard qui s'en prendrait sans cesse aux étoiles, se frapperait impitoyablement la poitrine et ne parlerait que de se tuer. Je ne me sens pas non plus grande inclination pour tous ces livres qui ne s'adressent qu'à nos passions les plus turbulentes. C'est le meilleur et le plus noble service que puissent rendre les ouvrages d'imagination , d'apaiser , au contraire, et de diminuer ces mauvaises passions qui s'allument aux chocs du monde. Mais , ajouta-t-il en souriant, c'est bien plutôt l'affaire d'un écolier comme moi d'écouter que de prêcher. Pardonnez-moi d'avoir parlé si long-temps.

Fitz-Gérald haussa les épaules, et regarda



Jenny comme pour lui dire que son cousin était bien vulgaire. Jenny pensait que les opinions de Mortimer étaient au fond assez raisonnables; mais il les exprimait d'une manière si simple et si naturelle, que c'était pitié.

Cependant Fitz-Gérald, mécontent de la contradiction, avait résolu d'écraser tout d'une fois le nouvel antagoniste qui avait osé, si modestement que ce fût, entrer en lice contre lui.

— Monsieur, dit-il pompeusement, prétendez-vous nier que la passion est l'âme de l'éloquence, la moelle de la poésie, l'arc-en-ciel qui rassemble toutes les nuances du sentiment et de l'imagination, l'étoile qui éclaire le doute, l'arrosoir qui verse la rosée du ciel sur le voyageur altéré? N'est-ce pas la passion qui fait briller le cimenterre

de l'écrivain et aiguisé le poignard du satirique? n'est-ce pas elle qui est le souffle même de l'amour? — Admirable, magnifique! murmura Jenny, quel flot d'idées, quel torrent de métaphores; et elle soupira profondément.

Il est vrai de dire, que Fitz-Gérald débitait ces niaiseries inintelligibles et ambitieuses avec une si imposante apparence d'enthousiasme et d'un air si passionné, qu'il ne faut point trop sévèrement juger Jenny parce qu'elle admirait ces belles choses dans la sincérité de son âme. — C'est sur le papier seulement, que le galimathias prétentieux trahit tout son ridicule.

— Fitz-Gérald, dit Mortimer, je hais l'argumentation dans un salon! Argumenter



devant des femmes ! Mais j'aimerais autant me battre en leur présence !

— Vous haïssez l'argumentation, crièrent ensemble toutes les indignations de la compagnie, au-dessus desquelles celle de Jennys s'éleva de toute la hauteur d'un fausset. Vous haïssez l'argumentation !

— Oui, je le confesse, j'aimerais mieux déraisonner un mois entier partout ailleurs, que d'avoir raison ici pendant une heure, en vertu de votre argumentation.

— Cependant, monsieur ; ne vous en déplaise, dit Fitz-Gérald, l'argumentation est la pierre sur laquelle l'imagination s'aiguise et obtient son fil le plus tranchant.

— Quelle délicieuse figure ! pensa Jenny, il ne parle pas comme un homme.

— Haïr l'argumentation ! cria Puddingham, mais permettez-moi de vous dire, monsieur, que le grand Johnson considérait l'argumentation comme un gourdin dont chacun devait être muni, afin de pouvoir à sa propre défense, et renverser ceux qui l'attaquaient.

— Je vous en prie, monsieur, dit Fitz-Gérald à Mortimer, faites-moi donc l'amitié de m'expliquer ce qu'on apprend au collège.

— Mais un peu de raison et de logique entre autres choses, monsieur, et de plus...

— Et qu'est-ce que la logique, si ce n'est



l'argumentation? reprit l'autre tout triomphant.

— Mon bon monsieur, deux choses ne peuvent être plus distinctes. J'ai entendu mille argumentations, dans lesquelles il n'y avait pas plus de logique que dans cette belle pensée d'un auteur moderne et fashionable.

— *Alexandre, tout grand qu'il est, n'a pas su être immortel; cela ne prouve-t-il pas bien que vous et moi nous mourrons également?*

— Eh bien! prétendez-vous nier la conclusion? dit Fitz - Gérald avec son feu accoutumé.

— Non pas, dit Mortimer, je n'en ai pas

la moindre envie ; mais ce que je nie , c'est que vous et moi nous mourrons, parce qu'Alexandre le Grand est mort.

— Pour un enthousiaste de profession, il n'y a rien de si décontenançant qu'une réplique à tout son beau langage, simple, nette, directe, sans nulle recherche ni prétention.

M. Fitz-Gérald demeura tout embarrassé, — puis en homme dépité qui croit se tirer d'affaire par une impertinence :

— Et c'est là, monsieur, dit-il en ricanant, c'est là tout ce qu'on apprend au collège ?

— Non pas, monsieur, reprit Mortimer, la rougeur lui montant au visage ; on y ap-



prend encore que l'antiquité produisait force méchans poètes qui donnaient de la besogne à Perse, à Horace et à Juvenal. Puis lorsqu'on entre dans le monde, on est tout surpris d'y rencontrer force fats, soi-disant favoris des muses, qui auraient bon besoin que quelque moderne satirique les daignât châtier et ranger au devoir.

La querelle s'animait et devenait délicate. M. Fitz-Gerald perdait du terrain, toute la compagnie azurée commençait à s'alarmer; heureusement une jeune dame parfaitement étrangère au bel esprit fut soudain annoncée et introduite. Ce fut une bien salutaire intervention; la nouvelle-venue avait un chapeau de satin jaune à la dernière mode de Paris. La force de la nature l'emporta sur la force de l'affectation; les dames se levèrent unanimement pour étouf-

fer la dispute poétique, à quoi il leur fut aisé de réussir; c'est qu'un aimant plus puissant qu'aucune discussion littéraire attirait maintenant nos aimables beautés, qui, pour être bas d'azur, n'en étaient pas moins restées à peu près femmes. On fit cercle à l'envi autour du joli et envié chapeau parisien, qui fut presque aussi longuement et passionnément admiré que s'il eût été une mélodie irlandaise de Thomas Moore, puis la conversation générale des sublimes hauteurs où elle s'était élevée, retomba insensiblement sur des sujets plus terrestres.

— Savez-vous, dit mistress Traddle, la jeune dame au chapeau fashionable, savez-vous que les Briars ont loué à Paris un hôtel splendide?

— Comment? dit mistress Coates, les voilà



quitiennent hôtel garni! — Cela ne m'étonne pas au surplus; je ne les ai jamais crus aussi riches qu'on voulait bien le dire; j'en suis fâchée cependant pour la pauvre mistress Briar.

— Ils ont été présentés à la cour, poursuit miss Traddle.

— Des logeurs en garni présentés à la cour! cria mistress Coates scandalisée; puis, il est vrai que c'est à la cour de France, ajouta-t-elle revenant de sa surprise.

Toutefois la nouvelle ne laissa pas de dépiter très fort nos dames de la tribu azurée. Ces Briars allaient être si fiers à leur retour!

— Quant à moi, dit miss Appleby, je n'ai pas été présentée, quoique j'aie toujours

vu à Londres la société ex-élective. C'est ma faute, je n'ai jamais voulu me laisser mener à la cour. Tout le monde m'a dit que c'était la plus maussade des corvées.

Et le fait est que miss Appleby avait légèrement ici voilé la vérité, et que l'une de ses grandes douleurs était de n'avoir pu obtenir d'être admise à Saint-James.

— Ce doit être pourtant un beau divertissement que d'aller à la cour, dit miss Traddle.

— Eh pourquoi donc ? demanda Mortimer.

— Oh ! c'est que ce monde qui entoure le trône est si supérieur à tout le reste du monde ! reprit la jeune miss.



— Qui vous a dit cela ? ajouta notre lauréat.

— C'est mistress Vincent, qui a été à la cour, au su de chacun.

— Quoi ? à la cour d'Angleterre ! s'écria mistress Coates avec l'accent de la stupéfaction.

— Oui, à la cour et partout ; et aux bals du lord-maire et à Almack !

— A Almack ! cria miss Appleby, à Almack !

— A Almack ! répéta mistress Coates. Je n'en crois pas un mot. A Almack ! mais moi-même, moi qui vous parle, jamais je n'ai pu parvenir à m'y faire admettre une seule fois. Pourtant sir Henry Clondesley Shovel et

—sir Richard Gammon avaient plaidé vivement près des dames patronesses. Et mistress Vincent, la fille d'un barbier, la femme d'un marchand de cirage en gros, aurait été à Almack ! je n'en crois pas un mot.

—Et pourquoi donc enfin cette estimable mistress Vincent n'aurait-elle pas été à Almack ? dit Mortimer.

—Parce que, répondit mistress Coates avec plus de sens et d'esprit que ce n'était sa coutume, parce que, la reine Élisabeth elle-même ressuscitât-elle, je ne sais pas trop si elle obtiendrait des dames patronesses un billet d'invitation. D'où sortez-vous donc, mon cher monsieur Mortimer ? vous n'avez donc pas mis de votre vie les pieds à Londres ?



— Non, pas encore; mais je ne tarderai pas d'y faire apparition, non plus que de visiter le continent. Je suis las d'entendre exalter sans cesse outre mesure toutes ces soi-disant merveilles de Londres, de Paris ou de Rome. J'ai hâte d'apprécier par moi-même leur valeur, et j'imagine que j'aurai fort à rabattre sur les admirations qu'on me voudrait contraindre d'adopter d'avance.

— Comment! vous ne croyez pas à la supériorité de la littérature et du porter de Londres? exclama Puddingham.

— A l'excellence de la cuisine française? cria miss Traddle.

— A l'éternelle vérité de l'azur du ciel d'Italie? dit miss Appleby.

— Quoi ! n'y a-t-il donc d'azur que par-delà les mers et au-delà des Apennins ? reprit malicieusement Mortimer ! Non, je ne crois pas à ces suprêmes mérites que vous attribuez à tout ce qui n'est pas le pays où vous vivez. Que m'importe qu'il y ait à Londres du porter plus noir, plus épais que l'encre, et propre à engendrer un spleen de la même couleur ? Ce porter si vanté vaudra-t-il jamais notre joyeuse *ale* écossaise, si fine, si pétillante, si pleine de verve et de reparties spirituelles ? Quant à votre cuisine française, n'est-ce pas honte à vous, mauvais Bretons que vous êtes, de comparer seulement ses détestables fricassées et ses sauces infinies, aux solides vertus de notre *roast-beef* national et de l'incomparable *plum-pudding* ! Puis, quant au ciel d'Italie, je ne sais point s'il est éternellement pur et bleu comme vous dites ; mais en fût-il ainsi,



je confesse que je n'envierais nullement aux Romains la maussade jouissance de cette magnifique monotonie céleste. Je suis, pour moi, bon Anglais de tous points, et j'aime tout de mon pays, jusqu'à ses nuages, jusqu'à ses brouillards ! Après un long et sombre hiver, leur voile se déchire-t-il au printemps, c'est alors que je me réjouis à la vue du firmament et que le soleil qui renaît m'échauffe l'âme et la pénètre d'enthousiasme. Quelle joie me serait ôtée si je n'avais plus celle que me cause le réveil étincelant de notre belle nature du nord, qui, au retour de la douce saison, ne brille que davantage pour être demeurée long-temps enveloppée de ténèbres et endormie. — Vous me direz que cette divine Italie est le sol classique véritable et le sanctuaire unique de l'art, qu'il faudrait en faire le voyage, ne fût-ce que pour aller voir sa Vénus de Médicis. Eh

bien ! moi je soutiens qu'il n'est pas besoin d'aller si loin pour voir des beautés aussi parfaites que la célèbre déesse , et plus vivantes, ce qui n'est point à mes yeux un médiocre avantage.

Et en même temps il promena un regard fort significatif sur les dames de la compagnie , qui s'appliquèrent chacune le compliment, et se sentirent beaucoup de penchant à pardonner à Mortimer ses hérésies littéraires, en faveur de son orthodoxie nationale.

— En vérité, le jeune homme ne manque pas d'éloquence quand il s'anime, dit à demi-voix miss Appleby.

— Toute cette tirade a une odeur de madrigal classique à vous donner des nau-



sées, dit plus bas le romantique M. Fitz-Gérald.

— On m'a dit que j'étais exactement de la taille de la Vénus de Médicis, observa d'un air modeste la petite mistress Coates, qui avait à peine ses quatre pieds de hauteur; puis elle ajouta intérieurement: — Cet écolier se formera; il sait déjà trouver des comparaisons très gracieuses et très justes.

— Mon cousin se tire mieux de la péroraison que de l'exorde, se dit tout bas à elle-même Jenny. Je me repentai presque de l'avoir appelé, mais voici qu'il vient de me faire honneur; il a eu un très beau moment, je suis tout-à-fait réconciliée avec lui, il aura la bourse de filet à perles d'acier

que je lui ai commencée; en conscience il l'a méritée aujourd'hui.

Et comme l'heure des dîners approchait, ce fut au milieu de ces réflexions la plupart tacites, que la société se sépara, après avoir employé la matinée aux entretiens précieux et profitables que nous avons rapportés.



parce qu'il est convenu en conscience que  
la merite aujourd'hui.

Et comme l'heure des dîners approchait  
ce fut au milieu de ces réflexions la plupart  
tacites que la société se sépara après  
avoir employé la moitié des entretiens  
puissants et profitables que nous savons  
rapporter dans ce livre. Elle se sépara  
vers six heures et demie. On se dit  
adieu et se promit de se revoir  
dans quelques jours.

— Non, comme se tire mieux de la péro-  
pation que de la parole; se dit tout bas à  
quelqu'un d'entre eux. Il est évident que  
de tout il ne faut rien, et que tout  
est inutile. — Il est évident que  
dans une société, tout est inutile  
et que de tout il ne faut rien.

## CHAPITRE IV,

QUI CONTIENT UNE APPRÉCIATION DU COEUR  
HUMAIN.

Quoique l'âge apporte avec lui la sagesse, encore est-il une leçon qu'il nous donne rarement. Il semble que plus nous vieillissons, moins nous sommes capables de comprendre la jeunesse. La vieillesse est toute tête, la jeunesse est tout cœur. La vieillesse



raisonne, la jeunesse sent. La vieillesse agit sous l'influence du désappointement, la jeunesse agit sous l'empire de l'espérance ; quoi de surprenant alors, si l'une et l'autre sont si rarement d'accord ? M. Forster, depuis plus de dix années, nourrissait le projet d'un mariage entre sa fille et son neveu. Il était assez riche pour doter Jenny de façon à la dispenser d'avoir besoin d'un époux qui eût de la fortune. Les deux jeunes gens étaient à peu près du même âge, ils avaient de l'esprit et de la beauté, ils se convenaient de tous points. Il était donc tout naturel qu'ils devinssent amoureux l'un de l'autre, qu'ils se mariassent et fussent heureux. C'est pourquoi M. Forster avait arrêté depuis long-temps dans sa tête qu'ils s'aimeraient, qu'ils se marieraient, et qu'ils seraient heureux. Hélas ! l'excellent gentleman ! l'expérience même avait oublié de

lui enseigner que les choses qui semblent le plus probables en ce monde sont presque toujours celles qui n'arrivent jamais.

Il communiqua un matin ses plans à son ami M. Belfield.

— J'ai décidé, dit-il, que Mortimer, maintenant qu'il n'a plus à retourner à l'Université, demeurerait avec nous. Ainsi, il aura toutes les occasions possibles de se rendre agréable à Jenny et de se faire aimer.

— Si tel était votre désir, répondit M. Belfield, il eût beaucoup mieux valu le loger hors de chez vous; même avoir l'air de le renvoyer.

— Le renvoyer! je ne ferai jamais cela, dit M. Forster avec animation. Mais vous ne parlez pas sérieusement?



— Très sérieusement.

— Expliquez-vous.

— N'êtes-vous pas d'avis que le mariage est le jeu de hasard le plus dangereux qu'aient inventé les hommes ?

— Ah ! je vous vois venir, monsieur Bel-field. Vous allez essayer de m'entortiller dans les fils de vos maudites questions ; mais vous ne réussirez pas, je vous en préviens.

— Non, sur mon honneur, je n'ai nulle arrière-pensée insidieuse. Répondez-moi vous-même franchement. N'êtes-vous pas de mon avis quant au mariage ? Ne m'accordez-vous pas que, tel que l'a constitué la société, toutes les chances de bonheur

(qui ne sont pas nombreuses) sont purement aléatoires?

— Eh bien ! d'accord, dit M. Forster hésitant un peu, et éprouvant quelque chose des perplexités que doit ressentir une mouche qui se voit jetée par le vent dans une toile d'araignée.

— Et pourquoi le mariage est-il une loterie ? pourquoi est-il si rarement heureux ? continua M. Belfield ; n'est-ce pas parce qu'en formant une alliance, les familles s'occupent bien plus des convenances que de l'inclination des époux ?

— Vous avez raison, reprit M. Forster.

— Un père sage et qui veut la félicité de sa fille ne doit-il donc point s'efforcer de



lui inspirer, sinon de l'amour, au moins une affection profonde pour l'époux qu'il lui destine ?

— Sans aucun doute, répondit M. Forster.

— Eh bien ! si tel est votre but en ce qui touche Jenny, permettez-moi de vous l'observer, vous avez pris le mauvais chemin. Il n'y a rien de capricieux comme le sentiment : il lui faut, avant tout, une entière indépendance. Il a horreur de tout ce qui ressemble à des ordres. En croyant serrer entre deux jeunes cœurs les liens de l'amitié, vous ne leur inspirez souvent qu'une mutuelle antipathie. Et puis l'enthousiasme de la tendresse vit surtout de prestiges et de difficultés. Vous prétendez que votre neveu s'éprenne de votre fille, et votre fille de votre neveu. Le beau moyen que vous avez choisi afin

d'arriver à ce résultat ! Vous les logez ensemble , et vous leur donnez ainsi toute facilité de se voir à toute heure , à tout instant. De cette sorte, vous les laissez d'avance l'un de l'autre ; vous faites qu'un voisinage constant et familier leur révèle sans cesse et réciproquement mille petits défauts du caractère , mille petites secrètes négligences de la toilette et de la personne, mille petites misérables infirmités humaines qui désenchangent. Vous les réduisez à la condition de frère et sœur ! Enfin , vous les empêchez de se souhaiter, de s'espérer, de s'attendre et de se regretter ; vous abaissez entre eux les moindres barrières ; vous détournez de leurs pas les plus légers obstacles , et vous les privez de la sorte du plus nécessaire assaisonnement de l'amour. En résumé, pensez-en ce que vous voudrez : c'eût été à vous un parti beaucoup



plus sage de pousser votre neveu hors de chez vous par les épaules.

— A merveille ! s'écria M. Forster. Voilà donc les conclusions de votre long discours : il faut que je chasse mon neveu pour le rapprocher plus intimement de ma fille.

— C'est là, je le répète, mon humble opinion.

— Et si je vous disais que l'autre jour, dans un moment de folle humeur, j'avais effectivement parlé en l'air de mettre Mortimer à la porte, et qu'aussitôt Jenny protesta qu'elle le ferait d'abord rentrer par la fenêtre, si je m'avisais de réaliser ma menace ?

— Vraiment, répondit M. Belfield, mon cher Forster, vous y mettez de la générosité. Comment ! vous me fournissez vous-même preuves et exemples à l'appui de mes argumens ! Soyez raisonnable. N'avez-vous pas, à votre insu, trouvé la clef de cet esprit de contradiction fantasque qui détermine l'explosion d'un attachement passionné. Déclarez ce soir à Jenny que vous êtes irrévocablement décidé à ne pas vouloir de Mortimer pour votre gendre ; vous verrez si elle n'est pas folle de lui demain.

— Vous me dites d'être raisonnable, mais soyez sérieux, vous, Belfield. Il ne s'agit pas de plaisanter ici. Traitez-moi en vieil ami.

— Eh bien ! si mon conseil vous répugne,



il y a autre chose à faire, reprit gravement M. Belfield. Recourez à un moyen positivement contraire. Une des principales raisons du mariage provient de ce qu'on s'épouse en général sans se connaître suffisamment.

— C'est bien vrai, c'est bien vrai, cria M. Forster.

— Je ne sais pas de juste milieu possible, poursuivit l'impitoyable raisonneur d'un air passablement goguenard. Si vous ne séparez pas tout-à-fait votre neveu de Jenny, alors ne vous contentez pas de les loger sous le même toit; enfermez-les l'un avec l'autre; qu'ils ne se quittent plus; qu'ils aient le loisir de s'étudier et de se pardonner, en bons chrétiens et en meilleurs

futurs époux, les imperfections et les défauts qu'ils se découvriront.

Ici M. Forster fit à son ami une profonde révérence.

— Merci, lui dit-il, merci mille fois, monsieur le conséquent et charitable conseiller. Je me souviens d'avoir lu dans Rabelais que le grand Pantagruel, se sentant de l'inclination pour le mariage, consulta divers philosophes, mais sans nul succès. Aucun d'eux ne daigna lui déclarer nettement s'il ferait bien de se marier ou s'il ferait mal. Ce fut alors qu'il eut l'idée de conter son cas à un fou qui résolut aussitôt tous les doutes de l'inquiet amant. La question ne m'intéresse pas personnellement comme le grand Pantagruel, peut-être cependant je suivrai son exemple.



Sur quoi M. Forster prit son chapeau et sortit brusquement du parloir de sa maison, où s'était passé l'entretien. Mais M. Belfield se hâta de le suivre au jardin et ne le quitta pas de la matinée. Ils restèrent attachés l'un à l'autre, comme deux brosses de fer à carder la laine, leurs dents crochues toujours hostilement croisées, mais inséparables.

**CHAPITRE V,**

PLUS PRÉCIEUX QUE CEUX QUI PRÉCÈDENT.

M. Forster s'était longuement creusé la tête afin d'inventer quelque moyen d'avancer un peu les affaires entre sa fille et son neveu. A force de chercher vainement, il reconnut enfin que le parti le plus sage était de



laisser à la Providence le soin de l'évènement. Eût-il persévéré dans cette opinion, les choses n'en eussent été que mieux. Mais nous parlons sans cesse de notre soumission résignée aux volontés du ciel, et dès que nos souhaits tardent seulement à se réaliser, aussitôt nous perdons patience, et nous voulons à toute force intervenir et mettre nous-mêmes les mains à notre destinée.

Toutefois Jenny et Mortimer passaient ensemble la meilleure partie de leurs journées et vivaient dans une parfaite intelligence. Mortimer se montrait constamment attentif et empressé. Il était réellement fort aimable et très formé pour un garçon tout frais sorti du collège. Jenny, de son côté, recevait avec beaucoup de bonne grâce ces prévenances. Elle aimait vraiment au fond son cousin. Elle lui trouvait de la vivacité, de l'esprit, le cœur élevé, une noble franchise; il lui

semblait bien fait et de belle mine. Mais ce n'était qu'une amitié vive, fondée sur l'estime et l'appréciation de qualités recommandables;—ce n'était qu'une amitié presque fraternelle qu'elle lui accordait lorsqu'elle venait à s'interroger et à analyser ses sentimens. Mortimer différait bien en effet de l'homme idéal qu'elle s'était créé depuis que son affiliation aux mystérieuses rêveries du club azuré lui avait monté la tête et obscurci le jugement. Cependant le jeune homme avait eu, on se le rappelle, une veine de bonheur chez miss Appleby. Il avait, grâce à quelques mots de galanterie, notablement réussi près de la section féminine de nos bas bleus. Ce succès ne lui avait pas nui non plus près de Jenny. Elle en avait été fière involontairement. Mais à une soirée littéraire que donna miss Coates, il se conduisit de façon à détruire tous les avantages



que lui avait valus son premier triomphe.

La conversation avait roulé long-temps sur mille lieux communs romantiques. Chacun exprimait ses admirations et ses pensées de poésies préférées.

— Moi, disait Fitz-Gérald, au moment où Mortimer entra, moi, j'aime les ténèbres des idées et l'obscurité du style. Il n'y a que les écrivains vulgaires chez lesquels on a la vue éblouie de cette clarté qui fait qu'on les comprend tout d'abord. Quoi de plus beau qu'un paysage voilé de brouillards, qui ne laissent rien distinguer de la perspective qu'à travers leur crêpe mélancolique ? c'est de ces sombres gazes que les poètes de génie s'enveloppent ; aussi les élus seuls sont-ils admis dans le sanctuaire de leurs profondes créations.

Et cela dit, M. Fitz-Gérald se renversa sur l'oreiller d'un sofa, le front dans les mains.

— Et moi, s'écria miss Appleby respirant les sels d'un flacon, je ne veux pas les volets hermétiquement fermés; mais j'aime les rideaux tirés et les jalousies baissées. Point de soleil; mais l'azur foncé d'une belle nuit semée d'étoiles comme un manteau brodé de paillettes d'argent. L'aurore ou la brune. Une douce lumière discrètement ménagée. Le clair obscur et le clair de lune.

— Quant à moi, observa mistress Coates, que ses naïvetés rendaient parfois très indigne de l'illustre société mystique dont elle faisait partie, je ne sais pas trop pourquoi, j'aime aussi la nuit et les rideaux tirés quand je suis bien chaudement l'hiver en



mon lit; en ce qui est des brouillards, nous les avons en une telle profusion que je ne saurais dire qu'ils me plaisent remarquablement. Je n'ai au contraire, je l'avoue, nulle aversion pour le soleil, et si par hasard il en brille un pauvre rayon à ma fenêtre, il est le bienvenu.

Ce fut là le goût le plus bourgeois et le moins poétique qui fut exprimé; car chacun avait à tour de rôle mis la compagnie dans la confiance de ses plus chères prédilections, et c'avait été à qui aimerait les choses les plus extravagantes, les plus impalpables, les moins sublunaires. Il n'y avait pas jusqu'à la douce et très civilisée Jenny qui n'eût attesté qu'elle n'enviait rien de ce globe terrestre, si ce n'est la solitude du désert et la hutte enfumée des filles sauvages habillées de plume.

Il ne restait plus que Mortimer qui n'avait point confessé de préférence particulière. Sans doute, la parole lui revenant de droit après sa cousine, il fut bien tenté de dire qu'il aimerait fort aussi, près d'elle, la solitude du désert et la hutte enfumée, ainsi que les légers vêtemens de plume; mais il réprima cette galanterie. Il eut honte de faire sa partie dans ce concert de sottises azurées, de sorte qu'il garda le silence.

En général, les bas-bleus tolèrent malaisément les pauses dans leurs conversations. Qu'on s'abstienne de parler ou de hurler avec eux, cela leur paraît une manière de désapprobation. Mortimer, n'ayant pas voulu s'expliquer sur les objets auxquels s'attachait la faveur de son choix, fut soudainement interpellé par miss Appleby, qui excellait dans l'art de questionner indiscretement et hors de propos.



— Que pensez-vous des romans historiques, M. Mortimer ? cria-t-elle. N'estimez-vous pas qu'il est délicieux de lire un conte et d'étudier en même temps l'histoire ?

Mortimer n'était pas en humeur de discuter. Il essaya d'éluder l'interrogation.

— Mon Dieu ! répondit-il, je suis un pauvre critique moi-même. Je n'ai guère d'idées là-dessus, et je ne lis point les Revues qui m'en fourniraient peut-être.

— Il ne lit point de Revues ! Ce fut un cri d'indignation générale.

— Ne pas lire la *Revue d'Edimbourg*, l'oracle du Nord ! déclama M. Roth.

— Ni le *Quarterly Review*, l'oriflamme

de la littérature aristocratique et du monde fashionable ! s'écria Puddingham.

— Ni la *Revue de Westminster*, où il y a de si beaux articles de voyages et d'économie politique ! observa timidement miss Overend.

— Pas même la *Gazette littéraire* ! ajouta de bonne foi mistress Coates.

— Non, en fait de Revues, je ne lis même pas la *Gazette littéraire*, dit candidement Mortimer.

— N'importe, jeune homme, reprit Puddingham d'un ton de docteur ; n'importe, vous n'êtes pas sans avoir votre manière de penser sur la question. Daignez nous en faire la confidence.



— Eh bien ! à vous le dire franchement, bien que je reconnaisse et que j'admire hautement le génie de Walter Scott, qui mérite un rang exceptionnel, en thèse générale j'estime le roman historique faux et pernicieux. C'est tout au plus s'il amuse; et à coup sûr il est incapable d'instruire. Ce ne sera pas certainement de saines notions d'histoire qu'il pourra fournir; mêlant incessamment la fiction et la vérité, il ne fera qu'égarer le lecteur ignorant et crédule, et ne sera d'aucun profit pour l'homme solidement instruit. En ce qui est de la valeur poétique de ces œuvres de genre neutre, je la juge nulle et plus que nulle. Je vous donnerai, moi, une recette avec laquelle le premier niais venu vous fabriquera aisément, par année, ses deux romans historiques en trois volumes. Prenez-moi deux ou trois personnages éminens sous tel règne

qu'il vous plaira. Un roi et une reine ne feront pas mal. Vous les introduirez quatre ou cinq fois, et leur prêterez votre plus beau langage. Ensuite, force descriptions de costumes et de paysages; un style bien saupoudré de vieux mots; une bonne dose de superstition; un héros de haute taille; une héroïne très-petite; une sorcière surtout. Unissez ces ingrédients divers par le lien d'une fable aussi commune et usée qu'il vous conviendra. Ne vous embarrassez guère du dénouement et de son rapport avec l'action. Tâchez seulement qu'il surprenne et qu'il épouvante. Que ce soit *une belle horreur* ! Voilà votre chef-d'œuvre achevé. Vous n'avez plus qu'à lui obtenir les certificats d'une revue en vogue et d'un journal accrédité, et vous en vendrez, en quinze jours, plus d'exemplaires que vous



ne feriez, en un an, du plus consciencieux et du plus beau livre du monde.

A cette outrageante sortie contre l'école historico-romanesque moderne, ce fut une stupeur universelle dans tout le groupe azuré. Quelques cris étouffés de, au blasphème, s'entendirent bien; mais ce fut tout; nul ne tenta seulement de s'abaisser jusqu'à combattre d'aussi révoltantes hérésies. On ricana d'ailleurs, on chuchota, il y eut d'innombrables haussements d'épaules. M. Fitz-Gérald fredonna du bout des lèvres je ne sais quel air bouffon, d'une rime souverainement ironique. La pauvre Jenny fut bien humiliée pour son cousin, elle devint rouge comme une cerise, elle se sentait comme compromise d'avoir introduit dans le cénacle un pareil iconoclaste.

C'est que cette attaque sans ménagement de Mortimer était d'autant plus grave, qu'on eût dit qu'il s'y mêlait une intention de personnalité. Le jeune homme ne paraissait pas en effet seulement coupable de lèse-roman historique; mistress Appleby ainsi que deux autres membres féminins du club azuré, menaçaient à ce moment le monde littéraire de mettre chacune au jour leur historique roman. N'était-ce pas les œuvres de ces dames et leur gloire future elle-même qui avaient été insultées?

Mortimer, au silence prolongé et aux vagues rumeurs qui suivirent la dernière réplique, reconnut bien qu'il avait dû faire une bonne gaucherie involontaire. Quoique personne n'eût crié, il sentit qu'il avait marché sur le pied de quelque *bas-bleu*. La situation était délicate et difficile; il prit promptement le parti de s'en tirer par la



retraite. Il fut donc prier sa cousine de l'excuser s'il ne restait pas pour la ramener, et sortit.

Toute la soirée était gâtée ; le départ de Mortimer ne ramena ni la belle humeur, ni la verve romantique auxquelles il avait coupé court. Les épanchemens étaient taris ; on n'osait pas non plus par amour-propre et par égard pour mistress Forster, se confier hautement les griefs qu'on avait contre son cousin ; le temps se traînait avec une lenteur insupportable. En conséquence, la séance fut un peu abrégée ; on se retira de bonne heure ; le galant Fitz-Gérald offrit son bras à Jenny pour la reconduire. Chemin faisant, ce grand poète tint à la pauvre enfant des discours où il se surpassa lui-même ; son éloquence élégiaque et boursoufflée n'avait rencontré jamais d'inspirations plus heureuses ; il était las du monde et de l'in-

différence humaine ; pourquoi sentait-il si vivement et si profondément ? était-ce à lui de s'affliger des torts universels du monde ? Mais les âmes de poètes étaient ainsi faites ! non contents de leurs propres douleurs, ils empiétaient incessamment sur celles des autres. Il abjurait, quant à lui, cette surabondance de sentiment, il ne voulait plus pleurer que ses propres peines, il aurait encore assez de larmes à répandre. Fitz-Gérald continua sur ce ton durant toute la route, et, laissant mistress Forster à sa porte, il lui glissa mystérieusement un papier qu'il accompagna d'un regard extravagant tout-à-fait en harmonie avec le dithyrambe mélancolique qu'il venait d'improviser.

Or ce papier, que la jeune fille, une fois retirée en sa chambre, se hâta d'ouvrir tout émue et tremblante, ne contenait rien moins qu'une longue pièce de vers, sorte



de déclaration d'amour mystique et discrète, où Jenny retrouva, enrichies de rimes, toutes les exclamations douloureuses que Fitz-Gérald lui avaient débitées en la ramenant. A la lecture du chef-d'œuvre, mistress Forster se sentit remuée vivement; elle se prit à rire et à pleurer, une inexprimable joie la possédait, c'était la première fois qu'une épître lyrique lui était adressée. Comme son jeune cœur se gonflait d'orgueil! Elle se voyait déjà la muse aimée d'un grand poète. Quelle gloire! elle allait être immortelle peut-être comme la Laure de Pétrarque. Et puis la pitié s'en mêlait un peu; le pauvre jeune homme, combien il était malheureux! que ces hommes choisis payaient cher leur génie! n'était-elle point prédestinée et choisie elle-même entre toutes celles qui étaient aimées d'eux, et appelée à consoler ces âmes inconsolables?

Et la jeune fille s'endormit tout enivrée avec les stances de Fitz-Gérald sous son oreiller. Son sommeil fut pesant et agité, elle rêva de son cousin et de son poète; mais Mortimer ne jouait pas le beau rôle dans ces songes.

C'est que le pauvre Mortimer ne faisait point de vers, et, ce qui était un tout aussi grand tort, il osait se moquer du roman et des romanciers historiques.





## CHAPITRE VI.

### NÉGOCIATION D'UN TRAITÉ DE NEUTRALITÉ.

Le fâcheux évènement de la soirée littéraire n'avait, ni en apparence, ni réellement, troublé la bonne harmonie entre Jenny et Mortimer. Ils vivaient toujours en vrais amis, mais n'ayant pas l'air de se douter le moins du monde des projets matrimo-



niaux de M. Forster. Le fait est qu'ils ne les soupçonnaient nullement. Loin de là, Mortimer, que sa délicatesse et sa fierté rendaient peut-être susceptible à l'excès, commençait à se tourmenter de la dépendance où il était dans la maison de son oncle; il pensait à son avenir, son oisiveté lui pesait : n'était-il pas bien temps qu'il songeât à prendre un état? qu'attendait-il? quand choisirait-il une carrière? orphelin, sans fortune, il n'avait à compter que sur lui-même pour se faire une existence. — Voilà ce qu'il se disait et se répétait incessamment, et il ne se cachait pas à M. Forster de ces inquiétudes; mais le bon gentleman détournait tant qu'il pouvait la conversation de ces matières, ou bien il répondait vaguement : — Eh bien, oui, Mortimer, nous verrons; mais rien ne presse; cette affaire-là est importante, il ne faut pas la brusquer ni se déterminer à

la légère. Et Mortimer, malgré qu'il en eût, était contraint de se taire, car s'il insistait, son oncle finissait par se fâcher et lui imposer silence.

Cependant ce système d'obéissance passive aux volontés de la Providence qu'avait adopté M. Forster, lui avait bien obtenu quelques uns des résultats qu'il souhaitait le plus chèrement; deux personnes, de sexe différent surtout, n'habitent pas ensemble impunément un même logis. Quoi qu'il arrive, ils ne resteront pas indifférens l'un pour l'autre; il y a cent à parier contre un, qu'ils se prendront cordialement en aversion, ou qu'ils s'aimeront à la folie. Si ce sont deux jeunes gens, encore mieux; il faudra que l'un, au moins, s'éprenne passionnément de l'autre. Or Jenny était jeune et son cousin aussi; elle était belle, et de cette constante beauté qui n'est jamais en





défaut; ses petites faiblesses azurées, nous l'avons dit, n'étaient chez elle qu'une sorte de fièvre intermittente qui ne l'attaquait guère que hors de la maison, quand elle était en la compagnie de nos illustres bas-bleus d'Edimbourg. Dans son intérieur de famille, elle redevenait constamment simple, aimable, naturelle; son joli visage ne s'obscurcissait alors d'aucune de ces mélancoliques vapeurs qui le défiguraient, dès qu'elle était au milieu des nuages de son empirée poétique. Heureusement ou malheureusement, c'était sous son beau jour et pure de toute éclipse, que la voyait presque constamment Mortimer, et il n'avait pas su résister à l'influence involontaire des charmes de sa cousine; du moment qu'il s'aperçut de la séduction et se sentit captivé, ses inquiétudes redoublèrent. Il se persuada que la retraite lui était impérieusement com-



mandée par l'honneur et par la prudence.

C'est que le jeune homme s'était fait des lois de probité d'une rigueur vraiment excessive. Jenny devait être une riche héritière; il n'avait rien, lui; et ce lui eût semblé une noire ingratitude envers M. Forster que de prétendre à la main de sa fille et de tenter seulement de se faire aimer d'elle. En outre, il ne se dissimulait pas qu'elle avait l'imagination fort occupée de M. Fitz-Gérald. Eût-il mis de côté tous ses scrupules de conscience, Mortimer, qui avait autant de juste fierté que de modestie, ne se fût point décidé à solliciter une affection qu'il croyait déjà donnée. — Jusqu'à ce qu'il lui fût permis de se retirer, il résolut au moins de fuir, du mieux qu'il le pouvait, le danger où le jetait un amour sans espoir; il s'absentait toutes les matinées; revenait-il pour les repas ou le soir, il était froid et réservé. L'égalité d'humeur de



Jenny ne s'en altérait pas. Elle n'avait point le secret de ce changement, et ne mettait nul intérêt à le chercher. Mais cette petite révolution intérieure n'échappa point aux observations de M. Forster. Il en perdit bientôt patience et il éclata, renonçant à ses sages résolutions de neutralité.

— Que se passe-t-il donc entre vous et Jenny, mon cher Mortimer? dit-il un jour, n'y tenant plus; vous avez l'air de la bouder?

— La bouder, mon oncle! oh! vous vous trompez assurément; si j'ai cet air, c'est un air bien menteur. Quelle raison mon amitié pour Jenny aurait-elle de se refroidir un moment?

— Votre amitié pour elle! en vérité, jeune homme, c'est généreux à vous! de l'amitié pour une jeune et jolie fille! de l'amitié!

— Mais certainement, reprit Mortimer, un peu surpris ; est-ce que je l'offense par cette amitié ? est-ce qu'elle n'est point digne d'inspirer l'amitié ?

— Vous m'impatientez avec vos amitiés, cria M. Forster. Avez-vous mon âge, et ma fille est-elle une vieille si vénérable qu'il ne puisse être question ici que de cette amitié de glace ? Jeune homme que vous êtes, parlez donc autrement d'une jeune fille. Exprimez-vous d'une façon plus convenable à vos vingt-un ans.

— Pardonnez-moi, mon oncle, répondit Mortimer, dont l'étonnement redoublait pardonnez-moi si mes paroles vous choquent. C'est que je suis distrait peut-être ; je pensais à autre chose. J'avais à vous entretenir d'une affaire sérieuse.



— A merveille ! voilà une galanterie dont Jenny vous remerciera. Mais au fait, monsieur le distrait, quelle est cette grande affaire sérieuse ?

— Mon excellent ami, ne vous fâchez pas. Il m'en coûte d'insister sur une demande que je vous ai bien des fois renouvelée ; mais je dois revenir à la charge et plus instamment que jamais. Souffrez que je vous quitte, je vous supplie. J'ai vingt-un ans en effet, comme vous me le rappeliez tout à l'heure. Ce sont mes plus précieuses années qui s'envolent et sans profit....

— Et que vous importe, si c'est mon plaisir ?

— Oh ! c'est vrai, je n'ai point à vous désobéir, je n'en ai pas le droit, vous m'avez

tenu lieu de père; vous êtes mon père ! aussi écoutez-moi ! considérez ma position. J'abuse depuis trop long-temps de vos bontés. Je ne vis que de votre générosité.

— Ah ! je vois ce que c'est ! cria M. Forster, vous êtes las d'être en tutelle ! vous voulez de l'indépendance ! à la bonne heure ! partez, vous êtes libre ! renversez tous les projets de bonheur que j'avais formés pour vous ! désespérez ma vieillesse, ingrat enfant !

Et le bonhomme se leva brusquement, et marcha avec rapidité dans la chambre, les mains derrière le dos, poussant mille lamentables exclamations.

— Au nom du ciel ! qu'ai-je fait, qu'y a-t-il ? dit craintivement Mortimer.



— Qu'ai-je fait? qu'y a-t-il? — Vous êtes un sot. N'avez-vous donc ni l'ouïe, ni la vue? Êtes-vous privé de tous vos sens? comment? n'avez-vous pas compris de longue main que je vous veux donner ma fille et tout mon bien? Allons cela est-il clair à présent? entendez-vous? avez-vous besoin de quelque autre explication de mes volontés?

A cette soudaine déclaration, Mortimer était resté comme pétrifié. Enfin il revint de sa stupeur; il retrouva la parole, qui lui avait d'abord manqué.

— Mon bon oncle! dit-il les larmes aux yeux et serrant les deux mains de M. Forster, vers lequel il s'était précipité; mon bon oncle! non, je n'ai pas de mots qui vous puissent dire la reconnaissance profonde dont

je suis pénétré ! Oui, vous avez voulu être tout-à-fait mon père. Être votre fils véritable, l'époux de votre fille, oh ! ce serait, je l'avoue, le plus beau sort ; ce serait bien le bonheur que vous me gardiez : mais mes souhaits et votre consentement suffisent-ils ici ? celui de votre fille, n'en aurais-je pas surtout besoin ?

— Allons, vous êtes intelligent et raisonnable ; vous êtes comme je vous aime, dit M. Forster un peu calmé. Quant au consentement de ma fille, en effet, je n'y avais pas songé ; mais, ajouta-t-il en riant, n'ayez pas peur, ce ne sera pas d'elle que viendra l'obstacle.

— Vous êtes trop confiant peut-être, reprit tristement Mortimer. Votre fille, je vous le dis le cœur navré, votre fille n'a plus



le cœur libre; elle en aime un autre; moi, je suis venu trop tard. Oh! je vous conjure, mon bon oncle, laissez-moi partir.

— Vous êtes fou, cria M. Forster d'un ton moitié sérieux, vous êtes fou, la tête vient de vous tourner! Et quel est, s'il vous plaît, cet heureux préféré de Jenny?

— Bon Dieu, mon cher oncle! me voici poussé à une indiscretion qui me coûte; mais, au point où nous en sommes, il ne m'est plus possible de vous rien cacher. Je n'ai pas le droit de l'affirmer pourtant; mais, j'en suis sûr, je le sens, elle aime M. Fitz-Gérald.

— Fitz-Gérald!

Le vieux gentleman ne put prononcer que

ce mot. Ce nom de Fitz-Gérald lui avait été un trait de lumière ; il comprenait tout d'un coup les admirations de sa fille pour ce soi-disant poète , qu'il abhorrait si souverainement. Fitz-Gérald!.. Et il fut tomber dans un fauteuil, muet, les bras croisés, frappant du pied le parquet , comme pour exhiler ainsi sa colère , qu'aucune autre expression ne soulageait. Ce fut une crise qui dura bien dix minutes. Enfin il reprit sinon quelque calme , au moins la force de formuler son indignation.

— Fitz-Gérald! répéta-t-il , oh ! je la déshériterai. Fitz-Gérald! s'être éprise d'un misérable accoupleur de misérables rimes ! Non , ce n'est pas ma fille ; je la renie. Fitz-Gérald ! Mais mieux eût valu cent fois qu'elle aimât le poète de la rue qui improvise et



chante sous ma fenêtre les couplets de ses représentations du spectacle de Punch.

— Apaisez-vous, mon oncle. Je ne jurerais pas qu'elle aime bien profondément ce M. Fitz-Gérald : tout ce dont je suis persuadé, c'est qu'il est celui qu'elle préfère ; c'est qu'elle admire et adore en lui l'éloquence, le génie, le poète prédestiné.

— Le génie, l'éloquence, le poète prédestiné ? Vous vous moquez, Mortimer. Mettriez-vous sérieusement sa poésie à côté seulement de celle des devises d'un confiseur ? Oh ! je m'en vais la trouver de ce pas, tout à l'heure même. Il faut qu'elle renonce à ce prétendu-là ; ou, encore une fois, je la déshérite ; je ne veux plus ni la voir ni ouïr parler d'elle.

Mortimer se jeta au-devant de M. Forster, et, le retenant :

— Eh bien, dit-il, puisque vous ne voulez point de ce gendre, puisque c'est moi que votre bonté favorise, mon oncle, si vous souhaitez mon succès et mon bonheur, ne précipitez rien ; point d'emportement ni de violence, je vous conjure. Ayez l'air de ne rien savoir ; que cet entretien et tout ce qu'il vous a révélé demeure, quant à présent, un secret entre nous. J'aime à me flatter de cette dernière espérance : peut-être Jenny n'a-t-elle encore que l'imagination éprise des apparens mérites de ce M. Fitz-Gérald. S'il en est ainsi, laissez-la livrée aux conseils de son bon sens et de son jugement naturel ; ils la détromperont mieux que ne ferait votre autorité. Avec la tête exaltée et l'esprit romanesque qu'elle a, gardez-vous sur toute



chose d'avoir l'air de la contraindre : elle serait si heureuse de se croire persécutée ! ce lui serait une telle joie de paraître victime de la tyrannie des parens ! Elle finirait par en aimer passionnément son héros de roman , si elle ne l'aime pas déjà trop maintenant.

— Bravo ! monsieur le collégien , dit M. Forster, vous parlez vraiment comme un professeur.

— Si Jenny poursuit Mortimer , n'était pas bientôt désenchantée, d'elle-même et par sa propre raison ; si , malgré mes soins et une cour assidue , je la voyais s'obstiner dans son attachement au point de me prouver qu'il est chez elle une passion véritable , alors , en honnête homme , obéissant à mon devoir et respectant la liberté

de son choix, je me retirerais. Certes, ce ne serait pas moi qui consentirais à être l'instrument de la moindre contrainte exercée contre son inclination. Toutefois, j'ai meilleur espoir. Je considère ma cousine comme atteinte d'une sorte de fièvre momentanée; permettez-moi d'être son médecin. Si vous ne vous mêlez point de la traiter, si vous restez neutre, à force de soins et de ménagemens je la guérirai promptement peut-être.

— Votre très humble serviteur, mon cher neveu! dit M. Forster. C'est-à-dire que vous me reléguez sur l'arrière-plan; me voilà père de comédie, qui regarderai tout et ne verrai rien. Ainsi, j'abdique mon autorité; il me faut la remettre toute en vos mains.

— Oh! ce n'est pas pour long-temps.



Tranquillisez-vous, mon oncle, vous ressaisirez bientôt le sceptre.

— Prenez - y garde alors, Mortimer, je le laisse tomber sur votre tête, si votre beau projet a tourné mal.

— D'accord, mon oncle, et ce ne sera pas la tête seulement que j'aurai brisée, mais bien aussi le cœur ; car, je vous l'atteste par le nom sacré de Dieu, j'aime Jenny de toute mon âme.

—  
Et ils se séparèrent, parfaitement réconciliés, après s'être bien assigné les divers rôles qu'ils avaient à jouer l'un et l'autre.

---

## CHAPITRE VII.

UNE AVENTURE. — L'UNIQUE DE CETTE HISTOIRE.

Quelques semaines s'étaient écoulées, et nul changement notable ne se faisait remarquer dans la maison de M. Forster. A la prière de Mortimer, le bon gentleman s'était mieux contenu qu'il n'était permis de l'attendre; il avait su dompter la pétulance de son ca-



ractère ; il avait poussé la patience jusqu'à continuer de recevoir M. Fitz-Gérald, qui rendait pourtant ses visites plus fréquentes depuis le jour de sa déclaration indirecte à miss Jenny. D'ailleurs, le soupirant romantique était surveillé de près, et ses affaires n'avaient que médiocrement avancé près de la jeune fille. Soit que les occasions d'être seul avec elle lui eussent manqué, soit qu'il ne la jugeât pas encore suffisamment exaltée pour risquer une explication formelle, il en était encore sur le pied des épîtres poétiques et des regards désespérés. De son côté, miss Forster ne se montrait nullement empressée de pousser plus loin les choses. Cette cour mystérieuse la charmait singulièrement ; c'était là justement ce qui la touchait. Son adorateur eût-il fait un pas en avant, peut-être en eût-elle fait trois en arrière ; le mariage lui semblait si prosaïque !

Mais un amour vague, incertain, qu'on enfermait en soi de part et d'autre, n'était-ce pas le pur beau idéal du sentiment? Quant à notre héros, Mortimer, il en était revenu à ses premières façons d'agir. Ses prétextes d'absence avaient cessé; il ne quittait plus que fort rarement le logis; il entourait sa cousine de plus de soins et de prévenances que jamais. Le mal, c'est qu'elle ne paraissait pas même avoir remarqué ce retour des galanteries de Mortimer. Lorsque tout d'un coup il était devenu sauvage, elle ne lui avait pas demandé les raisons de ce subit amour de la solitude; elle ne lui demandait pas davantage maintenant d'où lui venait le caprice de ses nouveaux empressemens. Son humeur était la même, douce, égale, constamment affable; c'était toujours la même bonne et aimable amitié inaltérable; mais cette amitié si bonne ne satisfaisait pas



le pauvre jeune homme ; au contraire, elle lui navrait le cœur. Serait-elle donc son unique partage ? N'y aurait-il donc jamais d'autre affection commune entre lui et sa cousine ? Voilà les doutes et les craintes qu'il roulait sans cesse en sa pensée.

Disons-le, Mortimer était un mauvais docteur. Il s'était fait fort de guérir miss Forster de sa maladie azurée et de l'amour extravagant et fiévreux qui en était résulté ; il s'y prenait mal pour opérer cette cure ; il employait de méchants remèdes. Accompagnait-il, par exemple, Jenny à quelque une des réunions littéraires qui avaient lieu chez l'une ou l'autre des belles dames du club poétique, au lieu d'y faire chorus et de chanter des niaiseries grotesques en harmonie avec l'assemblée, incapable de maîtriser ses impatiences, il contredisait impitoyablement tout le monde ; il suscitait d'inter-

minables querelles où , certes , aux yeux des gens de goût et d'un auditoire raisonnable , il eût joué le beau rôle , mais qui , selon la coterie , ne servaient qu'à le convaincre d'ignorance et à prouver son entêtement et sa médiocrité.

Pauvre enfant ! que n'avait-il quelque ami clairvoyant qui lui apprît un peu les secrets du cœur humain , et surtout les moyens de gouverner celui des femmes ! Il y avait entre lui et celle qu'il aimait un fat impertinent et ridicule , un soi-disant poète qui avait tourné la tête de cette jeune fille , précisément par sa fatuité , son impertinence et sa soi - disant poésie . Eh bien ! il ne s'agissait pas de parler raison à cette folle dans ses accès ; c'était bien assez dans ses momens lucides . Lorsqu'ils se trouvaient ensemble en compagnie azurée , que ne hurlait-il avec



les loups ? que n'était-il tout d'azur lui-même, et d'un azur plus foncé que tous les autres ? que ne renchérissait-il là sur M. Fitz-Gérald en impudence, en mysticisme, en absurdités pompeuses ? que n'effaçait-il la poésie de son rival par une poésie plus vide de sens et plus gonflée de mots ? Ou bien Jenny eût compris la plaisanterie ; elle eût recouvré la vue ; elle eût rougi de son long aveuglement ; elle eût enfin vu M. Fitz-Gérald tel qu'il était : ou bien, décidément déraisonnable, ce surcroît d'exagération l'eût ravie et touchée ; son grand poète ne lui eût plus semblé qu'un être classique et vulgaire ; elle fût allée au plus fou ; elle lui eût donné son imagination, et par l'imagination il gagnait le cœur.

Ce ne fut point cette marche savante que suivit Mortimer : l'avenir nous dira si sa

naïve franchise et sa bonne étoile le servirent mieux que ne l'eût fait l'art d'aimer, conformément aux règles.

On était en plein mois de mai. Ce mois, vous le savez, est le plus joyeux et le plus brillant de nos douze mois de l'année : ce doux réveil du printemps venu, notre ciel ténébreux déchire enfin ses voiles et daigne nous dérouler toute sa splendeur. Or, afin de contempler aussi poétiquement que possible l'azur du firmament, l'académie de nos bas-bleus avait décidé qu'on irait un matin, en troupes, boire du lait à une petite ferme sise à une lieue d'Édimbourg, près des ruines d'un vieux château gothique. Le jour de cette promenade arrivé, dès midi toute l'illustre société se trouva rassemblée chez miss Appleby, et l'on se mit en route. Le meilleur nombre de la compagnie s'était pourvu de confortables voitures ; les plus



hardis seulement et les plus romantiques de nos bas-bleus parurent à cheval, assez médiocrement montés, et en apparence aussi, bien médiocres cavaliers, hormis Jenny et Mortimer, qui venaient sur deux beaux alezans des écuries de M. Forster, et se distinguaient par leur grâce, leur bonne mine et leur assurance. M. Fitz-Gérald et miss Appleby étaient également de la cavalerie, avec une apparence moins brillante. Ce n'est pas que leurs bidets, loués ou empruntés je ne sais où, fussent bien rétifs et difficiles à mener; mais de comiques symptômes de malaise, très curieux à observer, trahissaient évidemment l'inexpérience de ces deux célèbres littérateurs. Le grand poète surtout, maigre comme son animal, et plus pâle encore que de coutume, rappelait parfaitement le chevalier de la triste figure. Si les plaisanteries classiques eussent été de mise dans une si

romantique réunion, il eût été impossible que quelqu'un n'y complimentât pas ce Byron d'Édimbourg d'enfourcher son Pégase plus cavalièrement que son Rossinante.

Le cortège était fermé par un petit groupe de piétons, en tête duquel marchait le péripatéticien Puddingham, qui s'en allait herborisant et philosophant tout le long du chemin, et expliquant aux jeunes bas bleus qui l'escortaient les amours et les mariages des fleurs.

Toute l'intéressante caravane s'était avancée sans encombre jusqu'à l'auberge du Cygne-Blanc. Le temps était magnifique, et l'allégresse générale. La cavalerie formait l'avant-garde, éclairant le corps d'armée. Fitz-Gérald, qui à force d'aller et de rester en selle avait enfin repris quelque confiance, se risquait à chevaucher timidement à la gauche de Jenny, laquelle n'avait pas cessé



d'avoir à sa droite Mortimer. La conversation n'était point fort animée entre les trois jeunes gens : on admirait çà et là au passage un site, un vieil arbre, un effet d'ombre ou de lumière, et puis on se taisait. Que si son air de déterré n'eût pas été attribué à la profondeur de ses méditations et de ses souffrances d'âme, le poète eût joué là, aux yeux de Jenny, un misérable rôle près de Mortimer, qui se montrait si plein de grâce mâle et assurée, si ferme sur ses étriers qu'on eût dit qu'il était maître de manège ou écuyer de profession. Cette comparaison apparemment favorable à son cousin, que Jenny ne pouvait s'empêcher de faire, ne nuisait pourtant en aucune façon à Fitz-Gérald; elle lui valait, au contraire, un nouveau triomphe. « Ces deux hommes, se disait l'enfant follement enthousiaste, sont le double symbole du génie et de la force physique,

de l'intelligence et de la matière : combien le plus faible et le plus languissant n'est-il pas supérieur à l'autre ! »

Tandis que miss Forster était plongée en ces sublimes réflexions, un brusque incident l'en vint tirer rudement et la faire redescendre sur la terre. Tout d'un coup, au détour du chemin, la cavalcade, sans avoir eu le temps de se ranger, se trouva jetée au milieu d'un troupeau de bœufs qu'on menait au marché de la ville. Ce ne fut pas la mêlée que produisit ce conflit qui fut le grand mal de la rencontre. Après un moment de confusion, les pauvres bêtes inoffensives furent ralliées et poussées en avant par leurs conducteurs, laissant notre romantique cortège fort épouvanté, mais parfaitement intact. Cependant l'aventure eut des suites graves. A peine vit-il la route libre, le cheval vif et ombrageux de Jenny commença



de hennir et de se cabrer. Presque démontée à ces premières secousses, elle poussa un long cri et se cramponna, presque sans connaissance, au pommeau de sa selle.

A cette occasion, l'intelligence et la matière, c'est-à-dire Fitz-Gérard et Mortimer, se conduisirent d'une manière bien différente. Au cri de la jeune fille, le poète répondit par un cri sympathique qui lui partit du fond des entrailles, puis il piqua des deux et gagna le large et ce fut là son seul temps de galop de la matinée. Au contraire, en moins d'une seconde, Charles eut sauté à terre et saisi vigoureusement par la bride le cheval de Jenny.

— Tenez-vous ferme, cousine, ne craignez pas.

Elle n'était plus guère en état de l'en-

tendre. Cependant une sorte d'instinct de conservation la soutenait suspendue à sa monture.

Cette résistance passive et involontaire empêcha sa chute. Les piétons de l'arrière-garde accoururent à temps pour la prendre dans leurs bras et la déposèrent saine et sauve sous un des arbres qui bordaient le chemin.

Elle était maintenant hors de tout danger, mais non pas Mortimer. Il avait jusqu'alors tenu en respect le cheval révolté. Dès qu'il se sentit dégagé de son fardeau, le fougueux animal redoubla d'efforts afin de se délivrer aussi du bras vigoureux qui le tenait. Dans cette lutte nouvelle le mors se rompit. Le jeune homme perdit prise. Un coup de poitrail le renversa et en partant au galop le terrible alezan lui foula la poitrine de tout le poids de ses deux pieds de derrière.



On transporta Mortimer évanoui près de sa cousine qui avait repris connaissance, bien qu'elle fût demeurée toute transie de sa frayeur. Après une pareille catastrophe, il ne s'agissait plus de continuer la promenade, la partie était manquée. On attendit seulement que le jeune homme, revenu à lui, fût capable, ainsi que Jenny, d'être mis dans une voiture, puis on fit volte-face. On s'en retourna tristement à Edimbourg. Quand on y rentra, tout l'ordre de la marche était troublé comme la joie de la journée. Il restait surtout peu de cavaliers à l'avant-garde. Satisfait d'avoir galopé une fois en sa vie, M. Fitz-Gérald avait jugé à propos de mettre pied à terre et de se joindre à l'arrière-garde des piétons Puddingham, laissant aux grooms le soin de mener son bidet avec les deux alezans de M. Forster.

## CHAPITRE VIII.

DIVERSES SITUATIONS DRAMATIQUES ET  
COMIQUES.

Ce fut une scène pathétique que celle qui se passa au logis de M. Forster lorsque ce dernier y reçut sa fille et son neveu. Il les pressa longuement ensemble l'un et l'autre dans ses bras. Il pleurait. Il les appelait ses deux enfans, sa fille et son fils. Ce fut un



miracle si le secret de son cher projet de mariage entre eux ne fut pas formellement trahi par lui en cette occurrence. Ce qui empêcha peut-être la révélation, c'est qu'après avoir épanché un peu sa tendresse paternelle, le bon gentlemam fut naturellement poussé un peu à épancher aussi sa bile et sa colère contre les animaux et les personnes qui avaient, selon lui, causé l'évènement.

— N'était-ce pas une honte, criait-il, qu'en un pays civilisé des bêtes dangereuses comme des bœufs, de véritables bêtes féroces, — il appuyait sur ce mot *féroces*, — fussent conduites à la boucherie en plein jour, sans les moindres précautions de prudence? De quoi s'occuperaient donc les corporations municipales, si ce n'était avant tout de la sûreté de l'existence des personnes? A quoi bon tant de réglemens mi-

nutieux et vexatoires qui n'aboutissaient qu'à gêner les innocentes réjouissances du peuple les dimanches? Quelle si grande nécessité y avait-il d'interdire les danses hors de la ville et de fermer si rigoureusement les tavernes durant l'office? Ne valait-il pas mille fois mieux employer cette police paroissiale et ces constables, qu'on payait si cher, à protéger les contribuables contre les soldats ivres et les taureaux en colère?

M. Forster, qui était en verve, en eût dit long sur ces chapitres, si M. Belfield, las de l'écouter, ne l'eût pris par le bras et ne lui eût fait observer qu'il avait là deux malades que leurs lits réclamaient; sur quoi chacun se retira.

Mortimer, quoique très faible, voulut pourtant se lever le lendemain. Il descendit au parloir vers l'heure du *Punch*, et y trouva



Jenny. Elle était encore toute languissante de son saisissement de la veille. Toutefois elle venait de commencer une petite bourse de filet qu'elle promettait à son cousin depuis bien long-temps. Le visage pâle de Mortimer rougit soudainement, tant il eut de joie à cette marque de souvenir. Il s'était assis près d'elle, n'ayant pu se soutenir debout. A le voir ainsi défaillant et exténué, la jeune fille fut vivement émue. Les larmes lui vinrent aux yeux; elle lui prit les mains.

— Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, dit-elle.

— Si je l'ai sauvée en effet, répondit-il, j'en ai sauvé une autre en même temps.

Ce fut tout. Il se fit entre eux un silence,

mais un de ces silences pleins d'épanchemens où les âmes se parlent au défaut des lèvres. D'ailleurs ils ne furent pas laissés long-temps dans cetête-à-tête sympathique. L'arrivée de M. Coates l'interrompit bientôt, et jusqu'au dîner ce ne fut plus qu'une longue procession de visites. La chose était immanquable. Nul des bas-bleus de la caravane de la veille ne pouvait se dispenser de cette nécessaire politesse. Il fallait bien s'informer en personne de l'état des deux victimes de l'aventure. M. Fitz-Gérald ne fut pas des derniers ; il vint avec miss Appleby, et leur visite se prolongea fort tard. Notre poète était inspiré, et il eut, cette justice lui est due, de plus beaux momens que sur la route de la ferme aux Ruines. Il parla des inquiétudes où l'avait jeté l'irruption du troupeau de bœufs et ses suites : son émotion



avait été telle durant la catastrophe , qu'il en avait été paralysé corps et âme. Et de retour en sa maison, quelle nuit avait été la sienne ! Quelle nuit tumultueuse et remplie d'angoisses ! Quels rêves avaient épouvanté son sommeil ! C'était Jenny, toujours Jenny, échevelée, mourante, emportée par son cheval comme Mazeppa à travers les steppes de l'Ukraine.

Et à ces magnifiques déclamations, la couleur azurée avait recommencé de poindre chez la jeune fille. Elle se félicitait intérieurement de sa dangereuse aventure, qui lui valait de si riches comparaisons et tant de fleurs de beau langage ! Oh ! Mortimer, Mortimer, se disait-elle tout bas, quel dommage, vous qui êtes si prompt du bras et si déterminé, quel dommage que vous soyez si bref, si prosaïque et si timide en

paroles ! quel dommage que l'âme de feu de cet homme de génie n'ait point votre enveloppe terrestre !

Mais encouragé par les sourires reconnaissans de Jenny, Fitz-Gérald ne s'en était pas, malheureusement pour lui, tenu à la première partie de son improvisation. Il poursuivit sans se souvenir assez de son début. Les bas-bleus devraient avoir bonne mémoire : elle ne leur serait pas moins utile qu'aux menteurs.

— Non, une nuit si troublée, s'écria-t-il, ne me pouvait permettre un moment de repos ! Oh ! que n'ai-je pris le temps d'écrire toutes les strophes fiévreuses que pendant mon insomnie m'a dictées mon exaltation ! C'était à vous qu'elles s'adressaient, miss Forster ! Elles racontaient votre péril ! elles disaient les trances inouïes qu'il m'avait fait éprouver ! Oui, que ne les ai-je



écrits ces vers qui se sont effacés de mon souvenir ! Peut-être eussent-ils trouvé grâce à vos yeux, car la vraie muse me les avait soufflés à l'oreille ; — la vraie muse, — le profond sentiment, ajouta-t-il plus bas avec un soupir affecté.

— Pardonnez-moi l'indiscrétion de ma curiosité, monsieur Fitz-Gérald, dit là-dessus froidement Mortimer ; vous nous avez annoncé tout à l'heure que vous aviez rêvé toute la nuit, et à présent il appert que vous n'avez pas fermé l'œil ?

A cette cruelle question, qui fit grimacer singulièrement la mélancolique physionomie de Fitz-Gérald, Jenny, malgré qu'elle en eût, ne put s'empêcher de sourire. Toutefois le poète ne daigna pas répondre, et il se renversa sur sa chaise d'un air désespéré, qui le

tira d'affaire auprès de nos sensibles bas-bleus. Ce fut d'ailleurs miss Appleby qui se chargea de fermer la bouche à l'impertinent interrogateur en déclarant, en forme d'axiome, qu'une âme poétique n'avait pas besoin d'avoir l'œil clos pour rêver.

Nos visiteurs étaient fort en train de discourir, mais il leur fallut se séparer sur ce dernier aphorisme. Le marteau de la pendule et les parfums de roast-beef, qui montaient au *parloir* du fond de la cuisine, avaient annoncé tout haut qu'il était temps de céder les places au dîner.



l'indifférence qui se fait entre les  
 deux. Ce fut d'ailleurs une  
 charge de la guerre à l'impératrice  
 d'Allemagne et de la France  
 d'après une autre politique à l'égard  
 d'elle. Et il est pour l'Europe  
 des vérités de fait en fait de  
 la guerre. Mais il faut se rappeler  
 les choses qui se passent. Le  
 général et les parties de la  
 bataille au point de vue de la  
 victoire. Mais il faut se rappeler  
 de ces choses qui se passent.

l'indifférence qui se fait entre les  
 deux. Ce fut d'ailleurs une  
 charge de la guerre à l'impératrice  
 d'Allemagne et de la France  
 d'après une autre politique à l'égard  
 d'elle. Et il est pour l'Europe  
 des vérités de fait en fait de  
 la guerre. Mais il faut se rappeler  
 les choses qui se passent. Le  
 général et les parties de la  
 bataille au point de vue de la  
 victoire. Mais il faut se rappeler  
 de ces choses qui se passent.

## CHAPITRE IX.

### LE COEUR ET L'IMAGINATION.

M. Forster possédait mille excellentes qualités au nombre desquelles n'était point la patience. Il estimait que le cœur d'une femme, comme un de ses œufs, devait être cuit à point en moins de deux minutes. Or, dès le surlendemain de la malencontreuse



excursion de l'académie azurée, il était convaincu que la reconnaissance avait décidé des affections de Jenny, et qu'elle était immanquablement devenue amoureuse de son cousin. En conséquence, il résolut de la sonder au plus vite sur cette question délicate. Excellent homme ! Il ignorait encore à son âge qu'on trouve plus facilement le fond de l'Océan que celui des pensées secrètes d'une jeune fille élevée selon le monde.

— Eh bien ! mon enfant, dit-il en entrant dans la bibliothèque où elle était plongée dans ses lectures, eh bien ! êtes-vous un peu remise de vos frayeurs d'avant-hier ? Comment vous sentez-vous ?

— Mais très bien, mon père.

— Très bien ! — C'est vrai, vous avez

repris votre bon visage. Je souhaiterais qu'il en fût ainsi de Mortimer. Mais le docteur parle de fièvre et de saignée! L'imbécile! que n'a-t-il dit cela d'abord?

— De saignée! s'écria Jenny. Quoi Mortimer est-il donc si mal qu'il lui faille tirer du sang?

— Mal! Eh oui, il est mal, et on serait mal à moins! Ah! ma fille, vous devez beaucoup à ce brave garçon!

— Certainement, mon père, et ma reconnaissance durera autant que ma vie.

— Votre reconnaissance! allons, c'est bien. C'est une belle chose que la reconnaissance, mais il y a beaucoup de façons



de la témoigner. Comment comptez-vous prouver la vôtre ?

— Comment ? dit Jenny en souriant d'un air un peu étonné ; vraiment je ne me suis pas encore tracé de programme. Ce sera à mon cœur de me conseiller selon le temps et les circonstances.

— A merveille , Jenny. Voilà qui est sage d'attendre le bon plaisir du temps et des circonstances. Avouez cependant que vous avez là une gratitude qui n'est guère pressée de s'acquitter.

— Vous me jugez sévèrement, mon père. Faites qu'une occasion se présente où je sois en état de montrer à mon cousin quelle mémoire je garde de son dévouement, et vous verrez si je suis ingrate. Qu'est-il en

mon pouvoir de faire à présent? Suis-je rien? ai-je rien? Voilà, tenez, tout ce que je puis. Quand je le verrai triste, je l'appellerai près de mon piano et je lui jouerai les airs qu'il aime; je lui chanterai des folies qui ramèneront la joie sur son front et dans son âme. Alors il ne sourira pas sans que mon sourire aille au-devant du sien. Nous nous réjouirons ensemble. S'il a de la colère contre quelque chose ou contre quelqu'un, je me fâcherai comme lui. S'il est malheureux, je serai malheureuse, et heureuse s'il est heureux. S'il est malade, je le soignerai comme je vous soignerais vous-même. Mettez-le dehors ainsi que vous l'en avez un jour menacé, vous aurez beau dire, je lui rouvrirai votre porte! Et, sérieusement, s'il nous quittait et s'il venait à manquer, hélas! ce ne sera pas ma pauvre bourse qui serait capable de venir à son secours, mais



je vous supplierais tant, mon cher papa, que vous paieriez pour moi et ne le laisseriez pas sans ressource.

— A la bonne heure, voilà qui est bien. C'est comme cela qu'on parle ! je reconnais ma Jenny ! Ainsi, vous l'aimerez de tout votre cœur.

— De tout mon cœur, de même que s'il était mon frère.

— Votre frère, dites-vous ? — Oh ! non pas. Il n'est pas votre frère. Ce n'est pas en sœur que vous devez l'aimer.

— En cousine donc, mon père, est-ce cela ? mais de l'amour fraternel me semblait exprimer davantage.

— Eh bien non, continua M. Forster s'animant et élevant la voix. Ce n'est pas plus comme un cousin que comme un frère; ce n'est ni comme un oncle ni comme un grand-oncle, ni comme un grand-père, ni comme une grand'mère qu'il vous faut l'aimer.

— Oh! j'y suis, se dit intérieurement notre héroïne, qui comprenait enfin où son père en voulait venir.

Et elle devint pourpre; mais l'instinct de son sexe et cette finesse innée chez les filles accourant à son aide, bien que surprise à l'improviste, elle se remit promptement. Elle comprenait combien la situation était délicate. A tout prix, il importait de ne point s'engager avant d'avoir réfléchi. Elle se conduisit avec une habileté parfaite et en tacticienne consommée. Donc, tour-



nant la difficulté, elle fit semblant de n'avoir pas compris.

— Oh ! mon père, ne vous emportez pas, dit-elle d'un air d'ingénuité admirable ; nous n'aurons pas, j'espère, de querelle là-dessus. J'aimerai mon cousin absolument comme vous voudrez.

Puis, afin de mieux rompre la conversation :

— Me permettez-vous d'aller m'habiller, mon père ? ajouta-t-elle. J'ai promis à ma tante de l'accompagner ce matin à une exhibition d'aquarelles où la conduit M. Fitz-Gérald.

Ce nom de Fitz-Gérald, si mal à propos prononcé, acheva de jeter M. Forster hors de ses gonds.

— Que la fièvre jaune étouffe votre M. Fitz-Gérald, plus jaune qu'elle ! puisse-t-il lui et tous ses méchans vers s'en retourner au plus profond du chaos ténébreux d'où ils viennent !

Jenny savait par expérience qu'il était souverainement impolitique de contrarier le premier épanchement des accès de *spleen* de son père.

— Je n'irai point à cette exhibition, puisque vous paraissez ne le point trouver bon, dit-elle d'un ton soumis. Je vais me faire excuser.

— Non pas, non pas, cria M. Forster, allez à cette exhibition où votre sublime barde vous exhibera sans doute principalement sa sublime personne ; allez et restez



tant qu'il vous plaira en contemplation devant sa resplendissante image.

Et le furieux gentleman sortit brusquement, poussant derrière lui la porte avec violence.

Jenny, laissée à elle-même, n'avait plus un moment songé à se rendre chez sa tante. Elle avait trop compris que l'autorisation de M. Forster était une défense formelle. Elle envoya dire qu'on ne l'attendît point. Aussi bien elle avait besoin de solitude. Elle était encore étourdie du coup dont l'avait frappée la demi-confiance imprévue des projets de son père sur elle. Elle fut donc s'enfermer en sa chambre, et elle y considéra longuement la nouvelle position délicate et difficile où elle était placée.

Voici le résumé des questions principales sur lesquelles roula son examen :

Deux choses d'abord étaient certaines, son involontaire orgueil féminin ne lui permettait pas de le révoquer en doute, c'est que deux prétendans l'adoraient concurremment, et qu'elle adorait assurément l'un des deux.

Ces deux certitudes établies, la seconde se subdivisait, et il en résultait un doute.

Lequel des deux soupirans aimait-elle décidément ?

Elle ne se le dissimulait pas, Mortimer avait bien quelques titres. Il était si bien fait et de si belle mine, puis il était brave et spirituel : en outre il lui avait à peu près sauvé la vie ; c'était là, à vrai dire, le suréminent mérite de ce premier prétendant. Un libérateur ! cela était touchant et poétique ! Il n'y avait point de poème, point de roman, où le libérateur ne fût l'amant aimé ! D'un autre côté, Mortimer avait contre lui plus



d'un désavantage : il ne faisait point de vers et il se moquait sans pitié des poètes azurés. Il avait bien l'air un peu d'aimer ; elle avait deviné cela de longue main ; mais il n'avait pas l'air d'aimer démesurément ; il ne semblait pas dévasté par sa passion. Le pire, c'est qu'il était son cousin, et qu'il avait le consentement et l'appui de M. Forster. Aimer un cousin, et un cousin appuyé de la recommandation des parens ! rien n'était plus vulgaire ; pareille chose ne se voyait jamais dans les romans ni dans les poèmes de l'école moderne.

M. Fitz-Gérald, au contraire, M. Fitz-Gérald ! ah ! celui-là réunissait tous les droits ou presque tous ! Quel rare génie ! quel poète ! On avait été déjà chantée par lui dans des strophes magnifiques, et on serait encore chantée dans bien d'autres ! Quelle gloire ! Grâce à lui, peut-être, on serait immortelle !

— Oui mais si l'on eût eu que lui pour écuyer le jour de la promenade, peut-être on serait morte ! Fallait-il cependant lui en vouloir si en cette occasion il n'avait pas joué le rôle dévoué de Mortimer. Hélas ! ces êtres à l'âme puissante et vigoureuse étaient si frêles et si débiles de corps ! La préoccupation de la pensée dominait tellement chez eux la matière ! Ce pauvre Fitz-Gérald surtout était si chétif et si ruiné ! N'était-ce pas un débris d'homme plutôt qu'un homme, l'ombre d'un vivant plutôt qu'un vivant ? Et néanmoins quelle force, quelle violence n'avait pas l'amour de ces créatures privilégiées ! S'il n'avait pas préservé les jours de celle qu'il adorait, comme il avait rêvé d'elle et de son danger ! Et enfin, ce qui le rendait plus intéressant encore, n'était-il pas l'amant défendu, l'amant repoussé par un père injuste ?



En dépit de ces délibérations, et quoiqu'elle voulût se persuader qu'elle penchait décidément en faveur de Fitz-Gérald, Jenny était au fond indécise. En touchant son front brûlant, il lui semblait que toutes les voix de son imagination lui criaient : Tu aimes le poète. Si elle mettait la main sur son cœur, je ne ne sais quel timide battement lui criait tout bas : Tu aimes celui qui est brave, celui qui t'a sauvé la vie.

La balance paraissait-elle alors s'incliner du côté du brave et beau cousin, mille petites rumeurs s'élevaient dans la tête de la pauvre jeune fille, déjà si perplexe, et ce n'était rien moins que les cris divers et confus du club azuré qui présentaient à l'envi leurs objections.

On ne se mariait pas alors par reconnaissance, disait un fausset, qui était presque celui de MM. Oppleby ; eût-on ce goût

grossier qui préfère un homme de belle apparence, on ne se mariait pas uniquement pour soi, on se mariait avant tout pour le monde, et le monde ne pardonnait pas à ceux que les yeux seuls déterminaient, et qui n'épousaient que des dehors. Le joli mari! exclaimait toute l'Académie à la fois; le joli mari que celui qui n'a ni réputation, ni talent littéraire, qui n'a de sa vie écrit un sonnet sur un album!

Ce dernier anathème était accablant. En levant la séance, Jenny ne prononça pas toutefois l'exclusion irrévocable de son cousin, mais elle ne put se défendre d'avouer qu'il était impossible d'épouser un homme qui n'avait, en effet, pas un sonnet sur un seul des innombrables albums d'Edimbourg.

---





## CHAPITRE X.

GRANDE ET MALHEUREUSE MANOEUVRE

DE M. FORSTER.

Nous ne donnerons point ici le minutieux procès-verbal des deux journées qui suivirent et durant lesquelles notre histoire ne fit aucun pas notable vers sa conclusion. Nul évènement nouveau ne s'était produit. Jenny, enfoncée de plus en plus en ses per-



plexités , avait continué de tenir la balance a peu près suspendue entre ses deux adorateurs. Le moyen , en effet , de prendre une détermination ? Les deux dernières matinées , elle les avait passées seule avec Mortimer , qui , loin de se remettre , ne faisait que s'affaiblir. Durant ces longs tête-à-tête , elle s'était étonnée de découvrir dans la conversation de son cousin un charme , un intérêt , et dans ses sentimens une élévation , qu'elle n'avait pas encore remarqués. Il s'était révélé à elle doué d'une supériorité dont elle n'avait pas eu jusque là l'idée. Cette timide voix du cœur , entendue déjà , avait reparlé plus haut chez la jeune fille. Mais en revanche , les soirs de ces deux mêmes journées , la voix de l'imagination avait repris le dessus , et le nuageux M. Fitz-Gérald avait obscurci de nouveau les chances de son rival.

C'est qu'il y avait eu, on le devine peut-être, chez MM. Coates et MM. Appleby, deux soirées d'azur auxquelles Jenny n'avait pas manqué d'assister, et où elle avait rencontré le grand Fitz-Gérald, qui avait été plus empressé, plus malheureux, plus exalté, plus extravagant que jamais près d'elle; il avait même risqué une déclaration, non pas encore positive, mais un peu moins mystérieuse que ce n'était sa coutume.

Quant à M. Forster, sa mauvaise humeur ne l'avait pas quittée. Les réponses évasives et légères de sa fille lui étaient restées sur le cœur. Bien qu'il ne lui eût en aucune façon défendu de sortir, il lui en voulait en outre beaucoup d'être allée deux soirées de suite à ces *routs* soi-disant littéraires qu'il détestait par-dessus toute chose, et où il était convaincu qu'elle laissait à chaque



séance un peu du reste de raison qu'elle avait gardée. Le mécontentement du vieux gentleman fut porté à son comble lorsque le lendemain de la seconde de ces poétiques excursions nocturnes de Jenny, ne la voyant pas descendre à l'heure du punch, il apprit des gens qu'il interrogea, qu'après le déjeuner elle était sortie pour aller chez M. Coates.

Bien en prit à miss Forster de ne pas rentrer au moment où son père reçut cette information. Elle eût essuyé une bien furieuse bordée de colère. Heureusement, à arpenter seul en tous sens le terrain assez vaste du parloir, et à gesticuler en proportion jusqu'au dîner, M. Forster eut tout le temps de dépenser la première énergie de son emportement, de sorte que lorsque sa fille parut à table, il était raisonnablement apaisé, et ne montrait plus guère que la

mine froide et grave d'un père qui va gronder avec modération.

Le repas fut des plus tristes qui se soient faits jamais en tête-à-tête. Mortimer n'était point descendu. Le fromage et les fruits étaient enlevés, que le silence n'avait pas encore été rompu.

— Votre façon d'agir n'honore pas démesurément votre sensibilité, dit enfin le sévère gentleman; vous vous divertissez les nuits en vos orgies poétiques, vous allez voir les matins l'exhibition de M. Fitz-Gérald; puis, sans le moindre remords, vous laissez seul au logis un malade qui n'est en danger que parce qu'il vous a sauvé la vie.

— Mais, mon père, vous me traitez



bien durement. Mortimer, d'abord, n'est pas, que je sache, malade ni en danger.

— C'est en quoi vous vous trompez fort, ma fille. Charles a été contraint de se mettre au lit ce matin en remontant dans sa chambre après le thé. Dieu sait quand nous le reverrons sur pied ! Il n'est pas bien du tout. Le docteur craint qu'il n'ait, dans sa chute, éprouvé quelque lésion intérieure.

— Veuille le ciel qu'il n'en soit rien !  
cria Jenny.

Et deux larmes parurent soudain au bord de ses paupières baissées, et glissèrent silencieusement sur ses joues. A cet irrécusable témoignage de l'excellence du cœur de sa fille, M. Forster se sentit désarmé.

Tous ses projets de sermons et de gronderie s'évanouirent.

— C'est bien, dit-il, tout ému lui-même, c'est bien, mon enfant ; c'est ainsi que j'aime vous voir. Voyons, ne parlons plus des explications que je voulais de vous sur l'emploi de vos dernières journées ; c'est à notre malade qu'il faut à présent songer, n'est-ce pas ?

— Oh ! sans doute, reprit-elle, s'essuyant les yeux. Et bien que faire ?

— Seigneur Dieu ! je n'y pensais pas, cria M. Forster. Charles n'a rien pris aujourd'hui. Le docteur qui l'a mis à la diète lui permet pourtant un peu de bouillon de veau aux navets coupés, faites-lui cela



vous-même. Ce potage lui vaudra mieux de votre façon. Il le trouvera meilleur.

Les deux larmes de Jenny s'étaient tout-à-fait séchées. Mettre la main à un bouillon de veau aux navets, tremper dans la composition d'un potage! — Si simple, si peu azurée que fût d'ordinaire la jeune fille en la maison paternelle, ces propositions culinaires lui sonnèrent toutefois désagréablement à l'oreille. Elle ne put réprimer une légère grimace dédaigneuse.

— Mais, mon bon papa, dit-elle, je serais très méchante cuisinière; je ne sais nullement faire ce bouillon dont vous parlez.

— C'est cela, s'écria M. Forster, que son impatience commença de ressaisir. Voilà

comme on élève maintenant les femmes. Elles ne savent rien de ce qui vaut la peine d'être su. Elles dansent comme des filles d'Opéra ; elles sont maîtresses virtuoses, harpistes ou pianistes de première force ; elles critiquent les livres quand elles ne les font pas elles-mêmes. Point de haute question d'art ou de philosophie sur laquelle elles ne déraisonnent à perte de vue ; mais demandez-leur ces recettes qu'avaient nos mères, ces petits secrets de ménage propres à soulager un malade ; — votre serviteur ! Leurs sublimes talens ne leur ont pas permis de s'abaisser à l'initiation de ces misères. Tenez, Jenny, au lieu de vous mettre dans cette fashionable de pension, où vous avez appris tant de belles choses inutiles, j'aurais beaucoup mieux fait de vous envoyer en apprentissage chez un pâtissier.



— Vous étiez le maître, vous aviez le choix, dit Jenny en souriant.

Ce sourire ne rencontra nul reflet sur le visage de M. Forster; il avait repris son air morose et boudeur.

— A la bonne heure, reprit-il brusquement, donnez donc des ordres afin que ce bouillon soit préparé, et puis vous voudrez bien monter avec moi chez votre cousin. C'est bien le moins, que vous veniez lui parler un peu et vous enquérir vous-même de son état.

— Mais, mon cher papa, dit Jenny toute stupéfaite, vous savez bien que l'usage et la décence ne me....

— Oh! rien de mieux! L'usage et la décence vous défendent, n'est-il pas vrai,

d'entrer dans la chambre de celui à qui vous devez la vie, parce qu'il est couché dans son lit, dans son lit de mort peut-être !

— Vous êtes cruel, mon père ! vous ne songez pas que la société a des lois....

— Nous y voici, cria M. Forster. Maintenant ce sont les lois de la société ! Admirables lois, en effet, qui permettent à une femme de valser demi-nue, toute une nuit, dans les bras du premier homme venu, et l'empêchent d'aller toucher la main d'un ami d'enfance, fût-il mourant, s'il est étendu entre ces draps qui seront son linceul !

— Mon père, mon père, au nom du ciel, ne poursuivez pas ainsi ; vous exagérez vos



applications. L'état de Mortimer n'est point désespéré.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien, continua M. Forster, au moins il est fort mal ! Mais il ne l'est pas sans doute assez selon vous, pour réaliser ces projets de reconnaissance que vous étaliez l'autre jour. S'il est malheureux, disiez-vous, ce me semble, je serai malheureuse, et heureuse s'il est heureux. S'il est malade, je le soignerai, mon père, comme je vous soignerais vous-même ; voilà ce que vous disiez, et à présent les lois de la société n'autorisent plus ce dévouement qui n'était qu'en paroles apparemment !

Jenny était bien la fille de M. Forster. Elle n'était point la patience même. Ce reproche de contradiction l'avait dépitée ; elle

trépignait. Toutefois elle sentit qu'une discussion prolongée par elle à ce moment eut été messéante.

— Vous connaissez mieux que moi ce qui est interdit ou défendu en matière de convenance, dit-elle faisant sous cape sa petite moue. Mon premier devoir à moi est de vous obéir. Si vous désirez que je visite avec vous mon cousin, je suis prête à vous suivre.

Et ils montèrent ensemble dans la chambre de Mortimer.

Notre ami M. Forster, nous ne disons nullement cela pour lui nuire près de nos lecteurs, était l'homme du monde le plus parfaitement incapable de bien conduire une affaire d'amour. Il n'en savait pas plus sur ce délicat chapitre, et moins peut-être,



que sa fille sur celui du bouillon de veau. Comment, à son âge, ne comprenait-il pas pourtant qu'il est aussi malaisé de contraindre la volonté d'une femme que de mener une barque contre le vent? Forcez de rames, et poussez d'un pas en avant ces légères créatures, elles reculeront de cent brasses en arrière, dès que votre fatigue les aura laissées à elles-mêmes. L'unique moyen de les gouverner est d'attendre qu'une brise heureuse ait enflé les voiles de leur caprice. Oh! elles iront vite alors, et plus vite et plus loin souvent que vous n'auriez voulu. Jenny, eût-elle été déterminée à se déclarer en faveur de son cousin, l'honnête gentleman avait justement choisi le procédé le plus propre à lui faire ajourner indéfiniment cette bonne résolution.

De fait, cette visite que M. Forster,

dans ses profonds calculs , s'était imaginé devoir être décisive pour son neveu , faillit, au contraire , détruire toutes les chances du pauvre Mortimer.

Certes Jenny n'avait pas mauvais cœur. Nous en avons assez montré de son âme et de ses sentimens involontaires , pour prouver que Mortimer ne lui était pas indifférent. Elle s'affligeait vivement au fond de le voir souffrant. Toutefois elle n'était pas sérieusement inquiète, parce qu'elle croyait n'avoir pas sujet de l'être. Elle était convaincue que son père , suivant son exagération habituelle , avait imaginé en partie le danger de Mortimer. Elle fut confirmée dans cette idée à voir l'animation de la figure du jeune homme, lorsqu'elle se trouva près de lui. Il est vrai que Mortimer, à ce moment, n'avait pas la figure d'un homme gravement attaqué. Au contraire , le saisissement qu'il



avait éprouvé, à l'aspect inattendu de sa cousine, avait momentanément rendu à son visage pâle les couleurs de la santé; et puis cette visite lui avait semblé d'un favorable augure. En songeant combien elle était pleine d'intimité, combien elle allait contre les lois rigoureuses et austères de l'étiquette anglaise, il s'en était promis le prochain couronnement de ses vœux les plus chers. Il y avait donc dans ses regards, dans tous ses traits, une expression d'amour et d'ivresse que n'a guère la physiologie d'un malade.

La tenue de Jenny, lorsqu'elle eut observé ces symptômes rassurans, eut bientôt rabattu la joie du pauvre amoureux. — On a voulu me prendre à un piège, avait-elle pensé; on m'a forcée à une démarche hardie et inusitée, afin de m'engager. C'est une sorte de consentement qu'on a prétendu

m'arracher. — Et son petit orgueil de jeune fille s'était révolté. — Ils se trompent bien s'ils croient m'avoir attrapée, je vais bien le leur montrer, s'était-elle dit.

Et en effet la conduite de Jenny ne tarda pas à justifier ce joli plan de sédition féminine. Elle fut d'une humeur insupportable. Elle joua l'ennui et l'impatience en actrice consommée, après quelques mots de glace qu'elle avait jetés comme par grâce, n'ouvrant plus la bouche, répondant à peine si les paroles lui étaient adressées; puis au bout d'un quart d'heure, elle se leva et sortit.

M. Forster était furieux, il se contenait pourtant, il renfermait son indignation, se proposant bien d'ailleurs de s'en soulager en temps et lieu. Mortimer était navré; lui aussi, il contenait son émotion; mais elle le suffoqua, il lui fallut l'épancher.



— Mon cher oncle, dit-il d'une voix pleine de larmes, vous avez eu tort d'amener ma cousine malgré elle !

— Qui vous a dit qu'elle était venue malgré elle ? répondit brusquement M. Forster, qui eût voulu dissimuler l'humiliation de son désappointement.

— Oh ! je connais Jenny, il faut qu'elle ait eu quelque grave raison pour avoir l'air colère et mécontent qu'elle vient de montrer. Elle, toujours si douce, d'une si égale humeur, c'est la première fois que je la vois ainsi. Vous avez eu tort de la contraindre. Ce n'est pas là, mon oncle, ce que vous m'aviez promis.

— Oui, je vous avais en effet promis ma

neutralité, mais seulement rappelez-vous-le bien, pour un temps fort court. Et ma foi, il y a déjà trop long-temps que je m'abstiens d'intervenir. Qu'avez-vous fait seul? Où sont les effets de ce beau plan que vous m'aviez vanté si fort? Qu'avez-vous gagné par lui près de Jenny? Quels progrès avez-vous à me montrer? Vous avez failli vous tuer pour elle, voilà tout. D'ailleurs, vous en êtes encore aux soupirs discrets et mystérieux. Que si ce métier de soupirant anonyme vous arrange, si la patience de votre tendresse glacée s'en accommode, il me lasse excessivement, je vous le déclare. Je ne sais comment sont bâtis les amoureux d'aujourd'hui. De mon temps, on n'y mettait pas tant de façon. Il m'arriva une fois en ma vie de me mêler aussi d'amour. Ce fut une affaire promptement expédiée. Je vis votre tante un soir, dans un bal où l'on ne



lisait point de vers, mais où l'on dansait rudement corps et âme. Je valsai avec elle, et la valse finie, nous étions déjà d'accord. Le lendemain, je fus visiter ses parens et la demander, et au bout de deux semaines tout était fini, nous étions déjà mari et femme. Loin de là, vous et Jenny, du train dont vous allez, assurément ce ne sera pas encore sur le calendrier de l'année prochaine que nous marquerons votre lune de miel.

— Vous avez eu raison sans doute, mon oncle, de brusquer ainsi les choses avec ma tante; il y a telle citadelle qu'il faut prendre par escalade; il y en a d'autres où l'on n'entrera jamais qu'après un long siège en règle et au moyen d'une capitulation.

— Tenez, mon cher Mortimer, votre

tête se dérange. On voit bien que vous frayez depuis quelque temps avec vos bas-bleus; voici que vous êtes, comme eux, tout frotté de métaphores. Poussez cependant votre siège tant qu'il vous plaira; tracez autour de la place de belles lignes de circonvallation. Un beau matin il adviendra que M. Fitz-Gérald, qui commence à me paraître moins âne que je le croyais, aura enlevé, lui, la garnison que vous espérez sottement de faire capituler.

— Eh bien, mon oncle, s'il en est ainsi, ce sera le mieux. Je ne prétends pas, je n'ai jamais prétendu, et je ne prétendrai jamais obtenir Jenny contre son gré; elle appartient à M. Fitz-Gérald si son cœur l'a donnée à M. Fitz-Gérald. Avez-vous pensé que je consentirais à accepter une main qu'on m'accorderait en me refusant l'âme?



Non, non, je ne me résigne point à cet indigne partage. Je vous l'avais dit, je vous le redis : je ne puis vouloir de votre fille, du moment qu'elle ne me vient point d'elle-même, de son propre mouvement et d'une volonté parfaitement libre. C'est M. Fitz-Gérald qu'elle choisit, c'est M. Fitz-Gérald qu'elle aime ; M. Fitz-Gérald seul a le droit d'être son époux. Tout mon tort est d'avoir espéré follement que sa raison me le sacrifierait. La raison ne peut rien contre un amour établi ; j'aurais dû prévoir cela et cesser plus tôt de poursuivre un bonheur impossible.

Tout exalté qu'il était par la fièvre, Mortimer parlait avec une apparence de calme et d'inébranlable décision : c'est qu'un découragement subit venait de le saisir, rendu plus profond par son état

de souffrance. Il s'était exagéré outre mesure la signification de la cruelle visite de Jenny, et il avait soudainement abdiqué tout espoir ; il s'était résigné bien résolument à céder la place à son rival.

M. Forster avait écouté son neveu jusqu'au bout sans l'interrompre.

— C'est fort bien, Mortimer, répondit-il d'un ton de colère réprimée. Vous êtes malade, je ne me querellerai pas avec vous ; à votre aise au surplus. Certainement je ne vous ferai pas épouser votre cousine par force ; je ne la contraindrai pas non plus elle-même à vous aimer, soyez tranquille. Qu'elle reste fille, si bon lui semble, ou bien, si elle se veut marier, qu'elle choisisse quelque galant homme raisonnable que je puisse avouer pour mon fils. Quant à ce M. Fitz-Gérald, en fût-elle folle, ce



n'est pas à lui que je serai assez fou pour la donner. Vous me permettrez de ne pas suivre là-dessus la générosité de vos avis. Un idiot de cette qualité, je vous l'affirme, ne sera jamais mon gendre de mon aveu. Pour vous, mon cher ami, tout ce que je vous souhaite, c'est de guérir vite votre corps et votre tête; car l'un et l'autre m'ont l'air d'être bien malades.

Sur quoi le vieux gentleman laissa son neveu et s'en fut précipitamment, suffoqué des efforts qu'il avait faits pour se dompter, et sentant que, s'il restait un instant de plus, sa modération allait lui manquer.

---

**CHAPITRE XI.**

**GRANDE EXPIATION D'UN PETIT TORT.**

Qui nous expliquera le flux et le reflux de nos passions ? qui nous donnera la clef des inconsistances de notre cœur, ce mobile balancier qui va et vient éternellement, et ne se jette jamais à droite que pour se rejeter aussitôt à gauche ? O homme, être



léger et inconséquent ! ô femme , créature plus inconséquente encore et plus légère !

Jenny, qui avait si brusquement quitté la chambre de son cousin , n'était pas plutôt rentrée dans la sienne qu'elle se repentait déjà de ce qu'elle venait de faire. Elle ne s'applaudissait plus de la finesse qu'elle avait déployée ; elle ne se félicitait pas d'avoir déjoué une trame à laquelle elle ne croyait plus ; au contraire , un soudain remords l'avait prise. — Combien elle était coupable ! comme elle avait été dure et inhumaine ! Que ne s'était-elle formellement refusée à cette visite ! c'eût été agir plus miséricordieusement ! Sa présence , au lieu d'être à son cousin une consolation , n'avait dû que le désoler et redoubler son mal ! Était-ce donc de cette sorte qu'elle reconnaissait le dévouement d'un homme auquel elle avait de telles obligations ? Voilà les reproches

qu'elle s'adressait, et elle se mit à pleurer amèrement. Elle eût voulu retourner près de Mortimer, s'accuser de sa mauvaise action et lui en demander pardon ; une méchante honte la retint. Elle n'osa pas ; elle n'osa pas davantage se retrouver de la soirée en présence de la juste irritation de son père. Prétextant une migraine violente, elle s'excusa de descendre au parloir pour le souper, et M. Forster, qui s'était promis d'exhaler en une bonne mercuriale sa colère rentrée, en fut réduit à se quereller tout seul et à tourner son indignation contre lui-même.

Cependant Jenny, mécontente d'elle-même, avait essayé de mille façons d'imposer silence aux improbations de sa conscience. Elle avait feuilleté successivement tous ses albums et ses *Serap-Books* : elle avait pris l'un après l'autre tous ses poètes



favoris, tous ses romans historiques de prédilection; cette ressource qui lui servait d'ordinaire si efficacement à chasser l'ennui, n'avait pu chasser sa préoccupation; les pages lui glissaient machinalement sous les doigts; mais elle regardait sans voir, elle lisait sans comprendre.

Elle s'avisa d'une autre tentative : elle résolut de méditer poétiquement pour son compte, puisque les poétiques méditations de sa bibliothèque n'étaient pas capables de la distraire. Elle fut ouvrir la croisée afin de s'inspirer en contemplant la lune et les étoiles : malheureusement, il n'y avait ni étoiles ni lune, il n'y avait pas même de nuages visibles, il pleuvait; elle referma sa fenêtre avec dépit.

— Qui est-ce qui est en état de méditer sans colère par la pluie?

Que faire? elle s'était remise à son piano;

elle frappa quelques touches qui lui répondirent fort peu harmonieusement qu'elle n'était pas plus en train de musique que de lectures et de méditations azurées.

Bref, quoi qu'elle tentât, rien ne réussit à détourner sa pensée du souvenir de son art.

— Ce pauvre Mortimer ! murmurait-elle sans cesse malgré qu'elle en eût, ce pauvre Mortimer ! comme j'ai été dure pour lui !

Mais tant mal que bien, les heures avaient fini par s'écouler ; la pendule avait sonné minuit. Il est permis à un bas-bleu de se coucher après minuit lorsqu'il n'est pas en verve : Jenny se coucha. Elle avait pris selon son usage cette épître lyrique que M. Fitz-Gérald lui avait, on se le rappelle, adressée. Cette épître était sa seconde prière du soir :



chaque soir en son lit, elle la lisait et relisait longuement, et toujours dans une extase nouvelle. Les vers du grand poète n'eurent point leur effet accoutumé : ô inconstance de l'admiration humaine ! elle ne les trouva plus si parfaitement beaux ; bien plus, ils lui tombèrent des mains avant qu'elle les eût achevés ; elle s'endormit en réfléchissant que la pièce avait peut-être bien quelques longueurs, comme parfois la conversation de l'auteur.

Le sommeil de la jeune fille fut pénible et agité. Ce bon sentiment de repentir, qui avait inquiété sa veillée, la poursuivait encore et troublait son repos : vers le milieu de la nuit un rêve affreux la réveille en sursaut ; il lui avait montré son cousin mourant dans cette alcôve où elle l'avait vu couché le matin. Après s'être un peu tranquilisée en se répétant que son imagination

tourmentée avait seule enfanté ce mauvais songe, elle était parvenue à se rendormir; mais bientôt le même horrible cauchemar la vint assaillir et réveiller de nouveau. Elle poussa un cri en se mettant sur son séant, puis elle écouta : il lui sembla entendre un bruit sourd et des pas dans les corridors.

— Il va mourir, il est mort! cria-t-elle toute saisie de douleur et d'épouvante, et joignant les deux mains; cette agitation inusitée de la maison, à une pareille heure, est d'un sinistre augure : ô mon Dieu! et ce rêve, ce rêve odieux! c'est un avertissement du ciel; non, il ne m'a pas été donné deux fois en vain! Il faut que Mortimer soit à la mort!

Et elle sauta de son lit, passa un peignoir et fut ouvrir sa porte; elle s'avança



sur l'escalier et écouta : le plus profond silence régnait partout.

— Mon saisissement m'aura trompée, se dit-elle; tout est calme, rien de fatal n'a pu se passer.

Elle allait se recoucher, un invincible mouvement l'arrêta.

— Non, non, s'écria-t-elle, avant de m'être entièrement rassurée, je ne veux point risquer de retomber dans le sommeil d'où ces rêves affreux m'ont tirée; je n'ai pas le droit de mépriser l'avis qu'ils m'ont donné, il s'agit ici de la vie de celui qui a sauvé la mienne.

Et sans plus réfléchir, elle saisit une bougie, et ne prenant pas même le soin d'as-

soupir ses pas, elle monta précipitamment au troisième étage où était la chambre de son cousin. La porte en était ouverte à moitié, une lampe brûlait sur le guéridon, Mortimer était immobile. Dormait-il seulement ? oh ! oui, sans doute, car la servante qui le veillait dormait elle-même.

La jeune fille restait debout sur le seuil toute tremblante ; elle était stupéfaite et effrayée d'avoir eu tant d'audace : comment ! à cette heure avancée de la nuit, elle était là, seule, demi-nue, presque dans la chambre d'un homme ! Elle fut au moment de s'enfuir, un battement de son cœur la retint.

— Il ne bouge pas ! qui sait ? peut-être est-il mort tandis que cette femme s'est endormie, pensa-t-elle ; quand j'entrerais



tout-à-fait afin de m'assurer s'il est vivant, où serait le mal?

Elle entra.

Et c'était la même Jenny qui avait à peine voulu entrer là, en plein jour, avec son père! Était-ce donc l'amour qui avait rendu si hardie cette fille tout à l'heure si timide et si sévère sur le *décorum*? était-ce la pitié seulement?

Elle s'était avancée sur le bout des pieds tout au près du lit de Mortimer, elle s'inclina vers lui : elle respira, il respirait. Elle regarda attentivement sa figure, il était pâle à épouvanter. Qu'il était beau pourtant sous cet air de profonde souffrance ! qu'il était beau ! Elle s'était tellement penchée afin de le mieux voir et d'écouter sa respiration, que son visage effleurait pres-

que celui du malade. Fut-elle involontairement poussée par quelque irrésistible puissance? je ne sais, mais ses lèvres se posèrent un moment sur le front de son cousin.

Ah! Jenny, Jenny, vous aurez beau vous le nier à vous-même, ce fut là un baiser, un ineffaçable baiser, un baiser dont n'enleva point la trace la grosse larme qui tomba après lui, où il était tombé.

Comme la jeune fille relevait la tête, la porte de la chambre fit un mouvement et cria. Notre héroïne tressaillit. Miséricorde! Quelqu'un venait-il? — Mais ce n'était là sans doute qu'une bouffée d'air du corridor, car le profond silence avait recommencé. — Toutefois, c'en fut assez de ce léger bruit pour la transir d'effroi et lui montrer tout le danger d'être surprise où elle était. Aussi se hâta-t-elle de



s'échapper. Sa témérité eut du bonheur. Elle regagna son lit sans encombre, et les rêves qu'elle y retrouva furent pour elle un beau dédommagement de ceux qui l'en avaient fait sortir.

## CHAPITRE XII.

SUBITE ET INEXPLICABLE RÉVOLUTION

D'HUMEUR.

Le lendemain , la physionomie de M. Forster offrait un aspect fort différent de celui qu'elle avait la veille. Contre toute apparence de motifs , et contre ses habitudes générales , le vieux gentleman manifestait une satisfaction et une bonne



humeur à toute épreuve. Il était devenu l'optimisme même. Ses gens le virent se promener au jardin de grand matin, riant tout seul et se frottant les mains. C'était la première fois que cet événement arrivait. Comme il visitait son verger, il trouva l'un de ses jeunes poiriers nains que le vent avait déraciné. Il se contenta de le replanter lui-même, sans appeler son jardinier, pour lui faire sa leçon et le rendre solidaire des fautes de l'orage. A déjeuner, ses œufs lui furent servis à peu près durs, et il eut la candeur de ne s'en prendre à nul autre qu'à lui de cette calamité. Il avoua qu'il avait eu une distraction, et qu'il s'était trompé d'une minute, montre à la main, en les plongeant dans l'eau bouillante. Cette méritoire confession ne surprit et n'édifia pas moins la cuisine que l'antichambre.

Lorsque Jenny était descendue au par-

loir, ses beaux yeux un peu battus, grâce aux émotions de la nuit, elle avait fait provision de courage et de patience afin de supporter angéliquement l'inévitable sermon paternel qu'elle s'était attiré. Il ne fut pas question seulement du moindre reproche. M. Forster l'appela sa chère fille, et la baisa en souriant sur le front.

— Mortimer est mieux ce matin, dit-il; il a eu de mauvaises heures, par exemple, hier soir. Le délire l'avait pris. Jusqu'à minuit il nous a bien tourmentés, mais ce transport était la crise de son mal. Elle a été salutaire. Avec elle a disparu la fièvre. Un profond sommeil lui a succédé, qui l'a rafraîchi et calmé. Le voici hors de danger. Quelques soins encore et de la prudence, et la force de la jeunesse achèvera le reste de sa guérison. Malheureusement, c'est



une folle tête à laquelle il est difficile de conseiller efficacement la sagesse. Croiriez-vous qu'il voulait se lever tout à l'heure ? Et puis, voici que ses projets de départ lui sont revenus derechef et de plus belle, et j'ai bien peur qu'il soit impossible de les déloger de son cerveau. Nous venons d'avoir une longue conversation où il ne m'a pas parlé d'autre chose que de son inébranlable résolution de s'en aller à Londres la semaine prochaine, afin d'être à même de commencer ses études de droit, à la réouverture des cours.

— Eh bien, mon père, est-ce que vous le laisserez partir en l'état où il est ? s'écria Jenny avec vivacité.

— Non pas assurément, s'il y a pour lui le moindre risque. Mais à son âge la conva-

lescence va vite. Nous verrons au surplus comment il sera. Quant à l'empêcher d'ailleurs plus long-temps de suivre son désir, ma foi, j'y renonce. Ce pauvre garçon, j'en ai peur, s'ennuie avec nous. Qu'il essaye donc d'un changement de lieu; qu'il tente la fortune; qu'il se divertisse un peu. Nous lui devons tant à présent, ma Jenny, que je n'ai plus le droit de lui rien refuser.

A cette confiance imprévue des résolutions de Mortimer et du consentement qu'y donnait M. Forster, la jeune fille s'était sentie frappée d'un coup violent. Oh! elle aimait son cousin, hélas! et elle l'aimait trop. Ses transes de la nuit, et mieux encore la poignante douleur qu'elle éprouvait maintenant, le lui disaient à ne points'y méprendre. Tout son cœur s'était gonflé au discours de son père. Sous prétexte de regarder dans



la rue un régiment écossais dont la musique annonçait le passage, elle fut vers la croisée dérober quelques larmes qu'elle ne put contenir. Ainsi Mortimer ne l'aimait point, puisqu'il s'éloignait! elle s'était trompée! on ne l'aimait point et c'était elle qui aimait! Quelle humiliation, quelle souffrance! Le dépit lui eut bientôt essuyé les yeux.

— En effet, dit-elle d'un ton qui n'affectait pas mal l'insouciance, tandis qu'elle se rapprochait de son père; en effet, Mortimer ne doit pas s'amuser beaucoup ici; il n'a pas tort, je crois, de chercher ailleurs des distractions, et vous aurez raison de l'y autoriser dès que sa santé lui permettra de partir.

M. Belfield était survenu là-dessus; la pauvre Jenny, qui avait grand besoin de

solitude, profita de l'occasion pour disparaître.

La causerie fut terne et languissante entre les deux vieux amis, durant cette matinée, car ils ne se disputèrent pas. M. Belfield en abrégéa d'autant sa visite, impatienté d'avoir affaire à un homme qui, la première fois de sa vie, s'obstinait à ne pas le contredire.



esolitudes profitent de l'occasion pour dispa-  
 raître et se voir, regardant et attendant  
 que la cause de l'erreur en langoussant en-  
 les deux vieux amis, durant cette manie-  
 re, car ils ne se disputent pas M. Belfield en  
 s'abîmer d'autant sa visite, impatienté d'avoir  
 affaire à un homme pur, la première fois  
 de sa vie, s'obstinait à ne pas le contredire.

En effet, dit-elle d'un ton d'affec-  
 tion, elle ne s'attendait pas à le voir  
 ainsi, et elle se sentait un peu de  
 regret de ne l'avoir pas vu plus tôt.  
 Elle se sentait un peu de regret de  
 ne l'avoir pas vu plus tôt, et elle se  
 sentait un peu de regret de ne l'avoir  
 pas vu plus tôt.

M. Belfield avait l'air de dire la  
 même chose, et elle se sentait un peu  
 de regret de ne l'avoir pas vu plus tôt.

## CHAPITRE XIII,

### PRÉPARATIFS DE VOYAGE ET DÉNOUEMENT.

Nous ferons franchir maintenant au lecteur d'un seul bond tout l'espace de quinze jours qui ne furent marqués par aucun évènement digne d'être rapporté.

La convalescence de Mortimer avait été rapide, et au fur et à mesure que sa santé



s'était raffermie, sa résolution de partir s'était fortifiée. D'ailleurs, bien qu'il enfermât en son cœur une profonde peine, nul changement notable ne se montrait dans ses manières. La conviction où il était que Jenny ne l'aimait point, lui avait donné un grand empire sur lui-même. A présent qu'il n'espérait plus rien, il se contentait de souffrir en silence. Du reste, près de sa cousine, il était amical et prévenant comme autrefois. Seulement ses prévenances et son amitié ressemblaient davantage à de la pure politesse, et je ne sais quelle réserve involontaire le glaçait malgré qu'il en eût.

Une plus grande altération se faisait remarquer dans l'air et les façons de Jenny. Ce n'était plus son immuable douceur de caractère, ni son inaltérable gaieté si franche auparavant et si naturelle. Elle avait beau se réprimer, souvent ses mécontente-

mens intérieurs se trahissaient. Souvent elle était sombre et boudeuse, ou bien sa joie était contrainte et grimaçante. Mais c'était dans sa conduite vis-à-vis de Mortimer que paraissait surtout cette inégalité. Les froides attentions de son cousin semblaient moins la toucher que l'irriter. Il y avait des moments où, incapable de se maîtriser, elle le traitait en vérité fort durement et d'un ton d'aigreur singulier. Puis elle affectait de parler de M. Fitz-Gérald et de sa poésie avec un redoublement d'enthousiasme. Bien qu'elle commençât à s'y divertir beaucoup moins, elle ne manquait pas une des réunions de la coterie azurée, où le grand poète présidait de plus en plus souverainement.

Que si Mortimer eût été de quelques années moins jeune et moins novice, loin de se désoler en secret, comme il faisait, de ces



aigreurs et de ces brusqueries de sa cousine, loin d'y voir les marques d'une antipathie décidée, loin de se confirmer par elle dans son dessein d'éloignement, il les eût accueillies au contraire, plein d'espérance, comme les sûrs symptômes d'un amour naïf et vrai qui se révélait involontairement, croyant se cacher.

Mais ces deux enfans si parfaitement nés pour s'aimer, et qui s'aimaient en effet de toutes leurs âmes, se désespéraient à plaisir, et ne cherchaient qu'à se prouver une indifférence mutuelle. Jenny, la tête toute exaltée de ses lectures romanesques, s'indignait de la conduite toute calme, glacée et prosaïque de Mortimer. — Ce n'est pas là, se disait-elle, l'ami que j'ai rêvé. Un homme vraiment épris n'est pas éternellement une statue de marbre; fût-il persuadé qu'on lui préfère un rival, l'absence est le dernier

remède auquel il ait droit de recourir; dût-il mourir de jalousie, il ne part pas. Mortimer ne m'aime point, il ne m'a jamais aimée. Et, de son côté, le triste jeune homme se répétait incessamment : — Plus je reste, plus j'accrois l'aversion que j'inspire à Jenny; elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais! Elle en aime un autre! C'est elle-même aujourd'hui qui prend soin de me le dire, comme si je ne le savais pas assez et de longue main. Mais c'est afin de me chasser qu'elle en use ainsi. Je lui suis un obstacle. Tant que je ne me serai point retiré, Fitz-Gérald aura l'accès moins libre et moins chanceux près d'elle! Il faut donc que je parte, il le faut et sans plus reculer! Qu'elle soit à son poète, puisqu'elle est assez aveugle pour adorer ce dieu grotesque. Ce n'est pas à moi qu'il convient de lutter sérieusement



contre une pareille divinité, moi simple mortel que je suis !

Et faute d'en savoir assez pour s'entendre, faute d'un ami expérimenté qui vînt secourir leur ignorance et leur apprendre ce double secret qu'il eût tout d'abord lu en eux, ces deux pauvres cœurs allaient se séparer pour jamais peut-être, et aussi peut-être pour se regretter éternellement !

Au milieu de ce tacite et douloureux conflit, M. Forster persistait dans son nouveau système de bonne humeur. De mémoire de contemporain, on ne l'avait vu jamais sur ce pied trois jours de suite, et il y en avait plus de quinze que le sourire ne lui quittait pas les lèvres. En outre, il avait adopté un certain air goguenard qui allait aussi bien sur ses traits maussades, qu'un habit d'arlequin irait sur le dos d'un

président de société philanthropique. A voir cette persévérance d'affabilité, M. Belfield disait que la maison Forster n'était plus tenable, et il commençait, effectivement, à s'éloigner d'un lieu où la dispute ne semblait plus possible.

Cependant l'époque du départ de Mortimer était décidément fixée, et tous les préparatifs avaient été faits en conséquence. C'était le matin du 1<sup>er</sup> de juillet qu'il devait se mettre en route. Ce jour-là venu, dès le lever du soleil, ce fut dans la maison un terrible remue-ménage. On criait par les escaliers. On montait et descendait valises et porte-manteaux. Le jeune homme devait voyager à cheval, suivi d'un domestique, et il avait été convenu que pour avancer d'autant sa première étape, il sortirait d'Edimbourg, aussitôt les portes de la ville ouvertes.

Certes, Jenny n'avait pas eu besoin de



tout le vacarme des valets pour être éveillée. La pauvre fille n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait, entre autres magnanimes projets, roulé celui de ne pas paraître au parloir, au moment des adieux de Mortimer. C'eût été là, avait-elle pensé, un admirable moyen de témoigner son dédain et son indifférence. Après y avoir mûrement réfléchi, elle abandonna ce beau projet.

— Ce sera en vain, se dit-elle, que je resterai obstinément couchée; mon père est capable de m'amener ce jeune homme, et de me faire lui donner la main de mon lit.

En vertu de cette sage prévision qui n'eût pas, en effet, manqué de se réaliser, au petit jour miss Forster descendit au parloir où se trouvaient déjà son père et Mortimer. On avait servi le thé, dont personne n'avait goûté. Un silence pesant ré-

gnait, qui n'était troublé çà et là que par un certain sifflement imperceptible de M. Forster.

Un groom vint annoncer que tout était prêt, et les chevaux sellés.

Mortimer et Jenny s'étaient levés pour s'embrasser, et l'un et l'autre, au moyen d'efforts héroïques, ils avaient maintenu leur calme, et pas une larme n'avait paru.

M. Forster restait assis et ne bougeait pas. Seulement son imperceptible sifflement s'était élevé de toute une gamme.

— Oh çà, monsieur mon neveu, cria-t-il enfin d'une voix sévère, me croyez-vous un grand sot? J'ai été bien aise de voir jusqu'où vous pousseriez l'accomplissement de vos méchantes résolutions; mais comptez-vous que je vais bonnement, avant ample réparation, laisser le séduc-



teur de ma fille quitter une maison qu'il a eu l'ingratitude de vouloir déshonorer ?

Jenny et Mortimer demeurèrent pétrifiés.

— Oui, feignez l'étonnement, poursuivit le vieux gentleman. Nous ne sommes pas aveugles, nous, pourtant. Expliquez - nous donc, monsieur, comment il se fait qu'on ait vu votre cousine sortir demi-nue de votre chambre au milieu d'une nuit.

— Mon père ! s'écria Jenny.

Et elle s'était jetée dans les bras de M. Forster, et s'efforçait, en sanglotant, de lui fermer la bouche de ses deux mains. Mortimer était de plus en plus de pierre.

— Allons, ma fille, ce n'est pas dans

mes bras que vous devez être ! C'est assez jouer la comédie , enfans que vous êtes l'un et l'autre ! vous vous gênez tous deux à en mourir ! Faut-il donc vous le dire pour que vous le sachiez ? Mauvaises têtes , faut-il donc vous le prouver ?

Et, plein de pitié pour son neveu, en même temps qu'il était impitoyable pour sa fille, qui s'efforçait vainement de l'arrêter, il raconta comment, dans la nuit du délire de Mortimer, tenu debout qu'il avait été par son inquiétude, il avait vu de ses propres yeux la visite nocturne de Jenny chez son cousin, ayant tout observé, caché derrière la porte. Oui, il raconta tout, — le père sans miséricorde ; — il raconta le baiser lui-même.

— Eh bien, cette fille-là vous aime-t-elle,



Mortimer ? dit-il terminant son récit. Persistez-vous à vous en aller à présent ? Voulez-vous toujours abandonner votre victime, monsieur le séducteur ?

Mortimer , sans répondre , s'était jeté aux genoux de Jenny et les lui serrait convulsivement.

— Mais, mon père, il ne m'aime pas, lui ! Il voulait partir, cria Jenny suffoquée par ses sanglots.

— Folle que vous êtes, il vous aime trop ! Vous n'avez pas vu, comme moi, ses larmes quand il me suppliait de le laisser s'éloigner, parce que son amour le tuait près de vous. Ne comprenez-vous pas ce que son sacrifice avait de grand ? Il ne tenait qu'à lui d'être votre époux ; il avait

tous mes souhaits et tout mon aveu. Eh bien ! il partait afin que vous fussiez libre d'être à celui qu'il croyait adoré de vous, et qu'heureusement, vous dédaigniez, à l'heure qu'il est, autant que nous.

Dire que M. Forster n'eut pas de peine à achever victorieusement ses démonstrations et à convaincre de leur bonheur les deux enfans, c'est un soin qui serait superflu.

Cette scène pathétique finit par de longs embrassemens, entrecoupés de doux reproches et mouillés de larmes, durant lesquels le vieux gentleman lui-même ne demeura pas l'œil sec.

Le lecteur présume bien que, sous le gouvernement de l'impatiente paternité de M. Forster, ces mutuelles explications devaient aboutir à un prompt mariage. En effet, tel fut bientôt leur résultat.



Que si, en historien consciencieux, notre principal dénouement accompli, nous recherchons ce qu'il advint des autres personnages de notre histoire, voici ce que nous avons recueilli à ce sujet.

Dès qu'il eut la fatale certitude de l'anéantissement de ses espérances, Fitz-Gérald courut tout échevelé chez miss Appleby, qui avait par hasard tout le cercle azuré assemblé autour d'elle. Là, il fit un appel à la sensibilité de nos bas-bleus, et leur exposant son infortune, il les consulta sur les moyens qu'il devait employer afin de montrer à l'univers son désespoir. Tout le céleste groupe avait unanimement décidé que Jenny ayant forfait au bel-esprit en épousant un Welche, il n'y avait point lieu de la pleurer, même en vers ; mais le grand poète ne se crut point pour cela permis d'être consolé : durant tout un mois, il ne

vécut que de pain, d'eau et de poisson ; à l'instar du chantre de Childe-Harold, il parla plus fréquemment que jamais de sa haine de la vie : il est constant qu'il fût allé mourir pour les Grecs, si les Grecs avaient alors eu le moins du monde besoin qu'on mourût pour eux. Néanmoins, l'hiver suivant, il épousa une vieille veuve fort riche, qui, à force d'être persuadée par lui du néant des choses terrestres, s'estima toute heureuse qu'un si grand homme eût daigné la ramasser dans cette poussière universelle. M. Fitz-Gérald s'en était allé vivre avec sa femme en Irlande où la belle avait ses biens : l'absence de cet astre principal fut un coup mortel pour la pléiade azurée qui ne tarda pas à se dissoudre peu à peu, chacune de ses autres étoiles de second rang, à l'imitation de la première, ayant successivement épousé contre toute poésie les fortunes



matérielles et prosaïques qui s'étaient présentées.

En ce qui est du mariage de miss Forster, nous n'avons pas besoin de garantir la félicité de ses conséquences, car nul lecteur ne la révoque en doute. N'en déplaise aux innombrables romans auxquels nous ne volons que l'expression de cette vérité, elle est actuellement mère d'une nombreuse famille, et n'a conservé de son ancienne teinte azurée qu'une préférence fort excusable pour le roman historique et les grands poètes de l'école romantique.

Quant à M. Forster et à M. Belfied, la pacifique préoccupation momentanée du dernier ayant fini par la divulgation du secret qui seul le rendait si joyeux, ils ont repris leurs vieilles querelles, et continuent de vivre sur un excellent pied d'antipathie sympathique.

MISS MOLLY

**Miss Molly.**

Three very beautiful, most elegant  
romances, each in a separate volume, and  
with a new and improved edition of the  
old one, all in one volume, for sale at  
Dien's, 10, Pall Mall, London, W. 1.  
See also Malabar, at the same place.



... et ...

... le mariage de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...

### Miss Molly

... de ...

... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...  
... de ...

MISS MOLLY.

— Voici trois semaines , trois grandes semaines , que je n'ai reçu de ses nouvelles. Il m'aime pourtant , il me l'a dit... oh ! oui , il m'aime , j'en suis sûre... mon Dieu ! pourquoi donc ce cruel silence?... S'il était malade... si son oncle... Oh ! oui ,



c'est cela ! Pauvre Williams ! il lui aura dit qu'il m'aimait , et cet orgueilleux parent l'aura menacé de toute sa colère s'il osait baisser les yeux jusqu'à moi ; moi ! pauvre fille sans titres et sans fortune ! Oh ! Williams ! Mais qui l'empêchait de m'écrire ?... Ah ! maintenant , je le vois bien , il m'a oubliée... oubliée !...

Et la jeune fille se prit à sangloter.

Cinq heures du matin sonnaient en ce moment à l'horloge de l'église de la petite ville de . . . . . , comté de . . . . . Les premiers rayons du jour commençaient à percer à travers les jalousies de la chambre qu'occupait miss Molly. De nombreuses lettres , éparpillées sur un guéridon , et quelques unes encore humides de larmes , un lit intact , un oreiller veuf de plis , une bougie entièrement consumée , et dont la lumière se mourait en lueurs incertaines

et vacillantes, tout prouvait que la jeune fille ne s'était pas couchée. Elle avait passé la nuit à relire les lettres de Williams, à gémir de son départ, à se désespérer de son silence.

La tête plongée dans ses deux mains, immobile, anéantie, on aurait cru miss Molly privée de tout sentiment, sans les soupirs douloureux qui, par intervalles, venaient soulever sa poitrine.

Le dernier tintement de l'horloge la tira de cette sorte de léthargie que l'excès d'affliction provoque chez les êtres faibles. Comme si le choc du marteau métallique eût fait vibrer tout-à-coup une espérance dans son âme, la jeune miss se leva brusquement; ses joues s'étaient animées d'une teinte fiévreuse; ses yeux brillaient de cet éclat terne et mat, indice d'une résolution soudaine et violente.



--- J'irai ! s'écria-t-elle.

Puis elle rassembla les lettres de son amant , en fit un paquet qu'elle cacha dans son sein , prit un chapeau , se couvrit de sa mante et se disposa à sortir. Ses mouvemens saccadés , sa démarche convulsive , trahissaient une irritation nerveuse que devait remplacer bientôt , selon toute apparence , une faiblesse extrême , un abattement profond.

S'avançant avec précaution , elle entr'ouvrit sa porte , la referma doucement , descendit plus doucement encore un escalier tortueux , traversa deux chambres , plusieurs corridors , et se trouva dans un jardin assez vaste et soigneusement entretenu. Des allées de charmilles , taillées symétriquement , formaient autour de l'enclos un dôme de feuillage impénétrable aux

rayons du soleil. De distance en distance, des bancs formés de baguettes revêtues de leur écorce, ingénieuse parodie de la nature champêtre, conviaient les promeneurs à humer mollement et sans fatigue un air pur et embaumé.

Ce fut sur un de ces bancs qu'accablée du parti qu'elle avait pris, miss Molly vint s'asseoir un instant. Près de tenter une démarche qui devait compromettre peut-être et sa réputation et le repos d'un père, elle sentit un remords lui serrer le cœur. Chaque objet, en retraçant à ses regards l'image de celui qu'elle abandonnait, semblait l'accuser d'ingratitude. Ici, le parterre où le vieillard, appuyé sur le bras de sa fille, venait gravement fumer une pipe et interroger les progrès de ses tulipes et de ses œillets ! là, le berceau où il vidait, le soir, avec deux ou trois amis, un flacon de por-



ter, en discutant l'éloquence de M. O'Connell et l'opportunité du bill de réforme ! Plus loin, le râteau avec lequel il nettoyait le sable des allées, quand sa goutte daignait lui laisser quelque répit ! Et lorsqu'à son lever le pauvre homme apprendrait la fuite de l'enfant qui faisait son bonheur et sa joie, quelle ne serait pas sa douleur, son indignation ! A cette pensée, toute l'énergie de la jeune fille s'évanouissait. Pour rappeler son courage, elle eut besoin d'évoquer le souvenir de Williams. Tantôt elle se le représentait infidèle, et alors, l'âme dévorée d'inquiétude et de jalousie, elle brûlait de lui reprocher son parjure ; tantôt elle le voyait en butte à la colère d'un oncle rigide et hautain, et se disait alors : J'irai le trouver, cet oncle ; je lui parlerai, j'essaierai de l'adoucir, et qui sait ? peut-être !...

Après une lutte pénible entre la passion

et le devoir, entre l'amour et la piété filiale, l'amour l'emporta, la passion prit le dessus.

— Le sort en est jeté, pensa-t-elle en mettant le pied hors du jardin ; maintenant, il serait trop tard ! Mon pauvre père ! Et deux larmes roulaient le long de ses joues.

En effet, la jeune fille eût vainement tenté de revenir sur sa décision ; la porte de sortie, en se refermant, l'avait condamnée à subir les conséquences de sa faute. Elle ne pouvait rentrer maintenant, sans mettre son père dans la confidence de son fatal secret. Oh ! si sa mère eût vécu, elle lui aurait confié ses peines, ouvert son cœur ! mais un père comprendrait-il ces émotions intimes et poignantes qui torturent l'âme d'une amante ? Le sien surtout, homme positif, dont les idées, depuis quarante ans, n'étaient fixées que sur la balance exacte d'un *actif* et d'un *passif*, comment accueil-



lerait-il l'aveu d'une flamme que condam-  
nait la raison ? Certes , il y aurait eu injus-  
tice à révoquer en doute sa tendresse in-  
dulgente et bonne ; mais cette tendresse  
même , subordonnée aux principes de la  
logique , ne lui eût suggéré d'autre ré-  
ponse que celle-ci aux chagrins de sa fille :

— Si les parens de M. Williams consen-  
tent à votre union , je ne m'y oppose pas ,  
épousez-le. Dans le cas contraire , vous  
devez l'oublier.

Or , de telles consolations , limitées ainsi  
dans le cadre d'un dilemme , n'étaient guère  
propres à captiver la confiance d'un cœur  
souffrant et brisé.

Miss Molly , après une demi-heure de  
marche rapide , était arrivée à l'embranche-  
ment de plusieurs routes , bordées de  
collines , de haies et de rochers. Laquelle  
choisir ? laquelle conduisait au château de

Bury ? car c'était à ce château , habité les trois quarts de l'année par le duc de Fyden , oncle de Williams , qu'elle avait décidé de se rendre. Bury était situé à l'ouest et à douze milles environ de.... voilà tout ce qu'elle savait. Son embarras , à elle qui n'avait jamais fait la moindre excursion sans être accompagnée de son père ou de la vieille Déborah , s'augmentait encore de ces données incomplètes sur le terme de son voyage. Heureusement , une paysanne venant à passer , Betty s'informa près d'elle du chemin qu'il fallait suivre.

— Oh ! ce n'est pas facile à indiquer , miss : il y a tant de sentiers de traverse. D'abord , vous allez prendre la route qui est à votre droite ; puis au bout d'un mille , vous tournerez à gauche , et vous marcherez jusqu'à la maison du forgeron Bitter ; alors vous



verrez trois chemins devant vous ; suivez celui du milieu ; il mène à l'auberge de la vieille Mysie, et là, tout le monde vous désignera le trajet qui reste à parcourir.

Après cette explication, qu'elle se fit répéter à diverses reprises, afin de la bien graver dans son souvenir, miss Molly partit en remerciant la villageoise, qui lui souhaita un heureux voyage.

— Puisse ce souhait se réaliser ! pensa la fugitive ; au fond du cœur, elle n'osait l'espérer.

Au moment de son départ, le ciel était pur, le soleil se levait brillant ; tout promettait une belle journée ; mais vers sept heures, des nuages s'amoncelèrent à l'horizon et l'atmosphère se chargea d'une humidité brumeuse qui finit par se résoudre en une pluie battante et continue. Les légers vête-

mens de miss Molly furent bien vite transpercés. L'eau, en détrem pant la terre, multipliait encore les inconvéniens d'une route assez peu praticable d'avance. Tantôt le pied de la voyageuse glissant sur un sol gras, elle courait risque de perdre l'équilibre; tantôt de larges fondrières qu'elle franchissait à grand'peine inondaient ses jambes d'une vase bourbense et glaciale. C'était un tableau à fendre le cœur, que celui de cette jeune fille, si frêle, si délicate, luttant ainsi contre la rigueur des élémens, et luttant presque sans défense. En effet, cette mince chaussure, ces tissus de mousseline, ces étoffes transparentes, pouvaient-ils la garantir du froid et de l'averse?

La pâleur répandue sur tous les traits de miss Molly accusait son extrême fatigue. Une pareille épreuve dépassait ses forces; elle était harassée, rendue, et elle eût succombé



vingt fois, si l'énergie morale n'était venue en aide à la faiblesse physique, si la puissance de volonté n'avait suppléé l'impuissance des organes. Toutefois cette vigueur factice ne pouvait durer long-temps; elle allait s'épuiser et trahir les efforts de la jeune fille, lorsque l'auberge de la vieille Mysie apparut à ses regards.

Cette auberge, s'il est permis de qualifier ainsi une misérable hutte couverte en chaume, se faisait remarquer par une tête de femme grossièrement peinte en rouge, avec ces mots : *à l'hôtesse bienveillante*. Une basse-cour sale et boueuse, dont une mauvaise barrière en bois défendait seule l'entrée, servait comme d'introduction au principal corps de logis; au-dessus de la porte, une inscription annonçait que piétons et cavaliers trouveraient céans *bon logement et nourriture délicate*.

En voyant entrer une dame dont le costume annonçait l'opulence, la vieille Mysie se montra fort empressée de lui faire un accueil convenable ; dans ce but, elle tança vertement une grosse servante qui ne jetait pas assez vite du charbon dans l'âtre ; elle approcha la plus belle chaise afin que milady pût se reposer ; elle s'apitoya sur l'air souffrant de milady ; elle offrit à milady de lui prêter d'autres vêtemens , les siens étant trempés d'eau ; elle déploya enfin pour milady des soins et des prévenances tels, que miss Molly en était confuse. Celle-ci exprima à la bonne femme toute sa reconnaissance et s'empessa de la désabuser sur ce titre de milady qui lui revenait sans cesse à la bouche.

— Oh ! si vous n'êtes pas une milady, vous êtes du moins une grande et belle dame ; je



me connais en physionomie, et à votre air...

— Dites plutôt, ma bonne hôtesse, que je suis une pauvre fille, bien malheureuse, sans amis, sans parens...

Et l'idée de son père qui, à cette heure même, devait la pleurer et peut-être la maudire, lui tira des larmes amères.

— Bah! des parens! des parens! on s'en passe bien; pour des amis, on n'en manque jamais, quand on est riche comme vous.

— Riche! répondit la jeune fille en laissant échapper un soupir; je n'ai rien au monde.... pas même...

Elle allait dire, pas même la paix du

cœur... mais la vieille Mysie ne lui laissa pas le temps d'achever : — Pas même de quoi payer votre dépense ici ? s'écria-t-elle d'un ton mêlé d'inquiétude et d'espérance.

Cette exclamation de l'hôtesse fut comme un coup de foudre pour miss Molly ; elle ne possédait pas en effet de quoi solder le petit service qu'on venait de lui rendre. Absorbée dans sa douleur, elle avait oublié qu'en fuyant la maison paternelle, elle se condamnait à toutes les privations, et ne devait rien attendre des étrangers que moyennant argent et salaire : aussi la pauvre enfant était-elle partie sans s'être même précautionnée des faibles économies qu'elle tenait en réserve. Cette négligence impardonnable, mais que l'on concevra facilement si l'on veut faire la part de la situation d'esprit et de l'inexpérience de miss Molly ; cette négligence, elle en me-



surait alors les inconvéniens, elle en calculait avec effroi les résultats. Elle avait trouvé du courage pour lutter contre les angoisses les plus poignantes de l'âme, elle n'en trouva pas pour résister à l'accident le plus trivial de la vie positive.

Après avoir balbutié un *non*, qui produisit sur toute la personne de l'hôtesse une sorte de commotion électrique, la jeune fille, vaincue par l'humiliation, pencha la tête et s'évanouit.

— Dieu me pardonne! la dame se trouve mal, dit la servante; il faut la délacer, il faut lui faire respirer du vinaigre, il faut....

— Il faut vous taire, maudite sotte, reprit sa maîtresse, revenue subitement à son naturel acariâtre, grâce à l'aveu qu'elle venait d'entendre. Du vinaigre! du vinaigre!

n'est-ce pas assez du feu qu'elle m'a coûté ; ne voyez-vous pas que c'est une malheureuse , une échappée de Newgate. La plus mince bourgeoise voyagerait-elle à pied , par un temps pareil ? Maudit soit l'instant où cette créature à eu l'idée d'entrer chez moi ! ne m'a-t-elle pas consommé déjà un panier de tourbe ! Croyez-vous que j'irai encore lui jeter à la figure une pinte de vinaigre... Ah bien oui ! les temps sont assez durs , sans laisser manger son bien par des intrigantes.

Et voyant que la servante, émue de compassion , fixait sur la malade des regards attendris , l'hôtesse *bienveillante* l'apostropha des épithètes les plus injurieuses.

— Eh bien ! fainéante , allez-vous rester long-temps encore à rouler vos gros yeux ?



Est-ce pour cela que je vous donne trente schellings par an ; allez, paresseuse, vous mourrez à l'hôpital.

— Mais cette dame mourra certainement ici, si on ne lui porte secours, reprit la servante ; voyez comme son visage est blanc !

— Mourir ici ! il ne manquerait plus que cela ; eh bien, que ne desserrez vous sa robe ? frappez-lui dans les mains... plus fort...

Miss Molly entr'ouvrit les yeux et commença à donner signe de vie.

— Vous trouvez-vous mieux, miss ? lui dit la servante avec bonté. Molly répondit par un mouvement affirmatif.

— Eh bien ! si elle se trouve mieux, il faut

qu'elle parte et le plus vite possible, reprit la maîtresse ; ma maison n'est point un hôpital où l'on se fasse soigner gratuitement. Allons, ma chère, voici votre mante, partez, le grand air vous fera du bien.

Et la vieille Mysie avait déjà jeté sur les épaules de la pauvre enfant le vêtement encore froid et humide.

— Partir... partir ! eh ! le puis-je en ce moment ? murmura miss Molly d'une voix faible. Oh ! par pitié, ma bonne dame, laissez-moi demeurer ici une heure, seulement une heure... Dans une heure je serai mieux, peut-être...

Et, les mains jointes, elle adressait à l'hôtesse des regards supplians.



— Une heure... une heure... reprit l'hôtesse; et si dans une heure vous êtes encore souffrante, il faudra vous garder une heure de plus, et ainsi de suite..... et qui sait si, d'heure en heure, vous ne finirez pas par rester éternellement dans ma maison... Décidément, c'est impossible, ma chère, impossible... il faut partir.

Durant cette discussion, la servante, touchée des souffrances et de la douceur de miss Molly, essayait à la dérobée, avec le coin de son tablier, quelques larmes qui roulaient malgré elle le long de ses joues. Indignée de la dureté de sa maîtresse, et jugeant qu'il n'y avait qu'un moyen de vaincre son avarice, elle lui dit d'un ton ferme :

— Milady restera, car je paierai pour elle.

— Et avec quoi, ma belle ? reprit l'autre ironiquement. Depuis quand votre bourse est-elle si bien garnie que vous puissiez acquitter les dettes d'autrui ?

— Avec quoi ! avec ces deux schellings ; l'un servira à vous couvrir de la tourbe que vous avez brûlée, l'autre paiera le séjour de milady dans cette maison jusqu'à demain matin.

Et la bonne fille, tirant de sa bourse les deux pièces, les avait présentées à la vieille Mysie.

Celle-ci, honteuse de trouver chez sa servante des sentimens si différens des siens, ne savait si elle devait accepter ou non l'argent, lorsque sa porte s'ouvrit brusquement ; un homme entra.



— Bravo ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, bravo ! jeune fille ! tu es aussi bonne que ta vieille sorcière de maîtresse est avare et dure !

Et se tournant vers l'hôtesse :

— Puisse le tonnerre écraser ta misérable bicoque, gibier de potence ! puisse le diable te tordre le cou, à toi qui as l'infamie de vouloir jeter à la porte, par un si mauvais temps, une dame malade qui implore ta pitié. Et pourquoi ? parce que tu crains de sacrifier en pure perte un pence ou deux. Allons, femme, du bois dans le foyer ; du bois, entends-tu, et non de la tourbe. Je veux une flamme brillante au lieu de cette fumée noire qui me prend à la gorge. — Quel est ton nom, servante ?

— Sarah ! monsieur, pour vous servir !

— Eh bien, Sarah ! tu es une excellente fille ! Va nous chercher du bois.

L'apparition du nouveau venu, sa parole tranchante, ses gestes impérieux, avaient abasourdi la vieille Mysie ; elle fut quelques instans sans pouvoir retrouver sa présence d'esprit. Elle était rouge, elle était bleue ; on l'aurait dit frappée d'apoplexie.

Le personnage qui avait signalé son arrivée d'une façon si cavalière et si injurieuse pour l'hôtesse semblait âgé d'une cinquantaine d'années ; ses cheveux épais et crépus étaient complètement blancs. De larges sourcils noirs couronnaient un œil brillant, où la hardiesse s'alliait à la bonne humeur. Sa taille ne dépassait guère cinq pieds deux pouces ; mais ses épaules carrées, ses bras nerveux, ses jambes cambrées en



dedans , dénotaient une force physique peu commune. Il portait le costume de simple matelot. Un bâton noueux , un poignard , en partie caché sous sa veste de marin , et que soutenait un baudrier de cuir , tels étaient ses moyens de défense. A travers la brusquerie de ses manières , un œil exercé aurait pu discerner une aisance et une noblesse qui ne s'accordaient guère avec l'humble physionomie de ses vêtemens. La boue qui couvrait son pantalon jusqu'au genou témoignait d'une longue [course faite à pied , par des chemins détestables ; cette circonstance ne contribuait pas à donner une haute idée des ressources pécuniaires du voyageur, dans un pays où le moindre fermier avait un cheval à sa disposition.

Après avoir recouvré peu à peu son assurance et considéré l'équipement de son

nouvel hôte , la vieille Mysie crut qu'il était de sa dignité de répondre aux interpellations qu'elle venait de subir.

— Et qui êtes-vous donc, vous, pour venir vous mêler des affaires d'une honnête femme qui gagne sa vie comme elle peut ? De quel droit osez-vous donner des ordres à ma servante ? Chacun n'est-il pas maître dans sa maison ? Ne puis-je pas renvoyer de chez moi qui bon me semble, sans que des inconnus viennent s'y opposer ? — Sarah, je vous défends d'apporter du bois ; ceux qui n'aiment pas le feu de charbon peuvent aller se chauffer ailleurs.

— Ceux-là, reprit le marin, les yeux enflammés de colère, n'iront point se chauffer ailleurs ; ils se chaufferont ici, et ils se chaufferont avec du bois.



Saisissant alors une escabelle, il la brisa d'un coup contre la muraille, puis en jeta les débris dans l'âtre.

A la vue de cet attentat contre son mobilier, l'hôtesse poussa des vociférations à étourdir un sourd. Les épithètes les plus insultantes furent adressées à l'audacieux étranger.

— Silence! silence! vieille folle, ou je vous enverrai beugler à la porte!

Et le marin étendit vers Mysie un bras vigoureux, comme s'il se fût disposé à réaliser sa menace.

Cette démonstration hostile arrêta comme par enchantement le torrent d'injures nouvelles prêt à déborder sur les lèvres de la mégère. Elle comprit qu'il y aurait imprudence de sa part à provoquer davantage

l'emportement d'un homme qui semblait aussi irascible qu'entêté. Elle résolut<sup>d</sup> donc de prendre son mal en patience et de souscrire provisoirement aux volontés de son tyran. Toutefois elle n'adopta pas ce parti sans laisser échapper quelques murmures significatifs que le marin feignit de ne pas entendre.

Pendant cette scène étrange, dont elle était la cause innocente, miss Molly surprise, effrayée, n'avait pas trouvé la force d'articuler un seul mot. Elle était debout, suivant du regard, avec une anxiété inexprimable, tous les mouvemens du terrible voyageur. Les émotions qui venaient de l'assailir, si imprévues, si accablantes, l'avaient plongée dans une sorte de léthargie morale; la violence des sensations avait émoussé chez elle la faculté de sentir; elle voyait, elle entendait, et cependant elle demeurait



immobile comme si elle n'eût rien entendu ni rien vu.

Le marin parut saisir les causes de l'abattement de miss Molly. Il n'avait pas eu besoin d'un long examen pour deviner la position sociale de la jeune personne, et la touchante candeur qui respirait dans tous ses traits ne l'intéressait pas moins que ses souffrances.

S'approchant d'elle, il ôta respectueusement son chapeau de cuir, lui demanda pardon, en termes polis, du vacarme qu'il avait occasioné, et lui offrit ses services avec une franchise pleine de grâce et de bonhomie.

Ce changement de ton et de manières, cette brusque transition de l'homme du peuple à l'homme du monde, excita chez la jeune miss une surprise qu'elle essaya vainement de dissimuler.

—Autres personnes, autres façons ! dit le marin avec un sourire ; un pilote habile doit se régler sur le vent. Si je n'avais parlé comme je l'ai fait à l'hôtesse de céans, nous en serions encore à grelotter devant une cheminée sans feu. D'ailleurs, ses odieux procédés méritaient bien une leçon. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis mortifiée, monsieur, répondit miss Molly d'une voix faible, bien mortifiée de la peine.... mais je ne saurais en profiter.... je me sens mieux, il faut.... il faut que je parte....

— Par le froid, par la pluie ! il n'en sera rien, sacredieu ! s'écria le marin.

Puis, reprenant d'un ton doux et persuasif : — Songez à votre faiblesse, miss,



songez à l'inconvénient de vous mettre en route à cette heure. Vous ne pourriez faire deux pas sans succomber à vos souffrances. Attendez quelque temps encore. Pensez-vous au surplus que je vous laisse partir ainsi ?

— Quoi ! monsieur, votre intention serait-elle... ?

— Mon intention est de vous servir, de vous protéger. Auriez-vous peur de vous confier à moi ?

— Monsieur ! je n'ai pas l'avantage....

— De me connaître, sans doute ; mais nous ferons connaissance, miss, et vous verrez que je ne suis pas si noir que j'en ai l'air ... Sur ma parole d'honnête homme et de soldat, je jure que votre grâce ne court

aucun risque à accepter l'humble assistance de son serviteur.

Le marin prononça ces dernières paroles avec un accent de noblesse et de dignité qui émut vivement la jeune fille. Après un pareil langage, conserver des soupçons, n'était-ce pas faire injure à un homme dont, en définitive, elle se trouvait déjà l'obligée ? Cette réflexion, jointe à l'embarras de sa situation, empêcha miss Molly d'hésiter plus long-temps. — Je vous crois, monsieur, dit-elle, et je me confie à votre probité.

— Et sacredieu ! vous faites bien, miss ; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, répliqua le marin. — Puisque vous agréez mes services, je tâcherai qu'ils ne soient indignes ni de moi ni de vous.



— Holà ! ma douce hôtesse ; holà ! la grosse fille dont je ne sais plus le nom ! Il me faut sur-le-champ un dîner convenable , à deux couverts , entendez-vous !

A cette demande, la vieille Mysie répondit d'un ton bourru qu'elle n'avait pour toute provision que de l'ale et de la galette d'orge.

— En êtes vous bien sûre , respectable matrone ?

— Très sûre , dit l'autre en murmurant.

— Alors vous allez monter sur votre manche à balai , comme une vieille sorcière que vous êtes , et courir à la ville voisine.

— Et pourquoi?

— Afin de renouveler votre garde-manger ; je n'aime pas la galette d'orge.

— C'est grand dommage ! fit l'hôtesse entre ses dents ; mais je ne bougerai certainement pas d'ici.

L'attention de Sarah, la servante, se partageait alors entre deux objets ; d'une part, elle prêtait l'oreille à la conversation ; de l'autre, elle distribuait à deux ou trois poulets, plus ou moins étiques, des poignées de grain que ceux-ci dévoraient avec une insatiable avidité.

A la vue des maigres volatiles, une idée lumineuse traversa le cerveau du marin.

— Sacredieu ! s'écria-t-il, vous mentez,



la vieille, en prétendant que les provisions vous manquent; voici justement ce qu'il me faut. Allons, Sarah! saisissez un de vos pensionnaires emplumés, tordez-lui le cou et faites-le rôtir; si chétif qu'il soit, il vaudra toujours mieux qu'une galette d'orge.

— Tuer mes poulets! ah bien, par exemple! N'en faites rien, Sarah, ou je vous chasse! Tuer mes poulets! Croyez-vous que ce soit pour votre bouche que je les ai nourris depuis trois mois? tuer mes poulets! a-t-on jamais vu! me dépouiller, me ruiner!

— Qui parle de vous dépouiller et de vous ruiner, vieille folle? Votre poulet sera payé. Combien vaut-il, votre poulet?

— Il sera payé, dit l'hôtesse en se ra-

doucissant un peu , il sera payé.. peut-être ?  
Qui pourrait le dire , s'il sera...

— Moi , je le dirai , quand vous en aurez désigné le prix.

— Un poulet coûte cher , ajouta l'incorrigible Mysie , qui ne savait trop si elle devait s'en rapporter à la parole du marin.

— Le prix ! s'écria celui-ci en frappant du pied avec impatience ; le prix !

— Eh bien ! croyez-vous que trois schellings ?....

— Trois schellings , soit ! Mais l'ale me convient aussi peu que la galette d'orge ; n'auriez-vous pas , dans quelque coin , une bouteille ou deux de vin de France ?



— Une pauvre femme comme moi , posséder du vin de France ! Vous n'y pensez pas !

— En avez-vous, oui ou non ?

La servante adressa furtivement au marin un coup d'œil affirmatif.

— Allons , reprit celui-ci, vous en avez ; qu'on m'en serve une bouteille ! elle sera bien payée. Vous ajouterez à la carte une tasse de thé, du beurre et des grillades. A combien s'élèvera le total ?

— Mais à quinze schellings environ , répondit l'hôtesse , poussée dans ses derniers retranchemens.

— Payez-vous donc ! ajouta le marin.

Et plongeant la main dans sa poitrine, il en tira une bourse en cuir d'une dimension plus qu'ordinaire, et dont la vue rendit à l'hôtesse sa sécurité et sa bonne humeur. Il prit deux guinées, en présenta une à Mysie, et se fit rendre le surplus dont il gratifia la servante, en y joignant la seconde guinée. Une telle munificence, inusitée dans l'auberge de l'*Hôtesse-Bienveillante*, renversa toutes les idées de Sarah et de sa maîtresse. Cette dernière, stupéfaite la vue de l'or dont l'étranger semblait cousu, car sa bourse était gonflée et rebondie comme une outre, cette dernière ouvrait des yeux où se peignait toute la perplexité de son âme. Il y avait des regrets et des remords dans l'expression de ses traits. La digne femme se reprochait ses procédés injurieux vis-à-vis d'un pareil hôte. Elle s'en voulait à elle-même d'avoir élevé des doutes sur sa



solvabilité ; elle s'accusait surtout de n'avoir pas évalué plus haut le chiffre de la carte à payer. Le repas, il est vrai, valait à peine six schellings ; donc, en l'estimant quinze, elle gagnait plus de cent pour cent ; mais elle aurait pu gagner impunément le double et le triple avec un homme en apparence si facile à lâcher l'argent ; et cette idée de n'avoir pas su écorcher un consommateur quand l'occasion s'offrait si belle et si naturelle, la tourmentait alors aussi vivement que naguère l'idée de ne pas recouvrer le prix de la consommation. Elle portait donc un regard de désappointement et d'envie tantôt sur la guinée que Sarah venait de recevoir, tantôt sur la bourse que l'étranger tenait encore à la main.

— Eh bien ! honnête hôtesse ! fit le marin, actuellement que vous avez touché le

prix de votre dîner, vous plaira-t-il de le servir ?

— Certainement , monseigneur.. si j'avais su que monseigneur... monseigneur...

— Etes-vous folle avec vos monseigneur ? Je suis soldat, je suis marin ; entendez-vous ! — Monseigneur maintenant ! parce que j'ai montré de l'or ; tout à l'heure vagabond et vaurien, parce que j'avais l'air pauvre. C'est dans l'ordre...

L'hôtesse essaya de balbutier quelques excuses. Le marin lui coupa la parole.

— Sacredieu ! finirez-vous de me casser la tête ? J'ai besoin de manger, et non d'entendre vos sots discours ! A votre cuisine , vieille sorcière !



— Vieille sorcière ! grommela l'honorable Mysie ; vieille sorcière ! Il n'a que ces mots à la bouche ; au fait , j'ai tort de le prendre pour un homme bien élevé , pour un grand seigneur... C'est quelque mauvais sujet , quelque voleur de profession ; il aura dérobé cet argent dans la poche d'un pauvre fermier qui revenait de vendre ses bestiaux.. Il l'aura assassiné peut-être... Que sait-on !

Et , tout en faisant cet *à-part*, elle allait, venait, donnait ses ordres, et laissait parfois tomber tout le poids de sa mauvaise humeur sur Sarah , dont le principal tort , à ses yeux , était d'avoir été traitée si généreusement par le maudit étranger.

Miss Molly ne partageait pas sans doute , à l'égard du marin , les sentimens de la vieille Mysie. Cependant elle avait peine à se défendre d'un peu de méfiance. Elle ne

comprenait pas cette alliance contradictoire du ton trivial et des belles manières , de la richesse et de la pénurie ; alliance dont le marin offrait un exemple frappant. Brusque , emporté , vulgaire avec l'hôtesse , il s'était montré près d'elle honnête , poli , plein de franchise et de dignité. Vêtu comme un homme du peuple , comme un soldat , il avait , pécutiairement , déployé les ressources d'un lord.

Bien qu'elle ne se repentît pas d'avoir agréé ses offres de services , miss Molly résolut pourtant de se tenir sur ses gardes , et de n'agir qu'avec la plus grande circonspection. Durant l'intervalle qui précéda le dîner , le marin , attentif et respectueux , s'efforça , par une conversation agréable et enjouée , de la distraire de ses chagrins ; il parlait comme un homme qui avait vu beaucoup de choses , et parcouru beaucoup



de pays ; ses opinions , exprimées en termes élégans , portaient je ne sais quel cachet d'élévation et de noblesse, bien différent du ton qu'il avait pris en entrant dans l'auberge. Miss Molly ne put s'empêcher de laisser lire dans ses regards l'étonnement que lui causaient tant de connaissances et de savoir.

— Vous êtes surprise , miss , de trouver sous cet habit de matelot un peu d'intelligence et de sens commun , dit le marin en souriant. Que voulez-vous ? cela m'a coûté trente années de travaux , de fatigues et de dangers de toute espèce ; bien des gens n'eussent pas consenti à payer aussi cher un si mince avantage.

— Je crois que ces trente années de dangers vous ont rapporté mieux que de l'in-

telligence et du sens commun , répliqua miss Molly.

— Faites-vous allusion , miss , à quelques pièces d'or qui garnissent ma pauvre escarcelle ? L'or , je vous assure , ne m'a jamais séduit ; je ne l'estime qu'autant qu'il peut me fournir l'occasion d'être utile ; au reste , mon costume doit vous prouver qu'il me serait difficile de thésauriser.

La jeune fille hocha la tête d'un air incrédule ; ce mouvement signifiait qu'à ses yeux le vêtement de l'étranger n'avait point d'analogie avec sa position.

Pendant tout le cours de ce dialogue intime , le marin s'abstint religieusement de faire allusion à des objets capables de raviver dans l'âme de miss Molly le souvenir de ses chagrins ; aucun mot ne fut prononcé , aucune question ne fut hasardée touchant



les embarras de sa situation actuelle. L'étranger semblait uniquement occupé du soin de mériter des confidences et non de les provoquer. Sa discrétion avait à la fois pour but et de distraire miss Molly de sa tristesse et de la disposer insensiblement à plus d'abandon et de sécurité.

Cette délicatesse de procédés ne pouvait échapper à la jeune personne ; elle en fut touchée au point de se reprocher intérieurement la défiance qu'elle avait manifestée d'abord. Cet homme, pensait-elle, n'est pas assurément ce qu'il voudrait paraître ; mais ai-je bien le droit de lui soupçonner de mauvaises intentions, à lui, dont la conduite à mon égard a été jusqu'ici si affectueuse et si convenable ?

Ce fut dans de telles dispositions d'esprit qu'elle s'approcha de la modeste table que Sarah venait de dresser auprès de la che-

minée. La vieille Mysie avait, malgré sa mauvaise humeur, présidé en personne aux préparatifs culinaires. Le poulet bouilli représentait à lui seul le premier et le second service. Maintenant que le volatile apparaissait dépourvu de plumes et réduit à sa plus simple expression, on pouvait juger mieux que jamais de son excessive maigreur. Son squelette était une véritable merveille d'ostéologie. Quoi qu'il en soit, le marin dépeça le sujet avec autant d'ardeur que s'il fût descendu en ligne directe des fameux chapons du Maine... Pour miss Molly, elle se contenta, après les instances réitérées de son compagnon, de tremper une tartine dans une tasse de thé.

Le repas tirait à sa fin, lorsqu'un nouvel arrivant parut sur la scène; son costume était celui d'un fermier ou d'un conducteur de bestiaux. En entrant, il salua la compa-



gnie, puis se fit servir une tranche de lard et une pinte d'ale. Du reste, il semblait fort avare de ses paroles, et le bavardage de la vieille Mysie n'obtint de lui que des signes de tête affirmatifs ou négatifs.

L'attention de miss Molly s'était portée machinalement sur le silencieux voyageur; elle ne tarda pas à surprendre certains regards d'intelligence entre le marin et lui. Evidemment ces deux hommes se connaissaient; pourquoi donc en faire mystère?

Si la jeune fille eût pu croire un instant ses soupçons mal fondés, une circonstance décisive l'aurait tirée de son erreur. Lorsque le marin eut dévoré avec un incroyable appétit les derniers débris du poulet, il se leva, fit quelques pas vers l'autre voyageur et lui dit à haute voix : Comment va l'appétit? — Assez bien, reprit le nouveau-venu.

Entre la question et la réponse, le marin

avait trouvé moyen de glisser tout bas plusieurs mots qui n'arrivèrent pas jusqu'à miss Molly.

Aussitôt après, faisant une pirouette sur ses talons, le marin se rapprocha de la jeune personne et lui demanda si elle jugeait à propos de partir.

— Dans ce cas, ajouta-t-il, j'aurai l'honneur de vous servir de guide et d'escorte.

Miss Molly s'était trop avancée pour refuser. Elle avait accepté formellement les offres de son compagnon, une heure auparavant; comment lui dire à présent qu'elle avait changé d'avis, sans laisser deviner les craintes auxquelles elle était en proie? craintes absurdes et chimériques peut-être; mais offensantes, à coup sûr, pour celui qui en était l'objet. — Si j'ai commis une faute,



pensa-t-elle, je me trouve condamnée à en subir les conséquences. Et d'ailleurs, suis-je libre de prendre un autre parti ? Puis-je rester dans cette maison ? et si je la quitte, cet homme ne saurait-il m'accompagner malgré moi ? ne vaut-il pas mieux feindre une confiance qui peut, en définitive, n'être pas trompée ?

Miss Molly fit signe au marin qu'elle était prête. En voyant la pâleur qui s'était de nouveau répandue sur ses joues, celui-ci l'interrogea sur sa santé avec un intérêt si affectueux et si vrai, que la jeune fille sentit se dissiper quelques unes de ses terreurs.

— Où dois-je vous conduire, miss ?

— A Bury, monsieur, dit-elle en laissant échapper une larme.

— A Bury... au château de Bury ? chez le duc de Fyden ?

— Oui, monsieur.

Le marin fit un geste de surprise.

— Connaissez-vous le duc, monsieur ?

— Un peu, reprit l'autre en souriant ; je puis même dire que nous sommes amis...

— Amis !

— Oui, amis assez intimes.

Ce fut au tour de miss Molly d'être étonnée. Le marin fit semblant de ne pas voir l'effet qu'avaient produit ses paroles.



## II.

La pluie avait cessé depuis long-temps, lorsque miss Molly et son compagnon se mirent en route, mais les chemins étaient peu praticables. La jeune fille, mal remise de ses fatigues et de ses émotions, marchait péniblement sur une terre inégale, glissante et délayée. Nonobstant sa répugnance, elle fut, à différentes reprises, obligée de s'appuyer sur le bras du marin. — Ils cheminèrent ainsi pendant près d'un quart d'heure

sans prononcer une parole; Molly rêvant à l'accueil qui l'attendait au château de Bury; l'autre n'osant, par discrétion, interrompre les pensées de sa jeune compagne.

A la fin, touchée de la sollicitude de son guide, de ses soins attentifs à la garantir des mauvais pas, à la soutenir quand son pied portait à faux, miss Molly se reprocha tacitement quelques unes de ses préventions. Elle fut la première à rompre le silence :

— Vous m'avez dit, monsieur, que vous connaissiez le duc de Fyden?

— Je le connais beaucoup, reprit le marin.

— Savez-vous, monsieur, s'il est aussi dur, aussi sévère qu'on le prétend?



— Lui, dur et sévère ! s'écria l'autre avec surprise ; c'est la première fois que j'entends.... Et qui donc prétend cela, miss ?...

— Mais, vraiment, je ne sais... je croyais l'avoir ouï-dire ?... balbutia la jeune fille avec embarras.

— Dur et sévère ! répétait le marin avec affectation ; dur et sévère ! Sacredieu ! Voilà bien les hommes !... Sévère pour les méchants, dur pour les fripons, c'est vrai... mais, hors de là...

— Je ne soutiens pas précisément.... reprit Molly embarrassée et surprise de la chaleur que mettait son compagnon à défendre le duc ; je n'ai pas l'avantage.... c'est votre opinion, monsieur, que je demande...

— Et mon opinion , miss , c'est qu'on vous a trompée sur le compte du duc : qu'il soit vif , bourru parfois , c'est possible ; mais il est juste et compatissant , je le soutiendrai envers et contre tous. Sacre-dieu ! oui , je le soutiendrai , quoi qu'on en dise.

— Vous croyez donc qu'il ne repousserait pas les instances d'une..... personne malheureuse ?

— Sans doute , sans doute , je le crois ! si cette personne était digne de sa protection... comme vous , par exemple , miss , ajouta le marin , en fixant sur la jeune fille un regard qui la fit rougir.

— Tenez , s'écria-t-il après une pause , votre question m'a dévoilé un secret dont je m'étais douté déjà..... Pardonnez-moi



ma franchise ; vous allez réclamer du duc un acte de justice.... de réparation ?...

— Monsieur, fit Molly confuse... qui vous porte à penser ?...

— Écoutez, miss, pour peu que ma curiosité vous semble indiscrete, je me tairai... mais si je savais ce dont il s'agit, peut-être serais-je à même de plaider votre cause avec succès ?

— Vous ? monsieur.

— Moi-même, miss ; j'ose me flatter de jouir de quelque influence auprès du duc.

— Et qui donc êtes-vous, monsieur, pour... ?

— Permettez, miss ! j'ai aussi mes secrets, reprit son compagnon d'un air malicieux ; la confiance appelle la confiance...

— C'est juste, monsieur, reprit la jeune fille avec dépit, j'ai eu tort.

— Après tout, dit le marin d'un ton dégagé, avant d'accepter mes services, il est à propos que vous sachiez si je puis vraiment vous les rendre; ainsi, je ne vois pas d'inconvénient à vous dire que je suis un vieux compagnon d'armes de l'amiral de Fyden; j'ai combattu avec lui dans vingt affaires, et depuis l'instant où il a mis le pied, pour la première fois, sur les planches d'un navire, jusqu'à celui où il s'est retiré dans son château de Bury, je ne l'ai pas plus quitté que son ombre.

— Et vous habitez sous le même toit que le duc? s'écria miss Molly, enchantée de ce qu'elle venait d'entendre.

— Comme vous dites, miss; il n'a jamais



passé de nuit nulle part, sans que je fusse à ses côtés...

— Oh! s'il en est ainsi, pardonnez-moi mes soupçons... c'est que le malheur rend défiant, et je suis si malheureuse!

L'esprit de miss Molly se trouvait allégé d'un grand poids; le ciel lui avait donc envoyé un protecteur, un ami! Elle en rendit intérieurement grâce à Dieu. Mais, le premier moment de joie passé, le souvenir d'un père qui la maudissait, d'un amant qui l'avait abandonnée, vint se retracer à son imagination, plus poignant et plus douloureux que jamais. Aucun sentiment étranger ne faisant plus diversion à ses remords, elle sentit son âme fléchir sous leur poids. Deux ruisseaux de larmes inondèrent ses joues. Son compagnon usa, pour la consoler, de tant de soins affectueux, de tant de paroles

bienveillantes , il montra tant de sympathie pour ses chagrins, qu'entraînée par le besoin d'épancher son cœur, elle lui fit un aveu sincère et de son amour, et de son désespoir, et de sa fuite.

Quand elle prononça le nom de Williams, le marin fronça le sourcil ; quand elle vint à parler de ses sermens de fidélité, sermens oubliés peut-être, le marin laissa échapper un *sacredieu* ! bien articulé ; enfin , quand elle exprima cette idée que le silence du neveu était peut-être le résultat du bon plaisir de l'oncle , le marin fit résonner une série de juremens tellement ronflans que la jeune fille en tressaillit.

— N'ayez pas peur, mon enfant, n'ayez pas peur, ce n'est rien ! vieille habitude de mer, voyez-vous ! Et puis, c'est que la conduite de monsieur Williams est indigne...



Tromper une jeune fille, lui ravir son cœur, et la délaisser ensuite, c'est infâme. Vous obtiendrez justice, miss; vous l'obtiendrez!. Ah! monsieur Williams! vous mettez votre déloyauté sur le compte de votre oncle...! Sacredieu! nous verrons, nous verrons.

— Mais, monsieur, reprit miss Molly effrayée de l'emportement du brave homme, je n'ai pas dit que...

— Sans doute, sans doute, je vous entends; mais monsieur Williams vous avait fait d'avance un portrait si peu flatté de son oncle, que vous avez cru pouvoir imputer à ce dernier les torts dont vous êtes victime. C'est tout simple; mais vous aurez réparation... Je me charge de la demander moi-même au duc.

— Oh! je vous en supplie, s'écria Molly, daignez agir avec prudence; Williams n'est

pas coupable peut-être, monsieur? Et puis, si le duc allait s'irriter contre moi! Il aurait raison; car enfin je n'ai pas le droit.....

— S'irriter! oui. — Contre vous? non. Laissez-moi faire, laissez-moi faire, je serai prudent! Sacredieu! vous aurez réparation, vous dis-je.

Le marin parlait avec tant d'autorité, que Molly n'eut pas la force de le contredire; elle résolut donc, quoi qu'il pût arriver, de s'abandonner à ses conseils.

Il faisait presque nuit lorsque la jeune fille et son compagnon pénétrèrent sous une longue avenue qui menait au château de Bury; ils n'étaient plus qu'à une centaine de pas du bâtiment principal, dont la masse imposante se découpait en demi-teinte sur un fond obscur et brumeux.



— C'est ici que nous devons nous quitter, dit le marin ; il ne convient pas que nous paraissions ensemble devant l'amiral-duc. Laissez-moi partir en éclaireur ; la reconnaissance sera bientôt faite. Dans un quart d'heure , je reviendrai vous prendre ; vos affaires seront alors en bon train , je vous le promets.

Miss Molly était trop accablée pour hasarder la moindre objection ; elle se résigna.

— Mais je ne vous laisserai pas seule ici ; quelqu'un veillera sur votre sûreté. *Ho-là ! hupp !* cria-t-il d'une voix retentissante.

Un homme sortant tout-à-coup du milieu des arbres , s'avança vers le marin , puis attendit respectueusement et la main au

bonnet, que ce dernier lui eût communiqué ses ordres.

Le marin lui glissa quelques mots à voix basse ; l'autre s'inclina sans mot dire.

Miss Molly reconnut aisément dans cet homme l'étranger avec qui son conducteur avait échangé, à l'auberge de la vieille Mysie, les signes d'intelligence qui l'avaient si fort inquiétée.

— Adieu ! dit le marin en lui pressant les mains avec effusion ; dans un quart d'heure votre sort sera changé.

Et il disparut dans l'ombre.

Nous laisserons quelques instans miss Molly et son protecteur, l'une plongée dans l'amertume de ses réflexions, l'autre accomplissant la mission dont il s'était



chargé, pour nous occuper un peu de l'amiral-duc de Fyden.

Le duc portait au plus haut point la bizarrerie de caractère ; issu d'une famille obscure, il ne devait son élévation et ses titres qu'à son mérite personnel. Il était arrivé de matelot au grade d'amiral ; fils de fermier, il avait transformé en duché la cabane paternelle. Comme tous les hommes dont les idées sont grandes et nobles, loin de rougir de sa pauvreté première, il en tirait vanité ; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il racontait sa première campagne sur le *Terrible*, en qualité de pilote. Retiré depuis trois ans dans son château de Bury, il était loin d'y mener la vie d'un grand seigneur indolent et fastueux. Au contraire, l'activité semblait son élément. Vêtu d'une façon plus que modeste, il allait et venait, sans mettre personne dans le

secret de ses excursions , si ce n'est pourtant un vieux matelot qui , depuis l'enfance , avait suivi sa fortune bonne et mauvaise. Le duc s'absentait souvent des semaines entières. Que faisait-il ? Ses domestiques l'ignoraient, jusqu'à ce que les actes de bienfaisance que leur maître semait sur ses pas, fissent connaître l'emploi de son temps. Le plus souvent , il revenait à Bury à l'insu de tout le monde , rentrait dans son appartement, sonnait et donnait des ordres, comme s'il n'avait point quitté sa chambre. Célibataire et possesseur d'une fortune immense , il avait adopté un de ses neveux , Williams , à qui il comptait laisser la majeure partie de ses biens.

Williams était âgé de vingt - cinq ans. Ses qualités aimables, son cœur généreux, et la vivacité de son esprit, lui avaient concilié tout d'abord l'affection de



son oncle ; mais, libre de ses actions, maître de dépenser autant d'argent que bon lui semblait, il n'avait pas tardé à imiter la conduite de plusieurs étourdis de son âge, dont la vie dissipée frisait de près les dérèglements et la débauche. Un de ses amis l'ayant présenté au père de miss Molly, il se prit d'amour pour elle, et parvint à lui faire partager sa passion. Toutefois, craignant la colère de son oncle, dont il connaissait les projets pour son établissement, il résolut, malgré ses sermens, de ne plus voir miss Molly, espérant que l'absence les guérirait l'un et l'autre. Vaine illusion ! Williams n'avait pas plus oublié Molly, que Molly n'avait oublié Villiams, et pendant que la jeune fille tentait une démarche si fatale à sa réputation et à son repos, le jeune homme, enfermé dans sa chambre, soupirait et se désolait. Vingt fois il avait été sur

le point d'aller se jeter aux pieds de miss Molly et de lui offrir sa main; l'idée de former une union qui irriterait son oncle l'avait seule retenu.

Revenons à miss Molly, qui attendait assise au pied d'un arbre, en compagnie de son silencieux protecteur, l'arrivée du marin. En proie à l'anxiété la plus vive, ses yeux se mouillaient de larmes, son pouls battait avec force, un frisson glacial parcourait tous ses membres; accablée, rendue, elle pencha la tête et perdit connaissance.

Elle ne sut pas combien de temps avait duré cet évanouissement. Quand elle revint à elle, elle était couchée dans un bon lit autour duquel se pressaient plusieurs femmes dont les regards pleins d'intérêt lui rendirent un peu de calme. L'une d'elles lui apprit que le vieux John, c'était sans doute le nom de l'homme préposé à sa



garde , l'avait apportée dans ses bras , à demi mourante, et qu'elles avaient reçu l'ordre de lui prodiguer les soins les plus attentifs.

On servit alors à miss Molly un léger repas dont elle goûta à peine ; n'osant s'informer si l'amiral était au château et si son généreux guide lui avait parlé, elle garda le silence.

Williams se promenait à grands pas dans son appartement , réfléchissant aux moyens de tenir ses sermens sans s'attirer la colère de son oncle, lorsque ce dernier, ouvrant la porte, parut brusquement devant lui.

— Vous êtes un ingrat indigne de ma tendresse, monsieur mon neveu ! vous avez failli à la délicatesse, à l'honneur ! s'écria l'amiral enflammé de colère.

— Mon oncle, mon cher oncle, je ne sais....

— Ah ! vous ne savez, vous ne savez, monsieur ! eh bien ! je vais vous mettre sur la voie. Que pensez-vous d'un homme qui manque à sa parole, d'un homme qui calomnie son bienfaiteur, d'un homme qui se joue de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde ? qu'en pensez-vous ? dites, parlez, monsieur....

— Je pense que cet homme est un infâme, mon oncle, reprit le neveu atterré par cette violente sortie, et comprenant mal encore où tendaient ces apostrophes jetées coup sur coup.

— Infâme ! vous l'avez dit ! eh bien ! vous êtes un infâme, monsieur ; car vous avez



manqué à votre parole ; car vous vous êtes joué des sentimens les plus sacrés ; car vous m'avez calomnié ! monsieur.

— Vous calomnier , vous ! mon oncle ! mon bienfaiteur ! oh ! vous ne le croyez pas ; on m'a calomnié moi-même à vos yeux , mon bon oncle ; il y a malentendu , reprit Williams avec chaleur ; vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites.

— Ah ! l'on vous a calomnié , il y a malentendu ! sacredieu ! la réponse est bien trouvée... Alors disculpez vous , monsieur , ou je vous retire ma protection , ou je vous chasse de ma présence...

— Mon oncle , permettez...

— Taisez-vous , monsieur , laissez-moi

parler ! N'est-il pas vrai que , vous introduisant au sein d'une famille honnête, vous lui avez dérobé son plus cher trésor, le cœur d'une fille pleine d'innocence et de candeur ? Vous a-t-on calomnié, monsieur ? répondez...

— Mon oncle ! mon cher oncle ! dit le jeune homme qui saisissait alors la pensée du duc.

— Taisez-vous ! laissez-moi parler, cria le brave amiral , trop furieux pour s'apercevoir qu'il donnait à son neveu l'ordre contradictoire de se taire et de répondre en même temps.—N'est-il pas vrai que vous avez fait à cette jeune fille des sermens que vous avez lâchement trahis ? y a-t-il malentendu , monsieur ?



Williams, confus, anéanti, se couvrit le visage de ses deux mains.

— Enfin, n'est-il pas vrai, monsieur, que vous m'avez dépeint à cette jeune fille comme un homme dur, injuste, égoïste, vain de mon titre et de ma fortune ? Allez, monsieur ! vous n'êtes plus mon neveu, mon cœur vous désavoue.

— Grâce, mon oncle ! je suis bien coupable, s'écria Williams d'un ton suppliant ; accablez-moi de votre colère, condamnez-moi au châtiment le plus dur, mais laissez-moi, je vous en prie, réparer ma faute !

Le duc fit semblant de ne pas l'entendre ; il sonna ; un domestique vint.

— James, préparez le cheval de monsieur.

Puis se tournant vers son neveu :

— Il ne convient plus que vous habitiez cette maison ; mais je veux qu'avant de sortir , vous paraissiez devant votre accusateur.

Et sonnant de nouveau, il donna un ordre à voix basse.

L'agitation et l'inquiétude de Williams dans cet instant seraient impossibles à décrire. Ses traits étaient bouleversés ; un voile couvrait ses yeux. L'amiral , lui , arpentait de long en large l'appartement. Mais quelles ne furent pas la surprise , l'émotion et la joie du jeune homme , quand miss Molly vint à paraître. Il voulut courir à sa rencontre , se précipiter à ses pieds , mais son oncle l'arrêta ; et d'une voix sévère qui fit trembler la pauvre Molly :



— Restez, monsieur ! Allez-vous maintenant implorer le pardon de votre victime et la prier d'intercéder pour vous ? ce serait un peu fort ! Serez-vous assez lâche pour déchirer un cœur dont le seul tort est de s'être donné à un homme sans foi ? Je ne le souffrirai pas. Vous avez forfait à l'honneur, vous avez perdu tous vos droits à mes bontés ; partez, monsieur, partez, et que je ne vous revoie jamais !

Cette scène terrible, à laquelle miss Molly n'était pas préparée, l'avait frappée de stupeur ; elle se figurait trouver Williams seul, et elle était en présence du duc de Fyden. L'amiral, enveloppé de la tête aux pieds dans une vaste redingote bleue, galonnée d'or sur toutes les coutures, était coiffé d'un chapeau à trois cornes enfoncé jusqu'aux yeux.

— J'attends, monsieur, dit-il en indiquant du doigt la porte à son neveu.

Miss Molly, à ce signe impératif, se précipita aux genoux du duc qu'elle tint étroitement embrassés ; son visage inondé de larmes, ses accens entrecoupés désarmèrent insensiblement la colère de l'amiral. Williams joignant ses supplications à celles de miss Molly, tous deux implorant avec des sanglots l'oubli du passé, il fallut bien que le duc finît par se rendre.

— Relevez-vous, relevez-vous, enfans, dit le brave homme tout attendri ; sacre-dieu ! oui, je pardonne ; car je crois que je pleure aussi... et c'est pour la première fois. Allons ! allons ! qu'il n'en soit plus question.

Et s'adressant à son neveu :



— Williams, j'oublierai votre faute à la condition que vous rendrez heureuse cette charmante enfant. Mais, diable ! ajouta-t-il en se reprenant, je dispose de sa main comme si j'en avais le droit. Il faut au moins qu'elle y consente.

— Que je voie d'abord mon père, mon pauvre père, dit miss Molly.

En faisant cette demande elle avait levé les yeux sur l'amiral ; celui-ci découvrit alors avec un sourire malicieux, sa tête blanche et son large front. Ce ne fut pas sans un vif sentiment de gratitude que la jeune fille reconnut en lui son compagnon, son guide, le marin qui l'avait protégée.

— N'avais-je pas raison de vous assurer,

miss, que le matelot jouissait de quelque crédit auprès de son amiral ?

— Molly remercia le duc de Fyden avec une touchante effusion.

— C'est bien ! c'est bien ! enfant, songeons maintenant au plus pressé. Allons, mon beau neveu, en voiture ! et courons chercher le consentement de votre futur père. J'ai idée qu'il ne résistera pas à nos instances.

L'évènement prouva que l'amiral ne s'était pas trompé.





LE BAISER DU ROI

**Le Baiser du Roi.**

— Voudriez-vous être reine, Chevalier ?

Cette question fut posée par le roi  
qui avait un sourire sur ses lèvres et  
un échiquier dont les pièces gisaient éparpillées



Le Baiser du Roi.

## LE BAISER DU ROI.

— Voudrais-tu être reine, Christine ?

Cette question d'un vieillard qui plongeait ses yeux à demi fermés au fond d'un échiquier dont les pièces gisaient éparses et



en désordre , était adressée négligemment après une longue leçon d'échecs , sur laquelle il avait épuisé toute la patience de sa fille.

— Reine des cœurs ? » répondit la gracieuse enfant sans relever sa tête inclinée sur un riche coussin de velours noir , où elle nourrissait elle-même un affreux petit dogue qu'elle aimait avec passion.

— Reine des cœurs , ma fille ! Cet empire est déjà le tien , répliqua d'un ton d'insouciance affectée le ministre qui déposait souvent sa gravité auprès de la riante Christine. Il roulait alors entre ses doigts une magnifique tabatière ornée de gros diamans , qui encerclaient une petite miniature , portrait et présent d'un roi fort laid ; mais , continua-t-il en parlant

comme au hasard, est-ce là ta seule ambition ?

— Comment l'étendrais-je plus loin ? J'ai plus de sujets à présent que je n'ai de science pour les gouverner.

— Oh ! oh ! je ne me serais pas douté, mon enfant, que vous eussiez des *sujets*. Vous êtes au moins trop prudente pour encourager leurs hommages.

— Vraiment ! » répliqua Christine en agaçant le jeune dogue qui grinçait des dents, « je ne leur suis pas trop obligée d'hommages qui me sont dus. Il n'y en a qu'un dans le monde pour lequel j'en ressens la plus tendre gratitude ! »

Le sourcil du premier ministre de Suède se fronça.



— Quel est cet homme, Christine?

Christine rougit, regarda son père avec un étonnement enchanteur, et redoubla ses caresses à son petit chien hargneux. Le comte, d'un ton plus serré, renouvela sa question :

— Quel est cet homme, Christine?

— Qui serait-ce donc? sinon Adolphe de Hesse, votre beau neveu, cher père.

— Vous n'avez pas été, je pense, assez hardie pour vous engager d'amour avec ce jeune garçon?

— Jeune..... de dix-huit ans, mon père! C'est mon plus vieil ami : j'étudie tout avec lui ; mais je ne puis me ressouvenir

quand j'appris à l'aimer , tant il y a déjà long-temps !

— Folie ! vous avez été élevés ensemble chez sa mère : c'est un pur amour fraternel.

— Du tout ! du tout ! je serais bien fâchée qu'Adolphe fût mon frère !

— C'est pourtant tout ce que je peux faire pour son service. Il est sans fortune ; il n'a d'autre état que sa commission , et ma bonté.....

— Votre bonté est immense , mon doux seigneur ! et puis il est brave ; il est magnanime ! Pour moi , quand j'ai fait attention qu'il avait d'autres yeux ; qu'étant petit , il parlait mieux que tous les grands ,



je n'ai pas interrogé la profondeur de ses trésors.

— Ma chère fille, il faudra l'oublier, dit le comte en passant tendrement le bras autour du fin corsage de Christine encore à genoux.

— Mon bon père, je ne l'essayerai pas, car je ne saurais par où m'y prendre ; et vous l'aimez vous-même.

— Pas assez pour en faire mon héritier.

— Il le serait pourtant si je mourais, mon père !

Le ministre regarda fixement au visage jeune et rose de sa fille comme pour plonger à travers ; et le pli d'effroi paternel qui

s'était formé entre ses deux yeux disparut comme un éclair.

— Il n'y a là que de la vie, dit-il en lui frappant doucement sur le front. Aussi, je ne songe qu'à marier cette méchante fille.

— Et vous nous rendrez les deux enfans les plus heureux de ce monde, répondit Christine, dont les yeux noirs étincelaient à travers ses larmes.

— Ma pauvre fille, vous avez été bien gâtée! Je vous ai donné trop de licence et de liberté! Voilà présentement que vous me demandez l'impossible. Soyez raisonnable; et pour vous distraire un peu, votre tante vous présentera à la cour. Vous verrez de belles choses; vous connaî-



trez notre brave et jeune roi... si vous êtes raisonnable !

— Le rude monstre ! s'écria Christine en s'élevant avec vivacité. Je ne souhaite pas le voir ; on dit qu'il hait les femmes.

— C'est une calomnie : il est amoureux d'une.

— D'une belle ?

— Et méchante comme toi.

— Comme moi?... Le comte se mit à rire, et l'instinct de Christine s'éveilla, car elle répondit après avoir un peu rêvé : Je ne l'ai pourtant jamais vu !

— Mais il t'a vue ; et il dit...

— Que dit-il, mon père ?

— Que t'importe d'un monstre, qui déteste les femmes ?

— Ah! ah! mais il est roi. Que dit-il, enfin ? que peut-il dire ? Je veux le savoir, mon père. Ah! mon père, dites donc !

Mais le ministre était déterminé à garder le silence, et nulle prière, nulle séduction de la jeune, de la savante Christine ne put lui arracher une autre parole.

— A propos ! s'écria-t-il tout-à-coup, comme se rappelant une chose qu'il craignait d'oublier, parlons d'autre sujet, d'un sujet sérieux : j'amènerai ce soir un officier pour souper avec moi. Recevez-le bien...



Recevez-le avec déférence : je vous le destine pour mari.

— Je ne veux pas de lui ! cria Christine en courant après son père comme il sortait de la chambre ; si je n'épouse pas mon soldat, je veux mourir fille.

— Que l'amour t'exauce, cousine, dit Adolphe de Hesse en sortant de dessous les longs rideaux de lampas frangés d'or où il s'était furtivement glissé depuis un quart d'heure ; il est doux de faire l'espion pour entendre un avocat tel que toi, mon amour, plaider une cause si désespérée que la mienne !

— Désespérée !... comment ? la bataille est à demi gagnée. La colère de mon père est une pluie sur l'herbe : un rayon de

soleil l'évapore; ne le connais-tu pas, Adolphe? Je t'en prie, ne soupire pas; ne croise pas ainsi tes bras; ne regarde pas le ciel avec cet air solennel; je n'ai pas envie de gémir, moi: je veux du bonheur, de la joie, un bal: eh bien! l'amour accordera l'orchestre, et nous danserons gaiement au bal de notre mariage.

—L'espérance t'abuse, Christine; je connais ton père mieux que toi. Ah! ma bien-aimée! poursuivit-il en examinant sa beauté avec effroi, tu n'auras pas le courage de refuser le jouet magnifique qu'il veut t'offrir en échange du cœur ardent et dévoué de ton cousin.

Christine à son tour le regarda entre les deux yeux, et les siens se remplirent de larmes; mais comme elle ne pouvait s'ar-



rêter long-temps à une idée triste, elle essaya un peu de colère.

— Vous ne me croyez pas destinée à augmenter la liste des amantes fidèles, à ce que je vois, et cela en dépit même de la dernière preuve que vous venez de surprendre de ma bonne foi, espion !

— Sèche cette larme, Christine ! je ne suis pas assez stoïque pour braver une telle éloquence.

— Pourquoi me fais-tu pleurer ? dit Christine en souriant déjà ; était-ce donc pour le plaisir enfantin de sécher des larmes avec tes lèvres ?... ou bien étais-tu en effet jaloux de quelque rival imaginaire ? que sais-je ? de cet antidote aux émotions

tendres du cœur? du comte Ericson, peut-être?

— Ericson te déplaît, je n'en suis pas en peine; il n'est guère d'ailleurs plus riche que moi, je pense; mais, Christine!...

— Eh bien, Christine! pourquoi soupirestu encore?

— Ton père t'amènera ce soir un nouvel amant, et moi je serai oublié.

— Tu le mérites pour oser le prévoir, pour m'offenser de tes soupçons! mais tu es mon cousin... et je te pardonne cette fois encore, dit-elle en passant sa tête souple et caressante sous les deux mains d'Adolphe qu'elle tenait dans les siennes.

— Tu m'aimes donc bien réellement, Christine?



— Je ne te l'ai dit que cent fois, ingrat ! tu dois être étourdi de la répétition d'un mot si court.

— Il est si nouveau pour moi, grand Dieu !

— Eh bien ! nous nous aimons, voilà qui est sûr ; mais comme mon père ne veut pas donner son consentement à notre union, il faut l'attendre.

— Et s'il ne veut jamais ?

— Jamais ! est-ce qu'on craint cela ?

— Christine, je le crains.

— Oh bien ! alors, il faudra toujours rester ainsi ; le bonheur ne s'augmente point par un acte de désobéissance.

— Je le pense de même.... et tu es donc bienheureuse, toi ?

— Quelle demande ! je te vois tous les jours ; est-ce qu'il nous manque quelque chose ?

Adolphe la regarda, rêveur, sans lui répondre d'abord, puis il dit avec un soupir :

— Je te trouve bien prudente.

— Je ne veux pas briser un cœur de père.

— Non, mais le mien !

Adolphe, si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père, je n'en épouserai jamais un autre ; mais voilà tout, tout ce que je peux te promettre.



Le jeune soldat se rembrunit; marcha vivement à travers la chambre, s'arrêtant à chaque tour pour contempler ce doux tyran qui le tenait si insoucieusement dans ses chaînes. Christine essayait de se maintenir grave; mais deux fossettes mignonnes qui donnaient tant de charme à sa bouche étaient près de reparaitre sur la plus légère provocation à ce rire du cœur qui le faisait battre avec tant d'égalité. Celui d'Adolphe ne palpitait pas sur ce mode riant; c'était un amant tout entier, dont l'imagination jalouse et pénétrante ne considérait plus Christine que comme un trésor gardé par deux monstres propres à tuer toutes les espérances : l'ambition et l'avarice.

Tandis qu'ignorante des desseins de son père, confiante dans l'amour de son bien-aimé parent, la fille candide d'un vieux courtisan ne voyait pas un nuage sur l'ave-

nir; elle était au contraire singulièrement égayée par les bouderies de son amant, dont les yeux lançaient des flammes, sans qu'il osât se plaindre davantage. Ce dernier hors de lui-même, trop jeune encore pour maîtriser la torture des réflexions qui l'étouffaient, tremblant d'en effrayer l'innocence de Christine, se dédommagea de ne pouvoir exciter sa compassion en se déchirant lui-même. — J'ai été bien fou! s'écria-t-il; oh! je mériterais..... tout ce m'arrivera. De par le ciel! avoir souffert qu'une passion absurde me trompât! Allons, il faut en finir: je ne paierai point la dette que je dois à ton père en lui déroband son unique enfant; adieu, Christine! je vais joindre mon régiment; je compte sur la pitié d'une bonne bataille; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à ton ami perdu. Sa voix s'altéra, Christine poussa un cri, et



ses larmes jaillirent avec abondance , car Adolphe était à ses pieds qui lui pardonnait et lui demandait pardon. Sa belliqueuse résolution s'y fondit comme le plomb dans la flamme ; et les jeunes amans ne se quittèrent que plus passionnément épris l'un de l'autre.

S'il est vrai qu'Adolphe fût trop prompt à désespérer du succès de son amour , Christine était aussi trop lente à croire que nulle opposition n'entraverait sérieusement ses désirs. Son pouvoir était grand sur son père , mais il n'était pas sans bornes ; bien qu'elle régnât en reine absolue dans leur intime gouvernement, où son goût , ses inclinations et ses caprices étaient consultés en toutes choses , son pouvoir ne s'étendait pas plus loin. C'est celui que tout homme puissant , absorbé par de hautes poursuites , daigne accorder à une femme.

Tout sujet politique était donc resté pour Christine un véritable fruit défendu. Le diplomate ne supportait nulle voix féminine en affaires d'état. Depuis peu cependant il avait révélé beaucoup de nouvelles de la cour à sa fille, et toujours il s'en allait louant le jeune monarque dont il se flattait d'être le seul favori, recueillant jour par jour de somptueuses marques de sa partialité. Il est donc facile de s'expliquer comment ce prince guerrier, dont les précoces conquêtes avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'admiration, s'était fait, par un jour de curiosité toute neuve en lui, introduire secrètement auprès de la belle Christine, et par quelle influence, en dépit de son antipathie avouée pour le sexe qui ne se bat point, il était alors au nombre des admirateurs cachés d'une jeune fille solitaire et charmante.



ce premier succès avait puissamment exalté les ambitieuses visions de son père. Il n'était pas d'ailleurs fort déraisonnable de supposer que le jeune homme qui avait commencé son règne en se couronnant lui-même, dont l'énergique volonté venait d'abattre les forces réunies du Danemarck, de la Saxe et de la Russie, se soumit jamais à consulter timidement l'étiquette des cours pour le choix d'une compagne; qui pouvait dès-lors empêcher que dans sa riche et belle héritière, le comte Piper ne s'accoutumât doucement à voir la future reine de Suède?

Tout suivait donc son cours naturel sur la fragile humanité : l'admiration à demi révélée du jeune roi pour ses charmes ne manqua pas de produire une impression vive sur un tendre orgueil de femme : elle savait qu'elle était belle, mais l'assentiment d'un roi est d'une valeur merveilleuse de-

vant tout l'univers ; ce rêve caressant la remplissait d'une gaieté si vive, et en même temps si pure, que ce qui eût paru insoutenable dans un esprit ambitieux et rusé, augmentait l'attrait irrésistible d'une jeune fille sincère, amoureuse d'éclat, ravie d'une distinction qui justifiait la passion d'Adolphe, sans alarmer son innocence. Peut-être en effet son amour pour lui n'en était-il que plus complet, plus pieux, plus fier ; elle ne voyait au loin tous ces regards attachés sur elle que pour lui dire à lui, dans un seul regard :

— Je te les donne tous ! car c'était seulement quand il s'approchait d'elle que sa voix devenait tremblante ; que l'éclat de ses yeux devenait humide, et que son cœur battait d'une sympathie invincible. Christine n'aurait pas voulu mourir de son amour,



mais elle voulait en vivre , et , violemment séparée de l'objet de cette amitié vierge et vraie , elle en eût traîné partout avec elle une douloureuse et ineffaçable impression.

Mais cela ne pouvait être ; mais ils seraient toujours ensemble ; mais , en dépit des troubles de son inquiet amant , une attraction fort peu combattue l'entraîna vers son miroir , où elle regarda long-temps ce qu'un gagneur de batailles pouvait trouver de si attrayant dans une forme si délicate et si peu comparable à ses rudes conquêtes. Elle se rappela l'ordre que son père lui avait donné de faire les honneurs du repas qu'il offrait le soir même à quelque nouvel ami , et suivit ponctuellement cet ordre , en ajoutant à sa parure tout ce qui pouvait combler d'orgueil le père le plus épris de la beauté de son enfant. Aussi , quand elle

entra dans la salle chaude et parfumée par ses soins, où le souper était préparé avec une magnificence inhabituelle pour le riche ministre et son hôte unique, elle y parut assez ravissante pour l'adoration d'une cour entière.

Rien ne peut donc décrire l'étonnement et le dépit de la brillante Christine, lorsqu'au lieu d'un étranger de distinction qu'elle s'attendait à frapper de ses charmes, elle reconnut, dans celui qui se leva gauchement à son approche pour la conduire vers la table, l'odieux Ericson, l'objet de son unique aversion, le but méprisé des sarcasmes de sa joyeuse malice.

— Qu'a donc mon père pour se moquer ainsi de moi ce soir? pensa-t-elle en elle-même, et regardant de côté cette figure trop connue. Oh! c'est bien lui! poursuivit-elle



tout bas en étouffant un soupir et une envie de rire incommode qui se combattaient ensemble.

Qu'est-ce qu'il me veut donc ce laid capitaine, avec ses deux gros yeux bleus faïence et ses cheveux jaunes frisés à l'enfant ?

Sa haine naïve n'ajoutait, en effet, rien au disgracieux portrait qu'elle tirait à part du grand jeune homme osseux et inélégant qui posait devant elle, avec son nez ultra-aquilin, ses joues rugueuses, et l'incivile hardiesse de son regard militaire, qui semblait prendre d'assaut les charmes frêles et boudeurs de cette fière sensitive ; car tel était depuis peu de semaines le plus constant visiteur du ministre avec lequel il demeurait enfermé durant des heures entières. En vain Christine, dans le désespoir d'une

délicieuse toilette perdue , se fût résignée à subir ses galanteries et sa vulgaire admiration. Cette machine de guerre fût restée six mois devant elle sans qu'il en sortît un compliment. La seule manifestation du trouble qui dérangeait sa gravité, c'était de rire bruyamment de ses propres paroles aussi lourdes que lui. Christine, dans la contrainte où la tenait son respect pour son père, semblait chercher à tout moment par quelle porte pourrait se sauver l'ennui mêlé d'indignation que lui causait la présence d'un tel prétendant à sa main. Son cœur, plein d'une image charmante, irrité de la présomption de ce morne rival, bondissait prêt à s'écrier : Le comte Ericson, miséricorde ! Le comte Ericson ! Et comme si l'insoutenable Ericson eût eu la conscience des réflexions hostiles qu'il inspirait, il s'efforça tout-à-coup de lancer au-dehors tous



ses pouvoirs de gloire, et se fraya une route nouvelle dans les bonnes grâces de la belle silencieuse, en lui demandant brusquement :

— Que pensez-vous d'Alexandre-le-Grand ?

Christine ne put retenir un candide éclat de rire au nez du sérieux questionneur. Jamais je ne pense à Alexandre-le-Grand, répondit-elle. Je me rappelle seulement qu'en lisant son histoire, j'en avais peur comme d'un fou ou d'un homme enragé. Ericson réclama avec vivacité en faveur du courage le plus prodigieux que le monde ait jamais admiré.

— S'il eût été prodigieusement sage, comme il était prodigieusement conquérant, il eût appris à se gouverner avant d'apprendre le gouvernement du monde.

Ericson rougit jusque dans ses cheveux ardents et frisés, et répliqua presque avec emportement : — Une femme peut-elle pénétrer dans la noble fièvre qui précipite un homme de courage dans une foule de dangers, et le porte à mépriser la vie avec toutes ses fades jouissances, pour mériter la couronne d'une gloire immortelle ?

— Non, répondit-elle simplement ; je n'ai point de fièvre et nulle sympathie avec les destructeurs. Si je savais une célébrité, je voudrais l'attirer sur moi par les bénédictions des spectateurs de ma vie. Oui, mon père ! oui ! poursuivit-elle sans obéir au regard répressif du ministre qui lui commandait le silence :

— J'aimerais mieux qu'ils vécussent pour me bénir, que de mourir en me mau-



dissant. C'est affreux les tueurs d'hommes! N'en parlons pas, messeigneurs, que pour prier le ciel d'en délivrer la terre.

— Enfant ! murmura le ministre à la torture, en remplissant le verre d'Ericson stupéfait et s'efforçant de la distraire :

— A la gloire d'Alexandre, comte!

— Bien dit, s'écria le guerrier en mouillant sa colère d'un vin délicieux. Allons ! petite sauvage : A la gloire d'Alexandre ! Et il heurta la coupe brillante de Christine, de manière à la briser en éclats.

— Je n'ai point de soif pour une telle gloire ! répliqua la mutine raisonneuse. Je ne boirai point à ces phénomènes malfaisants qui cachent une peau de tigre sous leur manteau de roi.

— Seigneur ! Seigneur ! interrompit le courtisan effrayé du courroux de son hôte dont les yeux brillaient comme la lame d'un sabre. Les saillies d'une petite fille monteront-elles jusqu'à votre éperon ? Elle n'est folle encore que de son petit chien, qui peut impunément la mordre et déchirer ses doigts, faibles comme des fuseaux. Voyez ! poursuivit-il négligemment, tandis que l'indignation du soldat s'amortissait à la vue de cette petite main d'enfant qu'on avançait presque sous sa moustache hérissée. Ses connaissances en guerre sont bornées jusqu'ici à la marche du jeu d'échecs ; cet espace étroit est son champ de bataille, continua-t-il en approchant lui-même la table où se trouvait placé à dessein le jeu passionné d'Ericson. Elle y combat si courageusement le général, que même un vieux soldat comme moi trouve quel-



que honneur à y réduire sa pétulante obstination de femme.

Rien n'était, selon toute apparence, plus propre à recomposer le maintien compromis du sauvage Ericson, que la perspective d'une partie d'échecs; car, se retournant vers la rieuse et colérique enfant, il lui jeta plus courtoisement qu'elle ne l'en supposait capable, le défi d'engager une bataille avec lui.

— Mais, si je vous battais! repartit-elle en reprenant toute sa gaieté.

— Ce n'est pas là seulement que j'aurais été vaincu par vous, belle méchante! dit-il en la regardant en face et serrant sa main à la faire crier. Christine rougit et baissa les yeux vers la terre, non sans les avoir lancés

pleins de dédain sur le maladroit émancipé ; mais la glace était rompue , le papillon engourdi prenait ses ailes : il rencontra donc et soutint ce fier regard avec une défiance assez insolente de sa sincérité.

Il y a plus de fougue dans cet automate qu'il ne semble, pensa confusément Christine ; et mon père me force à jouer un jeu menaçant pour moi... Elle cacha, avec sa main, sa joue plus colorée, et fixa constamment les yeux sur l'échiquier, déterminée, par un vif accès de contrariété, à jouer aussi mal que possible pour mortifier son orgueilleux adversaire. Mais ce soin était inutile. Le petit champ de bataille tremblait sous les mains agitées d'Ericson, qui, reconnaissant à peine les pièces, les poussait à tort et à travers ; ses attaques sans jugement devinrent si faciles à déjouer,



que la novice écolière, avec l'innocente joie que donne un succès inattendu, s'écria triomphante : Echee au roi par la reine !

— Cruelle ! riposta le comte en frappant du poing au milieu des pièces qui culbutèrent en désordre, ne souhaitez-vous pas faire le roi votre esclave ?

— Mais je n'empêche pas qu'il se sauve ! dit Christine épouvantée de tant de rudesse, et stupéfaite du calme profond de son père, qui observait tout avec un indulgent sourire.

Impossible maintenant de s'y reconnaître, poursuivit-elle en cherchant à remettre sur pied roi, reine et cavaliers confondus dans une affreuse mêlée.

— N'essayez pas ! n'essayez pas ! cria Ericson comme hors de lui, en poussant violem-

ment l'échiquier qui tomba sur le parquet. Le coup est décidé, vous m'avez fait échec et mat. Puis tout-à-coup comme honteux de sa violence et de l'influence qu'il laissait prendre sur lui par une si *mièvre chose*, il sortit avec l'air le plus hagard et le plus défait du monde, embarrassant ses pieds dans son sabre, et donnant au diable sa maladresse aussi bien que l'amour qui en était cause.

— Il ne reviendra pas, j'espère, dit Christine, en voyant au bout d'une heure rentrer son père qui s'était précipité sur les pas d'Ericson avec autant d'empressement que s'il eût été le plus aimable des convives.

— C'est ce qui vous trompe, ma chère, répondit le ministre plus joyeux qu'avant tout ce désastre ; il brûle déjà de revenir, et ne se console pas d'avoir ainsi



employé les deux heures enchantées qu'il vous doit.

— Enchantées ! quoi ! c'est ainsi qu'il les aime ! repartit-elle avec étonnement. Pour moi, mon père, je suis..... je ne sais comment ; je suis, interrompit-elle, pleurant presque de voir rire son père, dont elle eût préféré les reproches. C'est pour m'éprouver, n'est-ce pas, que vous me faites accroire qu'un pareil homme ose prétendre à me plaire ? Ah ! je le crois plus amoureux d'Alexandre que de moi, et il fait bien !

— Enthousiasme louable dans un guerrier de dix-neuf ans, dont vous apprivoiserez la sauvage ambition. Il est déjà dans un grand trouble, bien flatteur sans doute pour une jeune étourdie comme vous, mais il faut le contrarier avec plus de mesure, en-

tendez-vous, mon ange ? il est brave, riche, et noblement né ; que désirez-vous de plus ?

— Mon cousin ! répliqua vivement Christine, mon seul Adolphe, plus brave que lui, j'en suis sûre, et aussi noble que vous, mon honorable père !

— Allez reposer cette mauvaise tête, dit-il en la baisant au front, et priez Dieu pour la gloire de votre père.

Christine pria fidèlement, et de tout son cœur, pour la gloire paternelle ; après quoi elle ajouta la plus fervente des prières pour le bonheur d'Adolphe, qu'elle ne séparait pas du sien.

Elle fut toutefois, durant plusieurs jours, trop occupée à tourmenter l'amant qu'elle adorait pour se ressouvenir de celui qu'elle haïssait si franchement. Tout-à-coup, Adol-



phe, plus fier que Christine, parce qu'il était plus pauvre, ne voulut plus jouer à ce jeu d'esclave qui plaisait tant à sa folle maîtresse. Il eut l'immense courage de s'absenter de cette maison laissant croire à Christine consternée, le croyant peut-être lui-même, qu'il l'abandonnerait aux poursuites de son riche prétendant; et quand il reparaisait, durant de courtes visites reçues sans beaucoup de chaleur par son oncle tout glacé de diplomatie, il se tenait à une telle distance de Christine, à son tour rêveuse et bouleversée, qu'elle ne vit plus d'autre moyen de retrouver le repos et Adolphe qu'en détruisant à jamais l'audacieuse prétention du comte.

Un matin qu'elle avait désiré peut-être plus ardemment qu'Ericson lui-même, demeurer seule avec lui, après avoir suivi des yeux son père jusqu'au bout d'une lon-

gue galerie, où il disparut sous le prétexte d'une dépêche importante à expédier, elle attendit avec anxiété qu'il prît la parole pour le rudoyer de manière à ce qu'il n'y revînt pas : ce fut vainement ; on eût dit que cet amoureux contemplatif n'avait ni lèvres ni voix. Christine étouffait d'impatience.

— J'ai rêvé de vous cette nuit, dit-elle enfin pour entamer une querelle décisive. J'espère qu'à l'avenir vous n'aurez pas la présomption de troubler mon sommeil par votre présence. Je vous trouve bien hardi d'oser vous montrer jusque dans mes rêves.

— Moi aussi, j'ai eu un songe, répondit Ericson troublé, n'ayant bien compris que les premières paroles de cette impertinente provocation. J'ai rêvé que vous me regardiez en souriant, que vous me regardiez long-temps, et j'étais heureux.



— C'était un mensonge, appuya-t-elle avec une féroce naïveté; je sais mieux, quand je veille ou quand je dors, sur qui je dois attacher mes sourires.

— Comment vous suis-je donc apparu cette nuit? demanda le comte, avec un étonnement singulier, que Christine trouva stupide.

— En cauchemar, monseigneur, aussi insupportable qu'aujourd'hui.

— Méprisante fille! enseigne-moi donc à te faire l'amour! s'écria-t-il en imprimant avec vivacité un baiser sur ces lèvres pourpres de colère.

Cette licence inouïe, dont Christine trouva l'ardeur effrénée, fut payée par un soufflet si prompt et si haineux, que l'offenseur, en frottant sa joue rougissante, s'é-

merveilla qu'il eût été appliqué par *ces doigts faibles comme des fuseaux*. Un obus l'eût frappé de moins de surprise.

— Votre père m'a trompé, dit-il après un assez long silence et du ton le plus grave; il m'a laissé croire que vous ne receviez pas mes visites avec indifférence.

— Mon père ne se connaît point dans ces choses-là, répliqua Christine avec une courageuse indignation, car il n'eût jamais présenté à sa fille un jeune homme si mal élevé. Au reste, et à tout prendre, il vous a dit vrai, car vous n'êtes pas pour moi un objet d'indifférence, vous ne pouvez l'être, entendez-vous, comte Ericson? et....

Adolphe recueillit ces dernières paroles de la voix altérée de Christine, en entrant précipitamment pour rompre un tête-à-tête qui le rendait fou de jalousie.



— Qui êtes-vous ? demanda sauvagement Ericson , avec un ton si rempli d'autorité , que Christine eût bien voulu le battre encore.

— Un soldat , répondit Adolphe , les dents serrées , en tirant son sabre et le jetant tout-à-coup sur la table ; un soldat blessé pour l'honneur de son pays , et qui veut mourir pour le défendre.

— Nous sommes donc amis ? dit Ericson en lui tendant la main.

— Nous sommes rivaux , repartit Adolphe en se reculant vers la table.

— Christine vous aime donc ?

— Elle me l'a dit. Fiez-vous à votre tour à la foi d'une jeune fille ! Vous n'êtes pas *l'objet de son indifférence* , et je vous cède la place auprès d'elle.

— A qui? s'écria Christine frémissante ,  
avec les larmes aux yeux.

— Au roi ! répondit Adolphe en s'éloi-  
gnant avec désespoir. Christine tomba sur  
une chaise, et cacha sa figure sous ses  
mains.

— Restez ! cria Charles XII d'une voix  
tonnante , restez donc !

Le jeune homme obéit en se mordant les  
lèvres jusqu'au sang.

— Je vous ai vu... mais jamais dans cette  
maison.

— Elle m'était fermée par mon oncle  
quand vous deviez y venir.

— Pourtant, je vous ai vu quelque part.  
Votre nom ?



— Adolphe de Hesse, fils d'un brave officier mort en se battant pour vous. Il m'a laissé sa misère et les larmes de sa veuve.

— Qui vous a dit que je ne fusse pas Ericson ?

— Mes yeux, car je vous regarde, et je vous reconnais aussi, moi. Charles XII, en s'approchant de son soldat, dont les yeux s'allumaient comme ceux d'un jeune lion, s'arrêta tout-à-coup frappé de souvenir.

— D'où te vient cette cicatrice sur la tempe gauche ?

— De Nerva, sire, où avec une poignée d'hommes votre majesté défit les armées de Russie.

— Tu dis vrai ! s'écria Charles, ivre de

joie, comme s'il respirait tout-à-coup la poudre de cette bataille. Puis, sautant au cou d'Adolphe et posant le doigt sur sa cicatrice : Tu n'avais pas besoin d'autre passeport pour arriver jusqu'à moi... même pour te battre contre moi, comme je jurerais que tu en as grande envie; car le jour dont tu me parles, j'ai appris comme toi le rôle d'un soldat et la vraie dignité de l'homme. Par les mille bombes qui nous pleuvaient au visage, donne ta main, frère, car nous avons été baptisés ensemble par le sang.

Charles XII parut alors à Christine grand et imposant comme une forteresse. Alors se retournant tout-à-coup vers la jeune fille dont la curiosité avait déjà séché les larmes, il lui dit avec une gaieté qui n'était pas sans grâce :

— Par mon sabre ! Christine, je suis un



triste soupirant ; un seul geste de ta main vient d'étouffer dans mon cœur tous les amours qui l'avaient pris par trahison. Parle donc aussi franchement que tu agis : aimes-tu ce brave ?

— Oui, sire.

— Qui empêche ce mariage ?

— Celui du comte Ericson, dont mon père me menace incessamment.

— Oh ! oh ! pensa Charles en souriant à part avec réflexion : je vois au fond des choses maintenant. Le roi n'a point regret au baiser, puisque le soufflet tombe sur la joue du courtisan.

— Christine, ajouta-t-il en reprenant sans contrainte le ton du commandement, ton



père refuse de te donner à celui que tu préfères; tu l'épouseras pourtant, parce que *je le veux*. Conviens que si je fus ton cauchemar comme amant, je ne suis pas ton ennemi comme roi.

— Je l'avoue à genoux! dit l'orgueilleuse en y tombant avec son heureux cousin. Tandis que Charles, penché sur la rougissante coupable, unissait leurs mains avec une bonté brusque, il imprima sur ce front chaste le dernier hommage que ses lèvres aient jamais offert à une femme.

— Sa majesté me pardonne donc? murmura la tremblante espiègle; si j'avais su que c'était le roi, je n'aurais pas frappé si fort.

— Reconnais-le seulement à la manière dont il se venge, Christine. Puis il ajouta





avec un sentiment d'inexplicable prévision, triste, mais rayonnant de passion et comme en regardant loin devant lui : Ma seule amante, à moi, doit être fiancée sur le champ de bataille, et me couronnera dans les heures de la victoire.

Il fit le soir même signer à son ministre, fort irrité, un contrat de mariage, qui n'était pas celui du comte Ericson, bien qu'honoré du nom de Charles XII. Deux jours après, il assistait aux noces somptueuses de Christine. Adolphe de Hesse y portait ses plus nobles insignes, et le politique seul, qui souriait pourtant, trouva la réalité moins royale que son rêve.

FIN.





# TALBE

## DU DEUXIÈME VOLUME.

---

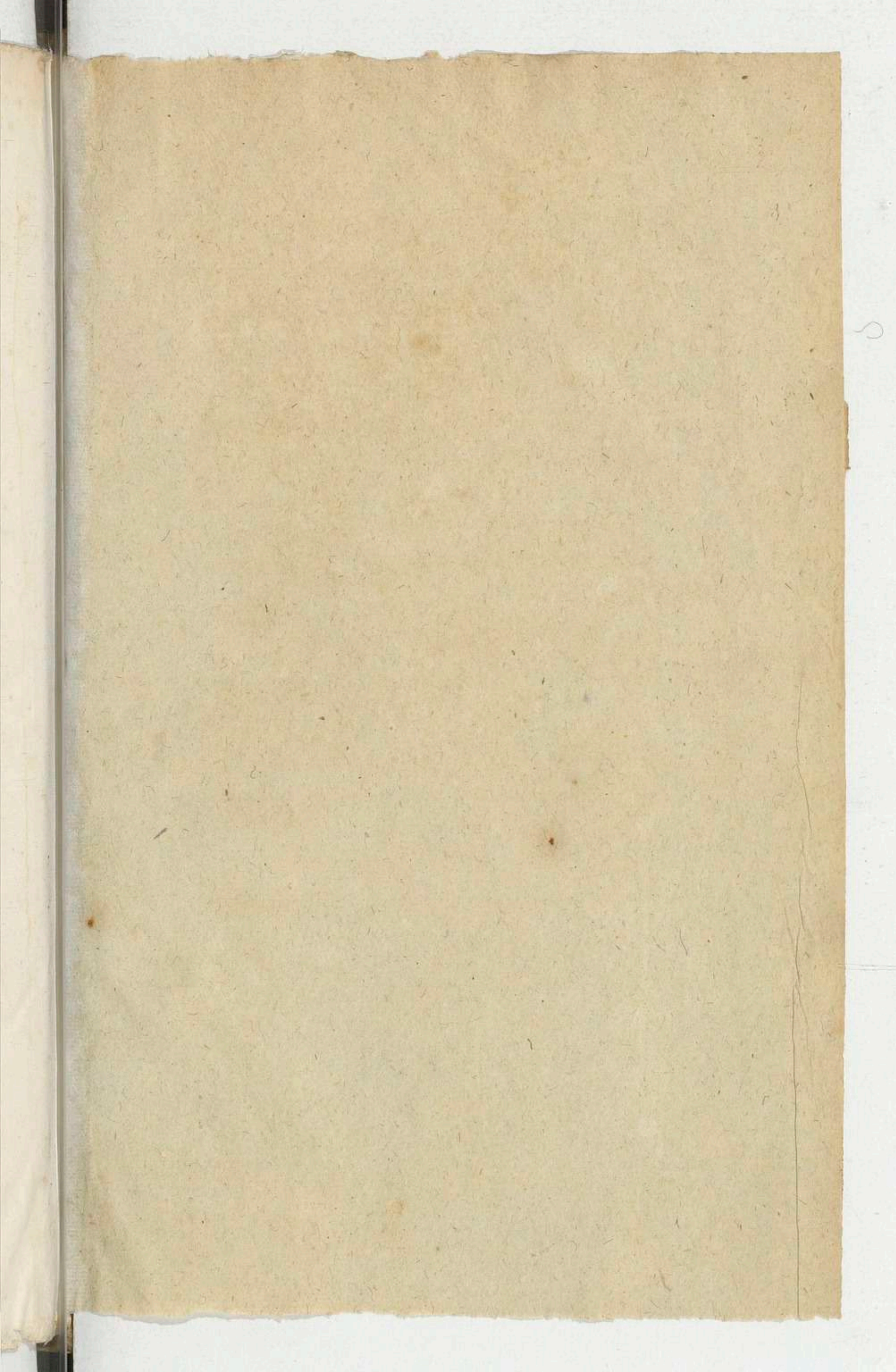
La Précieuse.	1
Miss Molly.	213
Le Baiser du Roi.	291



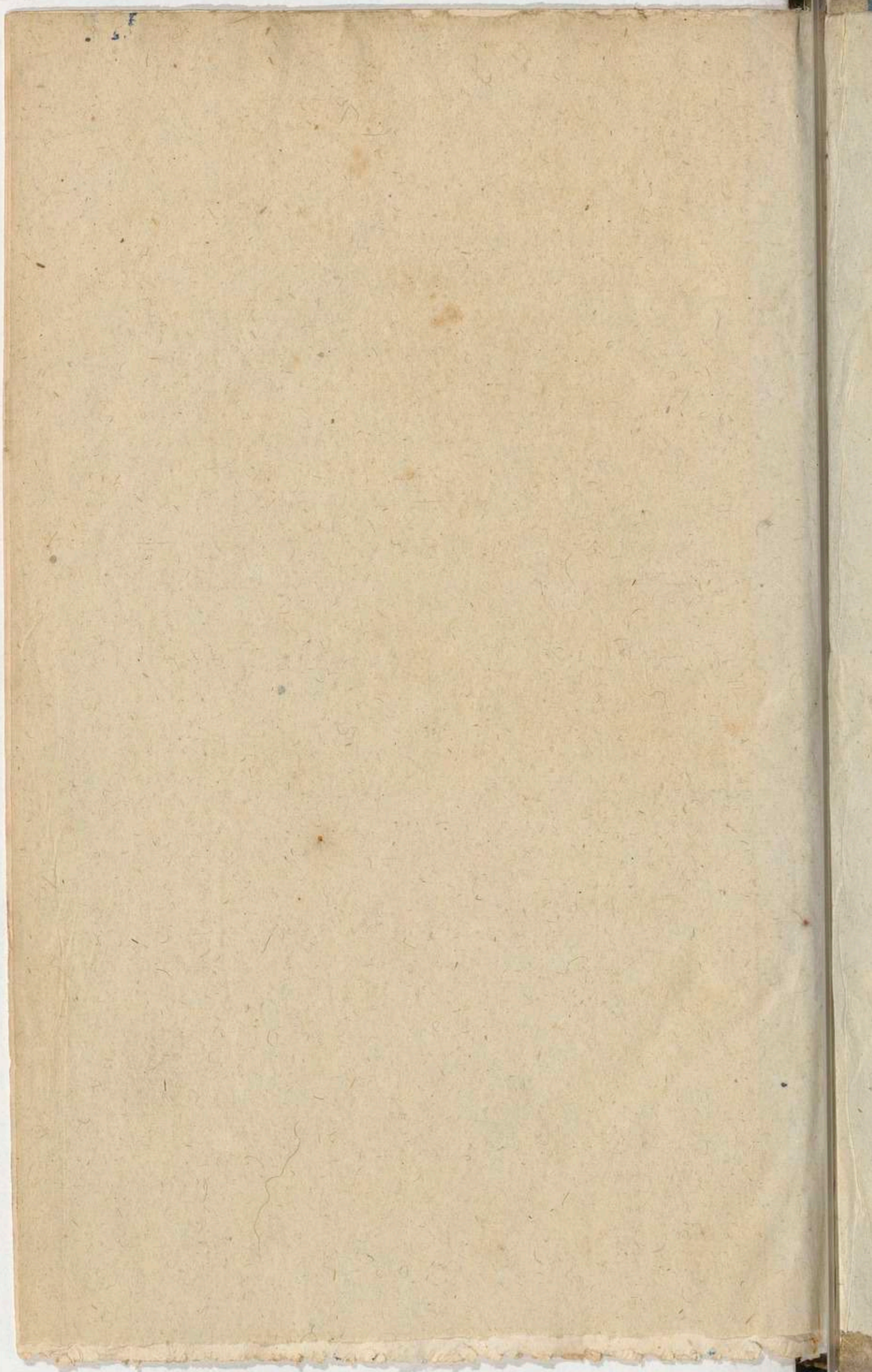




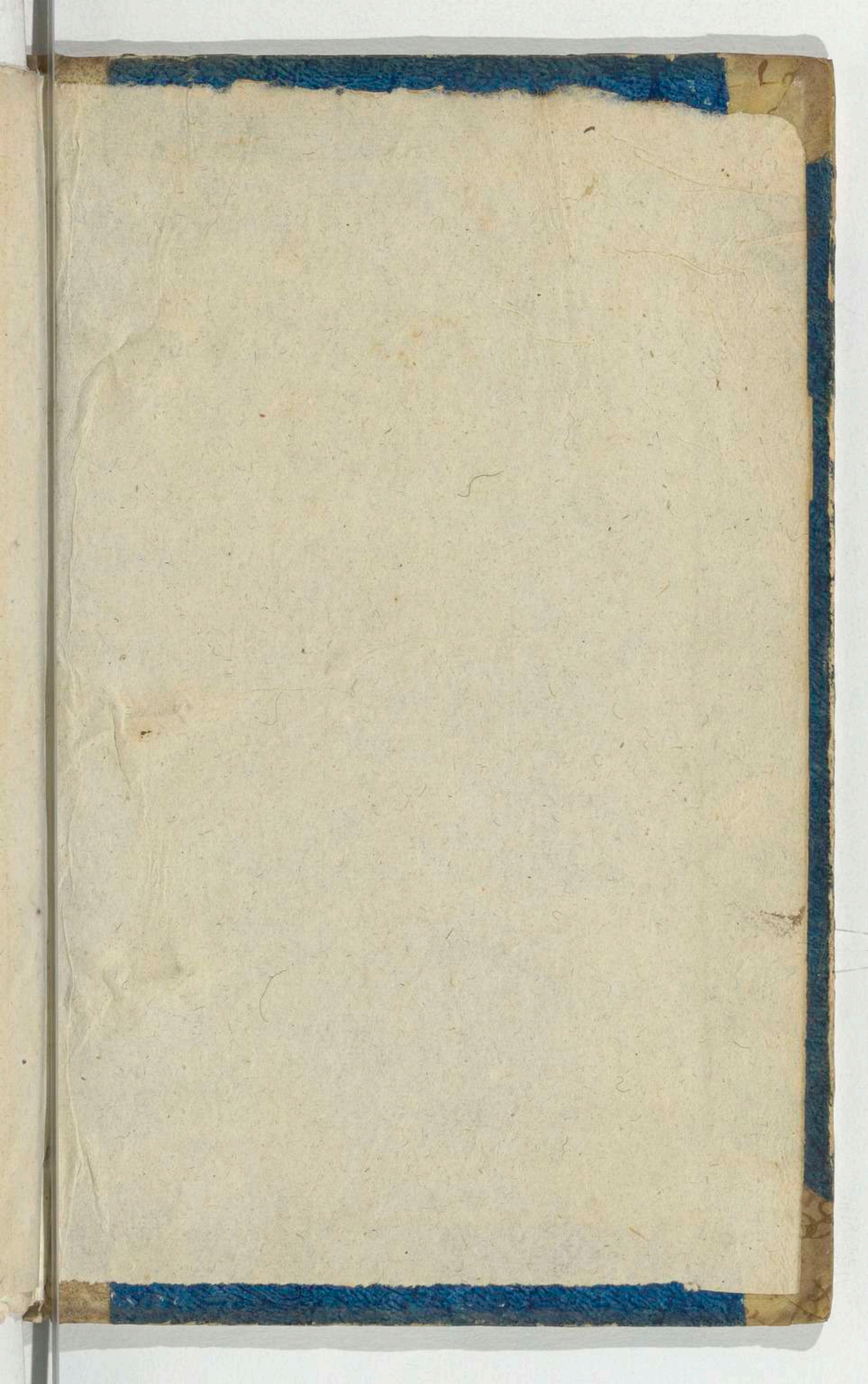














88

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01675359 4